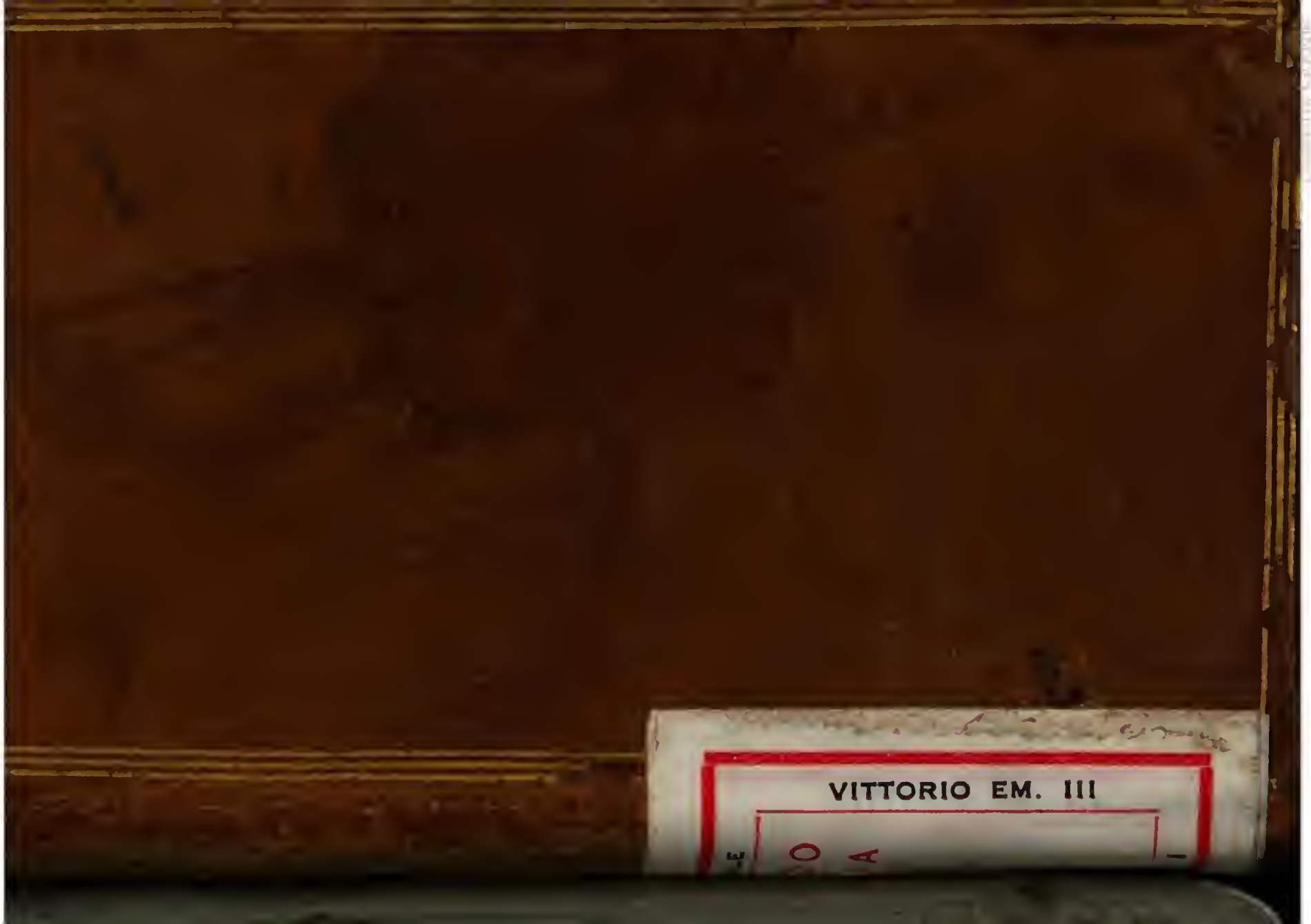
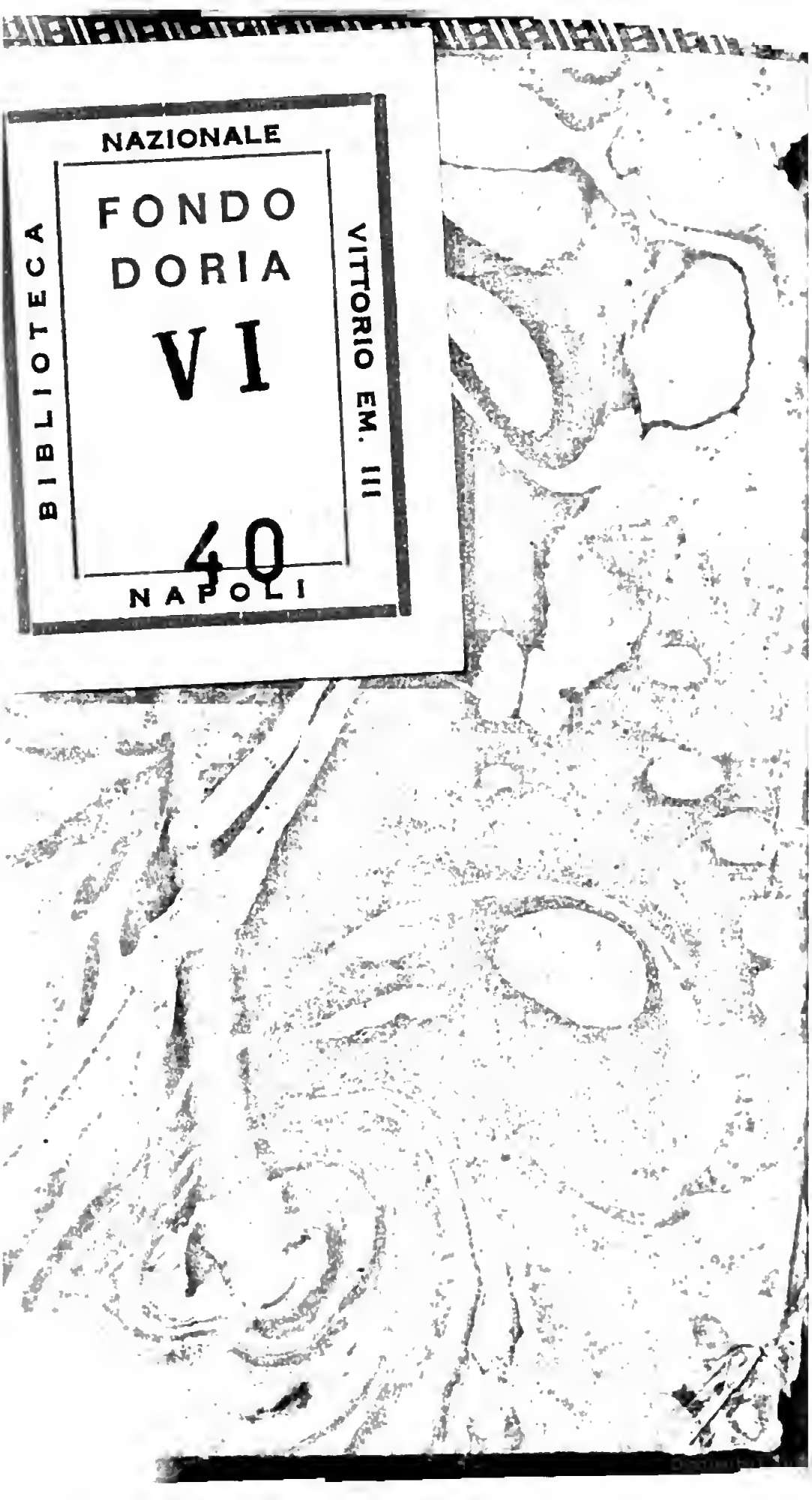

VITTORIO EM. III
O 4

BIBLIOTECA NAZIONALE
FONDO DORIA
VI
40
VITTORIO EM. III
NAPOLI



BIBLIOTHEQUE

AMUSANTE.

LES AVENTURES DE L'INFORTUNÉ *NAPOLITAIN*, OU MÉMOIRES DU SEIGNEUR ROZELLI.

TOME QUATRIEME.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXI.

Fondo Dorè
VI. 40
963346

SUITE
DE L'INFORTUNÉ
NAPOLITAIN,
OU
LES AVENTURES
ET MÉMOIRES
DU SEIGNEUR
ROZELLI.

NOUS terminâmes nos affaires à Amſterdam; nous en ſortîmes huit jours après le départ d'Eſther & de Thérèſe, pour aller nous établir à La Haye. J'avois loué

une Maiſon dans le plus bel endroit de la Ville, & je l'avois meublée avec toute la propreté & la magnificence poſſible, dans la vue d'y recevoir tout ce qu'il y auroit d'étrangers les plus qualifiés. Je pris, comme j'avois fait à Amſterdam, un homme à mes gages pour m'inſtruire de toutes les perſonnes qualifiées qui fréquenteroient chez moi. Je vous avoue que la nouveauté a de puiſſans attraits dans quelque état de nouveauté qu'elle paroiſſe, & dans quelque lieu de la terre où elle ſe montre. Je vis ma maiſon fréquentée de tant de perſonnes de qualité de l'un & de l'autre ſexe, que je ne ſavois plus où me tourner; à peine avois-je le loiſir de compoſer mes Liqueurs. Je ne voyois dans ma boutique que Princes, Mylords, & Officiers de la plus grande diſtinction. Je me trouvai préſent un jour à une converſation très-vive, au ſujet des obligations que le Roi de France Louis XIV avoit au Prince d'Orange: ce paradoxe parut d'abord extravagant; mais Mylord C. le prouva

ſi bien, que ſes raiſons convainquirent toute l'Aſſemblée. Il dévelopa admirablement les reſſorts les plus cachés des Cours, & prouva que Louis XIV devoit la plus grande partie de ſa gloire à ce grand Prince; car c'eſt le Prince d'Orange qui a réveillé, diſoit-on, la pareſſe de Louis le Grand, ou qui l'a détaché de cette inaction où l'on le voyoit, s'eſtimant trop heureux d'être avec ſes Maîtreſſes. Le Prince d'Orange piqua ſon cœur. Louis XIV s'arma contre lui, le battit, ſubjugua preſque toutes les Provinces qui étoient commiſes à ſa défenſe. L'Europe ſe réveilla aux conquêtes du jeune Monarque, l'Angleterre trembla, l'Empire & l'Eſpagne ſe liguerent: toute l'Europe ne fit preſque qu'un corps d'ennemis contre la France; cette France connut ſes forces, elle les employa, vainquit ſes ennemis, en triompha, les obligea de recevoir la Paix aux conditions qu'elle voulut. Sans les premiers mouvemens du Prince d'Orange, Louis XIV,

auroit peut-être langui dans l'inaction, & n'auroit pas achevé la plus glorieuſe carriere que jamais Monarque ait parcouru depuis le commencement du monde.

Mon café étoit le rendez-vous, j'oſe le dire, où la plus grande partie des traités ſecrets qui ſe ſont faits contre la France, ont été ébauchés. Un jour que j'étois dans ma boutique, je vis entrer le Prince Eugene ſans aucune marque qui le diſtinguât. J'affectai même de le croire Italien, car il parloit cette langue en perfection; il me demanda de quel pays j'étois d'Italie: je lui dis que j'étois Sicilien; & ſans lui donner lieu de me répondre, je lui dis en même temps que je le croyois de Sienne, & lui demandai s'il y avoit long-temps qu'il étoit ſorti de ſa Patrie: *E' nu pezzo che mi tramep in Holanda, perche mi piacoe aſſai il Paëſe*, me dit-il. Je voyois bien que je parlois au prince Eugene, mais je connoiſſois que je lui faiſois plaiſir de le croire étranger.

Il me demanda des liqueurs, & monta dans un appartement que j'avois meublé avec beaucoup de propreté, pour y recevoir les perſonnes de conſidération. A peine ce Prince y étoit il entré, qu'un petit homme d'un âge fort avancé me demanda ſi un Seigneur Italien n'étoit point chez moi, & qu'il me prioit qu'il pût lui parler un moment. Je le conduiſis moi-même dans la chambre, & j'admirai que ce grand Prince reçut le petit homme avec un air de bonté qui me fit juger qu'il en étoit particuliérement connu. Je ſai bien que ce n'étoit pas pour des liqueurs qu'il étoit chez moi; je ne pouvois pas non plus ſavoir ce que traitoient ces deux hommes. Naturellement curieux, & voulant ſavoir quel étoit le ſujet de leur entretien, je m'enfermai dans mon cabinet, où, après avoir conſulté ma cabale, elle me répondit qu'on trahiſſoit un grand Roi, & que tout alloit périr. Je ne ſavois ce que cela ſignifioit; jamais la cabale ne

m'avoit répondu avec tant d'obſcurité. Je la conſultai une ſeconde fois, ſa réponſe fut encore plus obſcure, car elle ne me répondit autre choſe que ces mots: c'en eſt fait, ils ſont brûlés. Je ne voulus pas m'obſtiner d'en ſavoir davantage, j'attendis la ſortie de ces deux Meſſieurs, qui fut deux heures après. Le Prince me demanda, ou pour mieux dire, je l'attendis au paſſage: il loua mes liqueurs & ma propreté, mais il avoit attaché ſon regard ſur moi ſi fixement, que j'en baiſſai la vue. Il me dit qu'il avoit laiſſé l'argent ſur la table, & que je l'y trouverois. Il étoit ſept heures du ſoir dans les jours d'hiver; & quoiqu'à cette heure tous mes appartemens fuſſent remplis de monde, j'avois une eſcalier dérobé par où l'on pouvoit entrer & ſortir chez moi ſans être apperçu.

Je devois aller voir Eſther: mon heure de lui rendre viſite avançoit, & je ſavois que cette aimable perſonne n'étoit point tranquille, quand elle ne me voyoit pas

à l'heure accoutumée; je dis à Jannine que je ne reviendrois que fort tard, & la priai de ne ſe point impatienter, parce que j'avois une affaire de la derniere conſéquence. Je ſortis de chez moi, armé d'une bonne épée & de deux piſtolets de poche;& ayant traverſé La Haye couvert de mon manteau, j'étois déja près du jardin où logeoit Eſther, quand je me vis aſſailli de deux coquins qui me demanderent la bourſe en François; ce n'étoit pas la crainte de donner de l'argent que j'avois qui me fit reculer quelques pas en arrierre, j'appréhendois d'être enveloppé par ces deux fripons, c'eſt pourquoi ayant mis l'épée à la main, je tirai de l'autre un coup de piſtolet ſi à propos, que je caſſai le bras & perçai le corps de celui qui paroiſſoit le plus près de moi; il ne fit que dire ces mots; *Je ſuis bleſſé*. Cependant après avoir déchargé mon piſtolet ſi heureuſement à la faveur des ténebres, je gagnai un chemin bordé de haies, oppoſé à celui que j'avois déja

pris : on tira deux coups après moi, dont l'un m'effleura la peau un peu au-dessus des reins : l'ardeur avec laquelle je marchois, fit que je ne sentis pas ma blessure J'arrivai enfin sans un plus grand mal dans la cassine où étoient Esther & Thérese, & je les trouvai toutes les deux fort mélancoliques & prêtes à se mettre au lit sans souper. Mon arrivée les consola, & dissipa leur tristesse ; mais à peine eus-je resté un moment assis, que je sentis une vive douleur sur tout mon corps ; je voulus porter ma main sur mes reins, qui me faisoient véritablement mal, mais quelle fut ma surprise, lorsque je la retirai toute sanglante : je devins pâle, & la belle Esther qui s'en apperçut, voulut elle-même me déshabiller & voir ma blessure ; je m'efforçois de lui dire que ce n'étoit rien, que je m'étois blessé moi-même à une haie, & qu'il n'y avoit qu'à nous mettre à table ; elle s'obstina & peu s'en fallut qu'elle ne pâmât entre mes bras, lorsqu'ayant tiré ma chemise, il en tomba une grande quantité de sang caillé. Vous

êtes bleſſé, me dit-elle, & il faut voir ce que c'eſt. La douleur que je reſſentois étoit vive: je ne ſavois pas de quelle conſéquence pouvoit être ma plaie; je me voyois avec deux femmes qui étoient tendres, & n'avoient aucune expérience, ſur-tout Théreſe, qui étoit émue à un tel point, qu'elle ne ſavoit ce qu'elle faiſoit. Enfin le courage nous vint à tous, on lava ma plaie avec du vin; je la fis bien preſſer, pour en faire ſortir tous le mauvais ſang; & comme la plaie n'étoit que ſur la peau, & que la balle n'avoit fait que déſunir les tégumens, dès qu'on m'eut bien étuvé, on m'appliqua d'un baume, qui dans preſque le moment m'ôta la douleur & me guérit abſolument dans moins de trois heures.

Je racontai alors à ces aimables Dames l'aventure que j'avois eue en venant chez elles, & leur dis la raiſon de mon retardement; elles me prierent l'une & l'autre de venir déſormais le matin, pour pouvoir m'en retourner de meilleure heure, & me permirent de ne venir que trois

jours de la ſemaine, parce qu'elles prendroient des précautions pour me voir de leur côté les autres jours. La joie reprit ſa place dans nos cœurs ; nous ſoupâmes, & lorſque nous étions dans la ſituation la plus agréable du monde, nous entendîmes frapper à la porte avec beaucoup de rudeſſe ; Eſther attentive aux coups qu'elle comptoit comme les heures d'un horloge, ſe leva en diſant : Voilà mon cher couſin, vîte qu'on allume le luſtre & toutes les bougies de l'appartement, qu'on parfume la chambre ; & ſans attendre qu'on l'accompagnât, elle courut elle-même à la porte, qu'elle fit ouvrir par ſon Jardinier, & vit avec un tranſport de joie ce cher couſin, ce ſçavant Roſe-Croix, qui l'ayant baiſée ſur la joue, la ſalua du ſalve Cabaliſtique. J'avois accompagné ma chere Eſther, parce qu'elle étoit dans un état à craindre quelque chûte. Ce cher couſin m'embraſſa tendrement, & me dit : *Signor Gioeppe, laudate i Dio mille volte, eri caſcato in un periglio coſi grave, che ſenzza*

la ſua bonta, decui reſtarci morto.

Je ne fus pas ſurpris de ce que ce ſavant Juif ſavoit tout ; pour moi, je crois que ce ſont des intelligences incarnées que ces Roſes-Croix. Je ſavois qu'il devoit vous arriver un tel accident il y a huit jours, me dit-il : ces gens qui vous ont attaqué ne ſont pas des voleurs, ils en vouloient à votre vie, & non à votre bourſe ; mais une intelligence qui m'eſt attachée, a détourné le coup ; & quoique vos ennemis puiſſent faire, vous vivrez malgré leur maligne envie : c'eſt un bonheur pour vous de vous être réconcilié avec ma couſine, ſans quoi vous n'auriez pas échapé au premier péril.

Toutes ces choſes ſe dirent en très-peu de tems ; car Théreſe devoit abſolument ignorer tous nos myſteres, & nous la regardions comme une impure : & par conſéquent incapable d'y participer.

Dès que nous fûmes rentrés, le couſin d'Eſther fit beaucoup de gracieuſetés à notre Languedocienne, & l'aſſura de lui rendre des ſervices très-importans,

quand le temps de pouvoir l'obliger ſeroit venu. On acheva de ſouper, & la joie s'augmentant de plus en plus, je ne m'apperçevois pas qu'il étoit déja minuit, & que l'on ſeroit en peine chez moi d'une abſence ſi longue : cette penſée troubla un moment ma joie. Eſther le connut, & l'ayant dit à ſon couſin : Ne ſoyez pas en peine, me dit-il en Hebreu, pour que Thereſe ne l'entendît pas, Oriel a pris votre place & votre figure, il eſt couché, ou du moins on le croit ainſi, dans votre lit; vous devez paſſer la nuit avec nous, & tout-à l'heure nous y recevrons compagnie. Il faut, me dit-il, prévenir Thereſe, & la prier de s'aller coucher.

Jamais il ne fut un eſprit plus doux que celui de cette Françoiſe; je la priai de laiſſer ces deux perſonnes ſeules, parce qu'elles avoient bien des affaires à régler enſemble. Je fis ſemblant de m'en retourner moi-même à La Haye : tout ſe paſſa comme nous l'avions ſouhaité, nous rentrâmes dans la chambre d'Eſther, nous

y entendîmes ſonner deux heures ; & dans le tems que tout repoſoit dans la maiſon, malgré le froid qu'il faiſoit (car nous étions en Janvier (notre couſin ouvrit toutes les fenêtres de l'appartement; & après avoir prononcé quelques prieres du côté de l'Orient, nous vîmes entrer une jeune & belle perſonne, vêtue de velours bleu, fourré d'hermine, avec des cheveux ramaſſés ſous un rezeau d'or, & les manches trouſſées juſqu'au coude, laquelle, ſans parler, & après avoir fait la révérence à chacun de nous, fut embraſſer Eſther, & lui fit ſigne de s'aſſeoir ſur un fauteuil qu'elle lui préſenta. A peine Eſther fut-elle aſſiſe, qu'elle reſſentit les douleurs de l'enfantement. Son couſin, de crainte qu'elle ne criât, lui fit ſentir un parfum qui la réjouit, & un moment après elle fut délivrée d'un beau garçon. Dès que cette céleſte Sage-femme, car je ne ſai d'où elle pouvoit venir, ſinon du Ciel, dès que cette Sage-femme eut fait tout ce qu'il falloit faire, & à la mere & l'enfant, elle fit encore trois révérences;

& toute joyeuſe d'avoir reçu un enfant mâle, elle le préſenta d'abord à Dieu, en ſe tournant du côté de l'Orient; enſuite elle le donna à Roſe-Croix, qui l'ayant remis entre mes mains, je le portai moi-même à Eſther, les yeux remplis des larmes de joie & de tendreſſe.

Cet enfant, me dit notre couſin, ſera mon ſucceſſeur. Tout ſe paſſe, ainſi que vous le voyez, dans un grand ſilence, parce qu'il n'eſt pas encore dans l'alliance de Dieu; dès qu'il aura reçu la circonciſion, vous entendrez une muſique céleſte qui vous ravira. Je pars dès ce moment; vous me verrez ici le huitieme jour; ne ſoyez pas ſurpris des perſonnes que vous y verrez; vous ſavez que tout nous eſt poſſible, & qu'après Dieu nous ſommes les maîtres de la Nature. Il ordonna à Eſther de nourrir elle-même l'enfant, & l'aſſura qu'elle auroit la joie de le voir ſelon ſes deſirs.

Dès que notre Couſin fut ſorti, je me couchai ſur un lit de repos, où je dormis juſqu'à neuf heures du matin, que

je fus faire part à Théreſe de l'enfant que la belle Eſther avoit mis au jour. Cette gracieuſe perſonne, ſans conſulter ni la ſaiſon, ni ſon tempérament délicat, courut preſque en chemiſe à la chambre d'Eſther, & après l'avoir félicitée & baiſé tendrement le nouveau-né, elle ſe prit à pleurer ſi amérement, qu'Eſther & moi eûmes de la peine à eſſuyer ſes larmes Je ſavois bien la cauſe de ſes pleurs; mais Eſther en ignoroit le myſtere; c'eſt pourquoi elle paroiſſoit toute interdite, & ne revint de ſon étonnement que lorſque j'eus engagé Théreſe de lui raconter ſes malheurs.

Je revins à La Haye, & je rentrai dans ma maiſon, ſans que Jannine ni pas un de mon domeſtique eût ſoupçonné mon abſence. Je dis à Jannine avec un air de joie, que j'avois parlé à un Savant qui m'avoit appris mille choſes curieuſes, & que déſormais je lirois dans l'avenir, comme ſi je le voyois devant mes yeux. Cela me ravit, me répondit Jannine; mais vous avez des en-

nemis ſecrets, tâchez de les connoître, afin de les pouvoir éviter : il vint hier au ſoir deux hommes d'aſſez mauvaiſe mine, qui me demanderent ſi vous étiez dans le logis ; je leur dis que vous étiez chez quelqu'ami, & que vous ne tarderiez pas de rentrer, comme vous rentrâtes en effet une heure après être ſorti : ces deux hommes ſortirent après avoir bu du roſſoli & je ne les a vus que dans un rêve que j'ai fait cette nuit, où vous m'avez paru tout ſanglant en la compagnie de ces deux mêmes hommes ; il y en avoit un des deux qui crioit les hauts cris & qui ne pouvoit s'aider d'aucun de ſes membres. Un moment après je vous ai vu dans un Palais magnifiquement paré, vous y danſiez & m'y paroiſſiez faire tant de choſes au deſſous d'un homme ſenſé, que j'avois honte moi-même de vous voir dans cet état. Un petit enfant beau comme le jour, & tel qu'on dépeint l Amour, tout nud, m'a dit : Laiſſe-le danſer, Jannine, il eſt au comble de ſa joie, & l'on danſe pour

de bien moindres ſujets. Tout d'un coup j'ai entendu du bruit dans votre chambre, j'ai heurté, vous m'avez répondu ; & contre votre ordinaire, vous n'avez pas voulu m'ouvrir. Je vous avoue que je n'ai pu me rendormir après ce rêve, & je ne vous en euſſe pas entretenu, ſi vous ne m'aviez dit que vous alliez déſormais ſavoir l'avenir le plus obſcur.

J'embraſſai Jannine avec tendreſſe, & l'aſſurai que ſi je lui avois répondu ſans lui ouvrir, c'eſt que je rêvois, & que je n'avois pas fait attention à la voix qui m'appelloit. Je connus que le ſavant Roſe-Croix m'avoit accuſé vrai, & je reſſentis une ſecrette joie d'avoir dans un même jour évité un ſi grand danger, reçu une grande joie, & calmé l'eſprit d'une fille ſi ſoupçonneuſe. Comme je penſois au bonheur que me procuroit l'alliance d'Eſther, une de mes ſervantes vint me dire qu'un petit homme ſouhaitoit m'entretenir un moment : je deſcendis dans ma boutique, & je reconnus que c'étoit le même qui s'étoit enfer-

mé avec le Prince Eugene : il me demanda d'un air ingénu, ſi je ne connoiſſois point le Seignenr à qui il avoit parlé le jour précédent ; je lui répondis que c'étoit un Italien qui me paroiſſoit voir le monde ; que du reſte, je n'avois pas fait attention à ſa phyſionomie, parce qu'étant occupé de mille affaires, à peine avois-je le loiſir de regarder les perſonnes en face. Je n'ai jamais vu un homme qui reſſemble mieux au prince Eugene que celui-là, ajouta le petit bonhomme, qu'en penſez-vous ? Je penſe, lui dis-je, que vous êtes dans l'erreur, & les Princes de ce rang ne s'expoſent pas ſeuls dans des endroits publics ; d'ailleurs on ne dit pas que ce Prince ſoit dans le Pays ; mais quand il y ſeroit, je démentirois mes yeux s'ils me l'avoient montré dans cette maiſon ſans aucune ſuite.

Le petit homme changea tout d'un coup de diſcours, & me demanda où j'allai le même jour à une heure indue. Cette demande me fit ouvrir les yeux, & je ſoupçonnai d'abord que l'on avoit voulu

ſe défaire de moi, de crainte que je n'euſſe entendu l'entretien ſecret que cet eſpion avoit eu avec le Prince Eugene, & cet entretien ne fut pleinement connu que par l'événement du Printems ſuivant, où les Anglois brûlerent à Vigo en Eſpagne une partie de la flote de France. Le petit homme s'imagina peut-être que je l'avois pu entendre; ce qui lui fit prendre la réſolution de ſe défaire de moi. Pénétré de l'injure qu'il m'avoit faite, je crus qu'il falloit feindre, & ne lui donner aucun ſoupçon que je le croyois un de mes aſſaſſins.

Le même jour il ſe répandit un bruit à La Haye, qu'on avoit trouvé un homme ſur le chemin qui conduit à Utrecht, ſans nés, ſans levres, ſans doigts & ſans parties; enfin un homme tellement mutilé, que perſonne ne put jamais le reconnoître. On lui trouvoit un coup de feu au bras droit qui lui avoit briſé le cœur, & l'avoit fait reſter ſur le carreau. Je me reconnus l'auteur de ce

coup, & mon apréhenſion ne fut pas des moindres, je crus que cet homme ne me laiſſeroit pas là, & que ſa viſite étoit d'un très-ſiniſtre augure. Dès qu'il fut ſorti de ma boutique, je m'enfermai dans mon cabinet, je roulai dans mon eſprit mille penſées effroyables; il me paſſa cent fois dans l'imagination d'appeller cet homme chez moi, & de le poignarder en ſecret pour prévenir qu'il ne me fît aſſaſſiner lui-même; mais je n'ai jamais été capable de lâcheté. Et quand je fus obligé à Meſſine de commettre un ſacrilége en voyant les pierreries d'un Abbé qui étoit dans le tombeau, Dieu avoit ſes deſſeins, & il ſait avec quelle horreur je commis ce crime, qui dans un ſens, quelque noir qu'il fût, ſe peut plutôt excuſer que d'ôter la vie à un homme. Je ne voulus donc pas me défaire d'un ennemi qui en vouloit à mes jours; je me réſignai à la volonté du ſouverain Maître, & je remis mon ſort entre ſes mains.

On m'appella enſuite pour ſouper;

Jannine s'apperçut que j'étois rêveur ; elle me dit avec un air tendre : Vous êtes occupé de quelque grande affaire, vous ſavez que rien ne nuit tant à votre ſanté ; vous m'avez juré cent fois que je vous avois donné du ſoulagement toutes les fois que vous m'avez communiqué vos pèines ; qu'eſt ce que j'ai pu faire pour ne mériter plus cette confiance ? Vous me faites mourir, lui dis-je, de me parler de la ſorte, je ne vous cache rien ; mais je ne puis pas m'empêcher de vous dire que je vois venir ici certains viſages qui ne ceſſent de m'examiner ? vous n'ignorez pas la malice de mes ennemis? d'ailleurs je ſuis averti qu'il y a un homme à La Haye qui cherche l'occaſion de me faire quelque ſanglante piece ; voulez-vous après cela que je paroiſſe gai ? Peut être touchai-je au moment de ma derniere heure. Ah! Monſieur, s'écria Jannine, vous n'y penſez pas, il n'y a perſonne qui aie deſſein de vous nuire, & je puis dire que vous êtes parfaitement eſtimé dans ce Pays. Je ſai

ce que j'en dois croire, moi qui entens parler les gens qui entrent chez nous. Dormez tranquillement, & ne vous donnez aucune peine du côté des ennemis que vous ſoupçonnez Je me couchai en effet ſelon le conſeil de Jannine, & je dormis ſi profondément, qu'on eut bien de la peine à m'éveiller le lendemain après dix heures. Ma boutique étoit déja pleine d'Officiers, & j'entendois parler d'un accident qui venoit d'arriver à un François, à qui le Diable, diſoit-on, avoit tordu le col ; car on l'avoit trouvé noir & enflé comme s'il eût été frappé de la foudre. Perſonne ne connoiſſoit cet homme ; & dans le cabaret où il étoit logé, on diſoit qu'on avoit entendu un grand bruit dans ſa chambre, & qu'on y reſpiroit encore une odeur de ſouffre ſi puante, que la Juſtice, qui avoit été faire ſon procès-verbal, n'avoit pu en ſupporter la puanteur. Je m'approchai des perſonnes qui s'entretenoient ſur ce ſujet, & je leur demandai s'ils n'avoient point vu cet homme chez moi ; un d'eux me dit : Je l'ai

vu entrer un tel jour; il étoit petit, habillé d'un drap gris-de-fer avec des boutons d'argent, une perruque noire & mal peignée, une mouſtache à l'ancienne mode, des petits yeux, & un teint pâle, ne parlant à perſonne, & retiré dans un coin comme un hibou. J'ai paſſé devant ſon Auberge où chacun le voit librement, & quoiqu'il ſoit extrêmement changé par ſon enflure, j'ai découvert ſes traits; car je m'attachai à lui, & j'avois ordre de l'obſerver. Je vous avoue que je n'ai jamais reſſenti une plus vive joie; je courus embraſſer Jannine, & lui dis que Dieu avoit appeſanti ſon bras ſur ceux qui m'avoient voulu nuire; je fis une hiſtoire à plaiſir, pour lui cacher le véritable ſujet de ce qui m'étoit arrivé. Je vais, lui-dis-je, chez un de mes amis, je ſerai de retour à cinq heures, préparez-nous bien à ſouper, car je veux me réjouir ce ſoir.

Je courus auſſi-tôt à la caſſine d'Eſther; je lui racontai toutes choſes; elle me dit: Voilà encore une protection de mon

Couſin. Que vous êtes heureux d'avoir un ami tel que lui ! Après avoir dîné, nous nous entretînmes de la pompe du huitieme jour ; nous l'attendions tous ce jour avec une impatience extrême. Le petit enfant étoit beau comme l'Amour, & j'étois ravi de le voir entre les bras d'une mere ſi tendre & ſi pleine de mérite. Théreſe ſecondoit parfaitement nos ſentimens ; mais elle paroiſſoit de tems en tems d'un air triſte, par le ſouvenir qu'elle avoit d'être auſſi mere, mais privée de ſon cher enfant, elle en avoit déja fait la confidence à la belle Eſther, qui lui avoit promis de la ſoulager dans ſes peines, & d'adoucir ſes chagrins.

Dès que je fus de retour à La Haye, je trouvai un de mes amis que je menai chez moi à ſouper, c'étoit un Abbé de Lucques, qu'on appelloit *Benediti* ; je l'avois vu à Bordeaux au retour d'un voyage qu'il avoit fait dans le Levant : il étoit à La Haye avec un Milord Anglois ; je ne ſai ſi c'étoit en qualité de Secrétaire,

Secrétaire, ou en qualité d'Aumônier. Cet homme avoit l'eſprit fin & pénétrant, & je remarquai qu'en nous entretenant de ces deux morts ſi ſurprenantes, il me regardoit fixement, & obſervoit tous les mouvemens de mon viſage ; j'ai ſû depuis par lui-même, lorſqu'il fut au lit de la mort, qu'il étoit payé du Grand Seigneur pour épier mes actions, & qu'il n'avoit ceſſé de m'obſerver juſqu'après l affaire de Vigo. Il ne me fut pas difficile de ſavoir d'où pouvoit partir le coup, je pris des meſures pour éviter à l'avenir toutes ſortes de craintes.

Le huitieme jour arriva enfin que mon fils devoit entrer dans l'alliance. Je ſuppoſai un voyage, & je fis entendre à Jannine qu'une affaire de conſéquence m'appelloit à Amſterdam ; que je pourrois peut-être y demeurer trois jours, & que je la priois de ne s'impatienter pas ; elle me ſouhaita un heureux voyage, & après avoir préparé mon porte-manteau, je fus avec une de mes ſervantes à la

Poſte pour prendre une chaiſe roulante; mais à peine la ſervante étoit-elle partie, que priant la Maîtreſſe de la Poſte d'avoir ſoin de mon porte-manteau, je lui dis que je reviendrois le chercher dans trois jours; & lui ayant payé la voiture comme ſi je m'en fuſſe ſervi, j'attendis le moment que je pourrois prendre la route de la Caſſine, & m'y rendis ſur les quatre heures après midi Dès que je parus, la joie ſe montra ſur le viſage de ces aimables perſonnes qui m'y attendoient. Nos entretiens roulerent ſur des matieres ſublimes. Eſther étoit ſavante & non ſeulement elle ſavoit en perfection l'Hiſtoire ſainte & profane mais elle n'ignoroit aucun Rit des principales Religions qui ſont dans le monde. Théreſe nous écoutoit avec admiration; & comme notre converſation ſe faiſoit en Italien, & qu'Eſther lui avoit appris cette angue, elle nous faiſoit des queſtions très-ſpirituelles & répondoit ſouvent aux nôtres avec tout l'eſprit du monde. Certains eſprits mal-

faits qui liront la ſuite de ces Mémoires, s'imagineront peut-être que la Caſſine où je voyois Eſther, étoit un lieu conſacré au plaiſir & à la débauche, ils ne ſauront ſe perſuader qu'un homme avec deux aimables femmes peut vivre d'une maniere philoſophique, & à n'avoir avec elles d'autre entretien que la ſcience des tems, & les matieres qui regardent la nature en général, ou les eſprits ſéparés de la matiere : c'eſt dans cette partie de la Philoſophie, que la belle Eſther triomphoit, & elle avoit des connoiſſances ſi belles & ſi élevées ſur ces intelligences, que je la croyois ſouvent une intelligence elle-même.

Enfin notre entretien rouloit en ce moment ſur la poſſibilité des eſprits, & s'il eſt vrai que des ſubſtances purement ſpirituelles puiſſent ſe montrer à des ſubſtances matérielles comme les nôtres, communiquer ſenſiblement avec nous, & de quelle maniere cela ſe peut faire, puiſque les ſens ne peuvent agir que

ſur la matiere ; nous avions déja étalé beaucoup d'érudition, lorſque nous entendîmes tout d'un coup un petit vent, qui paroiſſoit émouvoir tout ce qu'il y avoit de mobile dans la chambre. Eſther nous dit que l'heure arrivoit que ſon couſin alloit paroître, & pria inſtamment Théreſe de ſe retirer dans ſon Appartement : » Peut-être, dit-elle, ſeriez-vous épou-» vantée de voir arriver des perſonnes, » que des intelligences tranſportent ici » des climats les plus reculés de l'Europe. » Comme vous n'êtes point initiée dans » les myſteres de la Cabale, & que vous » êtes toute remplie des préjugés de votre » éducation, votre ſurpriſe vous cauſe-» roit une frayeur mortelle ; notre ten-» dre amitié veut bien que je vous parle » de la ſorte, & je ſuis aſſurée que » vous prenez ce que je vous dis en très-» bonne part. »

» Théreſe, dont l'eſprit étoit très-» ſouple, & qui avoit une eſtime ſingu-» liere pour la belle Eſther, ſortit à une

» condition néanmoins, qu'on lui fe-
» roit un récit de tout ce qui ſe ſeroit
» paſſé pendant ſon abſence. Théreſe
» étoit à peine rendue dans ſon apparte-
» ment, que la Roſe-Croix parut; il
» reçut nos tendres embraſſemens, &
» après avoir préparé toutes choſes pour
» circoncire l'enfant, il ouvrit les fenêtres
» comme il avoit fait au jour qu'il étoit
» venu au monde; la même perſonne
» qui avoit fait l'office de Sage-femme,
» entra, & après ſes ſaluts accoutumés,
» elle regarda l'enfant & le viſita ſans
» mot dire, elle le mit entre mes bras,
» & après que je l'eus offert à Dieu, le
» mit entre les mains de Roſe-Croix,
» qui le circoncit dans le moment, &
» cela avec une ſi grande dextérité, &
» avec tant de promptitude, qu'à peine
» le petit patient jetta quelques larmes,
» & fit entendre deux ou trois cris; mais
» à meſure qu'il panſoit la plaie, ma ſur-
» priſe penſa me coûter la vie je vis
» entrer douze des plus belles perſonnes
» du monde, leſquelles étoient toutes vê-

» tues comme la Sage-femme, excepté » qu'elles étoient couvertes des plus » brillantes & des plus rares Pierreries » qui ſoient dans le monde.

» On entendit en même tems un Con» cert d'Inſtumens ſi doux & ſi délicate» ment touchés, que nos plus habiles » Maîtres ne ſauroient jamais les imiter; » les airs qu'on joua n'étoient point ſem» blables à ceux de nos Muſiciens, ils » raviſſoient l'eſprit, & échauffoient le » cœur d'une joie ſi pure, que je crus » dans le moment être tranſporté dans » le ſéjour de l'immortalité.

» L'enfant fut rendu à la Sage-femme » qui d'une joie accompagnée de mille » graces, le préſenta à une Dame de la » Compagnie, qui lui donna le pre» mier lait après avoit été circoncis. » Pendant tout ce tems nous reſpirions un parfum des plus exquis, & la ſymphonie continuoit à nous ravir en extaſe. Dès que l'enfant ſe fut endormi ſur le ſein de ſa belle Marreine, la Sage-femme le reprit & le rendit à ſa mere. Toutes ces

Dames furent ſaluer Eſther, ſans prononcer une ſeule parole, mais en échange je n'ai jamais vu des préſents ſi magnifiques que ceux qu'elles laiſſerent ſur ſon lit. C'étoient les Pierreries & les Perles les mieux choiſies; c'étoient des boîtes de parfums, & des Elixirs précieux, accompagnés d'un écrit, où l'on étoit inſtruit de leur propriété. La célébre aſſemblée reprit enfin le même chemin par où elle étoit entrée, & notre cher couſin reſta avec nous dans une joie que je ne ſaurois décrire. La cérémonie dura près de deux heures; Théreſe revint parmi nous & mêla ſa joie avec la nôtre; nous ne parlâmes ni de circonciſion, ni des prodiges que nous avions vus, nous lui dîmes ſeulement que par le moyen de la Cabale, nous avions voulu ſavoir le ſort du nouveau-né, & que les aſtres lui promettoient un bonheur ſans interruption, & des plus grands de ce monde.

Nous célebrâmes cet heureux jour par

une infinité d'aumônes, qu'on envoya diſtribuer à des pauvres Juifs & à des pauvres Chrétiens; car les Freres de la Roſe-Croix n'ont pour objet que de plaire à Dieu, & de l'imiter dans ſa magnificence, en faiſant du bien généralement à tous les hommes. Nos domeſtiques s'en reſſentirent, & Théreſe reçut un diamant de la belle Eſther, qui valoit 50000 livres.

Je ne puis reſter ici qu'un jour, notre cher couſin, vous n'avez qu'à me demander ce qui pourra vous faire plaiſir, aimable Théreſe; je préviens les deſirs de mes chers parens, & ſans qu'ils me demandent rien, je ſai parfaitement ce qu'il leur faut; mais pour vous, Madame, vous devez me faire connoître vos deſirs, s'ils ſont fondés ſur la vertu, & qu'ils ſoient pour la gloire du Souverain Monarque de l'Univers, ſoyez perſuadée qu'ils vous ſeront accordés. Je ſai l'attachement que vous avez pour ma couſine; je n'ignore pas vos diſgraces

du côté de la fortune, elles ſeront bientôt réparées. Avez-vous quelque choſe qui vous touche davantage, parlez, il n'y a ici perſonne de ſuſpect. Théreſe étoit couverte d'une modeſte pudeur, qui ſembloit avoir ſuſpendu l'uſage de ſa langue, elle revint enfin & toute attendrie de joie, ou de reſſouvenir, elle parla à Roſe-Croix de la ſorte.

Je ne puis aſſez louer la miſéricorde du Tout-puiſſant, de m'avoir donné l'entrée dans la maiſon du Signor Rozelli; c'eſt par cette porte alutaire que je me vois arrivée preſque au ſouverain bonheur, où jamais mortelle n'a pu atteindre pendant le cours de ſa vie, car j'oſe apeller ainſi l'honneur d'être auprès de l'incomparable Eſther, douée de tant de perfections, qu'il me ſemble que j'entends un Ange du Ciel toutes les fois que je m'entretiens avec elle; mais quelle eſt la gloire d'être protégée d'un homme tel que vous? je ne la fais entrer en comparaiſon avec aucune choſe qu'on puiſſe trouver dans le monde; les plus grands

Princes de la Terre quitteroient leurs Couronnes les plus brillantes pour jouir de ce bonheur : mes expreſſions ſont infiniment au-deſſous de mes ſentimens, & je n'ai rien à ſouhaiter après ce bien, que celui de l'Eternité. Cependant, puiſque rien ne vous eſt caché, & que par votre ſcience vous découvrez les plus ſecretes penſées de notre ame, vous pouvez connoître en moi une tendreſſe de mere, qui ſe réveille de tems en tems, au triſte ſouvenir du malheureux enfant que j'ai mis au jour. Hélas ! ſi ſans me ſéparer un moment de ce lieu, je pouvois le voir encore, & ſi j'oſois porter mes deſirs à un terme plus haut, ſi je pouvois un jour le voir auprès du petit Emmanuel, lui être attaché comme le compagnon de ſes études & de ſes exercices ; que mon bonheur ſeroit parfait !

Le frere de la Roſe-Croix interrompit là l'aimable Théreſe, & lui dit qu'il ne pouvoit lui accorder qu'une de ces deux choſes, ſavoir, la premiere qui étoit de ſatisfaire au deſir qu'elle avoit de voir

ſon enfant. Vous ni votre enfant, lui dit-il, n'êtes point dans l'alliance & ne pouvez y être, & conſéquemment vous êtes exclus de certains biens que nous vous pouvons bien communiquer ; mais que vous ne ſauriez acquérir de la maniere que nous les acquérons, car vous ne devez pas vous perſuader que les intelligences qui nous enſeignent, nous faſſent cette violence que les Maîtres ordinaires font à leurs Diſciples, pour leur communiquer des connoiſſances très imparfaites ; on ne nous dit qu'une ſeule fois une choſe, la maniere de nous l'apprendre eſt ſi douce, les termes pour l'exprimer ſont ſi clairs qu'il nous ſemble que nous voyons la choſe même, & que nous la ſentons ; & de cette ſorte, chaque leçon nous apprend une ſcience entiere, lorſque vous mettez dix années, avec des fatigues incroyables pour en ſavoir quelque choſe : en effet, qui de vous a jamais appris à connoître la Nature ? pas un Philoſophe quelque grands noms qu'ils ſe ſoient acquis, ne l'a vue qu'à travers mille ſombres voiles : fauſſes opinions dans tous les

ſyſtêmes, ſuppoſitions infinies pour expliquer les plus petits phénomenes, ignorance éternelle de la nature des choſes, un fatras de termes barbares qui rebutent & qui n'expliquent rien : en un mot, malgré les tourmens qu'on fait ſouffrir à tous les mixtes, pour en deviner les parties, & pour en connoître les propriétés, quand on a tout fait, on ne fait rien, parce qu'on ne connoît pas la propriété des choſes qu'on a faites ; de-là viennent tant de morts dans la Médecine, qui eſt une ſcience que Dieu a créée pour le bien des hommes, de-là ſortent tant de chercheurs de pierres-philoſophales, qui finiſſent à l'Hôpital, ou d'une maniere funeſte ; de-là enfin tant de Charlatans, tant d'Empiriques que les hommes paient bien cher pour les aſſaſſiner ou pour les ruiner. La Nature, comme je vous ai déja dit, eſt toute ſimple, & n'agit que par les voies les plus ſimples; dès qu'on a pu atteindre à cette heureuſe ſimplicité, on connoît la Nature, & on emploie ſes productions avec ſuc-

cès,

cès, mais pourquoi vous parler ici de connoiſſances qui ne ſont pas à votre portée, vous voudriez voir votre enfant, je vous contenterai le premier jour de la Lune, elle ſera nouvelle dans peu, ſoyez diſpoſée à nous recevoir l'un & l'autre, car je vous l'amenerai moi-même, ſuppoſé qu'il ſoit en vie : je vous dirai même des particularités de tout ce qui regarde votre Époux ; je vous ai promis de vous obliger, je vous tiendrai ma parole : ſoyez ſur toutes choſes très-diſcrete, & ne révélez jamais à perſonne les myſteres que vous aurez vûs.

Cependant l'heure du départ de notre couſin s'approchoit, & nous nous ſentions émus de la douleur de nous en ſéparer ; il pénétra notre penſée, & ayant demandé à voir l'enfant il l'embraſſa, & l'ayant remis dans ſon berceau, il nous pria de ſortir pour un moment de la chambre. Nous obéîmes, mais notre étonnement fut extrême, quand nous ne trouvâmes plus le couſin ni le petit Emanuel, Eſther en parut toute joyeuſe, pour moi, je fus comme

frappé d'un coup de foudre ; mais Théreſe ſe mit à pleurer, & auroit fait entendre ſes cris, ſi Eſther, avec cet air ſerein, qui ſavoit s'attirer tous les cœurs, ne lui eût dit qu'elle reverroit ſon enfant dans moins d'un jour, & qu'elle n'en étoit point en peine.

Le tems de retourner à La Haye s'approchoit, & je ne pouvois me réſoudre à abandonner la Caſſine ſans le retour de mon fils. Eſther avoit beau me prévenir là deſſus, la crainte s'étoit emparée de mon cœur ; & malgré les prodiges que j'avois vu au moment de ſa circonciſion, j'attribuois tout cela à la magie, ou à des viſions ; l'enlévement du petit Emmanuel m'occupoit tout entier. Comme nous allions nous mettre au lit ſur les onze heures, nous apperçumes le petit dans ſon berceau avec un air riant, quoiqu'il ne ſoit pas ordinaire de voir rire un enfant au neuvieme jour. Il begayoit même des noms que nous n'entendions pas, & faiſoit de ſi tendres careſſes à ſa mere, que je crus que la raiſon lui avoit été accor-

dée avant l'age. Nous bénîmes Dieu d'un événement ſi extraordinaire, & dès le lendemain étant retourné dans la maiſon où j'avois laiſſé mon Porte-manteau, je le fis emporter chez moi, où j'entrai comme une de mes ſervantes ouvroit ma Boutique; mon premier ſoin fut de demander s'il s'étoit paſſé quelque choſe de nouveau: Madame, me dit cette ſervante, a reçu des Lettres qui vous ſont adreſſées, elle s'impatientoit de ne vous pas voir de retour. Je montai dans la chambre de Jannine, qui me reçut à ſon ordinaire, avec mille témoignages de tendreſſe & m'ayant remis une Lettre ſans date & ſans aucun ſeing, j'y lus ces paroles: » Pré-
» pare-toi à mourir à tous les momens
» du jour, ſi tu ne me rends la femme que
» tu tiens cachée, & que tu fais ſervir à
» tes infâmes plaiſirs: j'en demanderai
» juſtice à Dieu & aux hommes, & ſi elle
» m'eſt refuſée, je me la ferai moi-même
» en t'immolant le premier à ma fureur;
» tu peux la remettre en ſureté entre les
» mains de celui qui te rend ma Lettre,

» il te dira ce que je ne confie point à ce » papier ; ſois ſage & profite de mes con- » ſeils, ſi tu aimes la vie.

Je demandai à Jannine ſi cet homme venoit quelquefois chez nous ; je l'y ai vu parler à Théreſe il y a long-tems, & je l'ai reconnu dès qu'il m'a remis la Lettre que je viens de vous donner ; il ſera peut-être ici dans une heure ; car lui ayant dit que je vous attendois à tout moment, il n'y a point de jour qu'il ne reſte quatre ou cinq heures dans notre Café. Il faut que vous lui parliez avant moi. Cet homme eſt un traître, qui a ordre du plus méchant homme du monde, de faire périr la malheureuſe Théreſe, qui n'eſt pas née ſervante, comme vous l'avez pu croire, mais une Dame très-illuſtre par ſa naiſſance & par ſa vertu, laquelle un cruel mari pourſuit ; & après lui avoir enlevé ſon bien par une confiſcation au ſujet de la Religion, il a paſſé en de ſecondes nôces. Maintenant qu'il a appris qu'elle étoit en Hollande, il ſouhaite s'en débarraſſer, pour vivre plus

tranquille dans ſon nouvel engagement; mais il faut l'en empêcher, & il faut que ce coquin qui vient dans le deſſein de nous perdre, périſſe lui-même, il pourroit bien ſuivre les fripons qui ſont partis pour Batavia, je vais pour ce ſujet parler au Magiſtrat; j'en ſuis fort eſtimé, & je ne doute point qu'il ne me rende ſervice. Cependant ſi le ſcélérat vient chez moi, entretenez-le juſques à mon retour, je paſſerai par la fauſſe porte qui conduit à mon cabinet, & lorſqu'il en ſera tems, je ferai un ſigne que vous puiſſiez me l'amener. Je ne perdis aucun tems, je fus chez le Magiſtrat, où lui ayant raconté l'aventure de Théreſe & ſes malheurs, au ſujet de la Religion, il me promit pour elle la protection des États; je continuai de l'entretenir de la maniere que cet envoyé l'ayant trouvée chez moi, l'avoit voulu enlever pour la conduire aux Sevennes; quelle avoit été ma peine pour la cacher, & pour l'enlever à quelque fâcheux événement. Enfin, voyant qu'il s'intereſſoit fort à cette af-

faire, j'achevai de le mettre dans notre parti, en lui montrant la Lettre anonyme. A cette lecture il ne put plus ſe contenir; m'ayant dit qu'il falloit abſolument arrêter le ſcélérat, je le priai de me donner quelques Officiers de Juſtice, & que je m'aſſurois de le lui livrer dans peu de tems. Cela fut ainſi conclu & exécuté très-heureuſement. Car à peine avois je poſté mes gens, que j'avois fait entrer par la fauſſe porte, que Jannine reçut cet homme dans le Café, & lui dit que j'allois venir dans un moment : ce moment ne tarda pas long-tems, puiſque Jannine ayant connu par le ſigne dont nous étions convenus, que j'étois dans mon cabinet, vint me préſenter ce Monſieur, qui en m'abordant changea de couleur, & ayant de la peine à parler, ou ne parlant que par des paroles entrecoupées, il me demanda ſi l'on m'avoit remis une Lettre; oui, lui dis-je, & même une Lettre ſans nom, & d'un ſtyle qu'il faut que vous m'expliquiez. Dans le moment quatre Archers étant entrés dans mon cabinet, ne

lui donnerent pas le loiſir de ſe porter à aucune violence, il fut ſaiſi & lié ſur le champ; tout cela ſe fit ſans bruit & ſans ſcandale. On dépêcha d'abord chez le Magiſtrat, qui ſe tranſporta chez moi, & y fut introduit par la même porte où nous étions entrés auparavant. Dès qu'il fut dans mon cabinet, il commanda qu'on fouillât le criminel, ſur lequel on trouva deux piſtolets de poche, un poignard & une petite corde de ſoie. Le Magiſtrat lui ayant demandé pourquoi tout cet attirail, pour me défendre en cas de beſoin de mes ennemis, lui dit-il. On lui demanda d'où il étoit, & à quel deſſein il étoit venu en Hollande; il répondit à toutes ſes queſtions d'un air fort aſſuré, & je voyois le moment que le Magiſtrat penchoit à le mettre en liberté, lorſque je le priai de me permettre de l'interroger moi-même, & comme ce fripon n'entendoit pas le Latin, je priai le Magiſtrat en cette Langue, d'obſerver tous les mouvemens de ſes yeux & de ſon viſage.

La premiere demande que je lui fis,

fut de lui dire à quel deſſein il étoit venu à Amſterdam il y avoit dix mois, & quelles affaires il avoit avec une ſervante qui étoit dans ma maiſon, pour s'être entretenu avec elle pendant deux heures entieres, & ſi cette ſervante n'étoit pas la même que ſon ſcélérat de mari demandoit par la Lettre, dont lecture lui fut faite ſur le champ. A cette interrogation il rougit, & ne ſachant que répondre, il nia d'avoir été à Amſterdam. Le Magiſtrat ayant connu par ſon langage qu'il pouvoit être coupable, ordonna qu'on le fouillât une ſeconde fois pour examiner ſes papiers; il voulut faire réſiſtance, mais enfin il fallut ſe rendre; on lui trouva des lettres de Monſieur le Marquis de R. & une entre les autres, qui le prioit de terminer l'affaire pour laquelle il l'avoit envoyé, qu'une femme étoit fort peu de choſe, & qu'il ne devoit pas balancer de finir une action d'où dépendoit abſolument le repos de ſes jours. On le trouva auſſi muni de quelques lettres de change, une pour un Marchand d'Amſterdam,

& l'autre pour un Religieux qui deſſervoit une Egliſe; il ne fallut pas donner la queſtion au coupable pour lui faire confeſſer la vérité; il en dit plus qu'on n'en vouloit ſavoir. Le Magiſtrat en s'adreſſant à moi, me demanda où étoit la Dame dont il étoit queſtion; je l'aſſurai qu'elle étoit partie pour retourner en France, parce qu'elle étoit en peine d'un enfant qu'elle y avoit laiſſé, qu'une forte tendreſſe lui avoit fait prendre cette réſolution peut-être un peu à la légere; mais qu'elle avoit pris de ſi juſtes meſures pour n'être pas reconnue, qu'elle auroit la hardieſſe de ſe préſenter devant ſon perfide Epoux ſans qu'il pût la reconnoître.

Le Magiſtrat fit conduire le coupable en priſon, & le condamna quelque tems après ſur ſa propre dépoſition à être vendu pour Eſclave à Batavia; je le priai de ne rendre pas ſon crime public, parce que cela pourroit avoir des conſéquences dans le tems préſent. Dès que je fus tranquille du côté de ce ſcélérat, j'en fis part

à Théreſe, à laquelle j'avois toujours caché l'affaire; elle ſe proſterna la face contre terre, & rendant grace à Dieu, elle verſa un torrent de pleurs. Eſther qui étoit préſente à ce ſpectacle, s'attendrit, & lui dit de ſi belles choſes pour la conſoler, que j'étois moi-même dans un continuel raviſſement. Jannine fut auſſi informée du Jugement que le Magiſtrat avoit prononcé contre ce coupable; elle le trouva trop doux, ſur-tout parce qu'il avoit attenté à la vie d'une Dame qu'elle aimoit avec fureur; car il n'y avoit pas de jour qu'elle ne me parlât de ſa chere Théreſe; ſi je croyois, me diſoit-elle, la trouver dans quelque Ville de France, je vous prierois de trouver bon que je l'allaſſe voir, car il ne faut point vous le cacher, je n'ai jamais rien aimé que Théreſe; tout ce que j'ai fait pour les autres, n'a été que par reconnoiſſance ou par foibleſſe, c'étoit pour un autre ſexe, & tout cela avoit un amour propre ou d'intérêt, mais pour Théreſe elle eſt de mon ſexe, elle a paru mon domeſtique, & ſans examiner

ſi elle avoit de la vertu ou du mérite. Dès le moment que je l'ai vu, je l'ai aimée, & je ne me ſuis jamais trouvée dans une plus charmante ſituation que lorſque je pouvois l'entretenir, & lui faire mille amitiés.

Les expreſſions de Jannine me paroiſſoient trop vives & trop affectées, pour n'y découvrir pas un ſecret venin, elle vouloit me faire parler, & perſuadée ſans doute que j'entretenois Théreſe dans quelque maiſon de La Haye, elle m'avoit déja fait obſerver quand je ſortois de chez moi; mais ſoit que notre cher Roſe-Croix me dérobât à la vue de mon eſpion, ou que prenant des meſures nouvelles tous les jours, j'en trompaſſe moi-même ſa vigilance. Jannine ne ſut jamais qu'Eſther fût ſi près de moi, & qu'elle y fût à la compagnie de l'aimable Théreſe; je pris pourtant un air fier à l'égard de ce curieux domeſtique, & la priai une fois pour toutes de ne ſe mêler jamais de ce qui ſe paſſoit hors de chez moi;

que dans la maiſon je lui donnois un pouvoir abſolu, non pas que je ne puſſe faire autrement ; mais par reconnoiſſance des ſervices importans qu'elle m'avoit rendus ; que ſi quelque choſe pouvoit manquer à ſa félicité, après toutes les marques que je lui avois données de mon eſtime, elle devoit la chercher par-tout où elle voudroit, excepté dans mes affaires ſecrettes ; que je voulois bien au reſte recevoir ſes conſeils quand je la prierois de me les donner, mais que je les recevrois toujours de mauvaiſe grace, lorſqu'elle voudroit s'ingérer de m'en donner à contre-tems, & quand on ne lui en demanderoit pas ; Jannine me parut mortifiée ; & après m'avoir fait une profonde révérence, elle fut s'enfermer dans ſa chambre, où à ce que me dit une ſervante que j'avois emmenée de Bordeaux, elle ſe promena toute la nuit en parlant toute ſeule, & ſe meurtriſſant le viſage à coups de poings.

Catherine qui avoit un véritable attachement

chement pour moi, crut que Jannine étoit devenue folle, ou qu'elle vouloit ſe défaire ; car elle avoit entendu pendant ſon déſeſpoir quelques paroles, qui ſignifioient que c'étoit trop ſurvivre à ſon malheur, & qu'il falloit du ſang & des ſacrifices pour ſe venger, encore que cela ne ſuffiſoit pas. Catherine alarmée vint frapper à la porte de mon cabinet, & me dit : Monſieur, venez vîte à la chambre de Madame, peut-être n'y ſerez-vous pas à tems ? Elle veut ſe tuer, & il y a une demi-heure qu'elle ſe meurtrit le viſage, & qu'elle me fait appréhender qu'elle ne ſe jette par la fenêtre.

Je vins en effet fort à propos, car un moment plus tard, cette malheureuſe perſonne alloit voler par la fenêtre d'un troiſieme étage ; elle avoit déja la moitié du corps hors de la chambre, lorſque je l'enlevai des bras de la mort. Je la fis mettre dans ſon lit malgré la forte réſiſtance qu'elle faiſoit, & j'obligeai Catherine de ſe tenir auprès

d'elle, & de ne l'abandonner pas d'un moment.

Je connus bien que j'avois fait une faute très-conſidérable d'avoir traité Jannine avec tant de fierté ; je connoiſſois ſa délicateſſe ; elle m'avoit donné mille preuves de ſa tendreſſe. D'ailleurs elle ſe flattoit de la poſſeſſion de mon cœur ; ſes ſoupçons, qui étoient bien fondés, ſe réveillerent, & n'étant plus en ſon pouvoir de ſe ſervir de ſa raiſon, elle s'étoit livrée toute entiere à ſon déſeſpoir, & avoit conçu l'horrible deſſein de ſe défaire, & de finir une vie qui lui étoit inſupportable. Je me tins toujours à la porte de ſa chambre, pour être à portée de lui donner du ſecours en cas de beſoin ; elle reſta une groſſe heure ſans rien dire. Enſuite ayant apperçu de la lumiere & voyant les fenêtres fermées, elle demanda à Catherine quelle heure il étoit : Madame, il eſt fort tard : où eſt Monſieur ; il eſt dans la maiſon : il n'eſt pas ſorti ; je ne le crois pas. Un moment après

elle commença à faire un grand éclat de rire, & s'étant miſe à chanter de toute ſa force, je ne doutai point qu'elle n'eût abſolument perdu l'eſprit, ou qu'elle ne fût ſujette aux vapeurs. J'entrai pour lors, je pris un air riant, & voulant m'approcher d'elle pour lui prendre la main, elle fit ſemblant de prendre la mienne pour la baiſer; mais elle me mordit juſqu'au ſang, & m'auroit ſans doute eſtropié, ſi je ne lui euſſe fait quitter priſe par un rude ſoufflet que je lui appliquai.

Pour lors, s'éveillant comme d'un profond aſſoupiſſement, elle me regarda avec des yeux fort tendres, & me répéta ce vers du Paſtor fido *Achi tadora ingrato*. Je n'étois point d'humeur de lui répondre, ma main étoit enflée, & je ſentois une ſi vive douleur, que me reſſouvenant que de tous les poiſons, il n'y en avoit pas de plus dangereux que la morſure d'une femme en colere, je courus à mon cabinet prendre du contre-poiſon, & me mettre ſur la

morſure du thériaque ; bien me prit d'en agir de la ſorte ; j'étois mort ſans reſſource, & Jannine qui m'aime avec tant de tendreſſe, m'auroit donné la mort ſans croire m'avoir fait grand mal.

Enfin Jannine revint de ſa fureur, après avoir verſé un torrent de larmes ; elle demanda à me voir, je ne voulus pas l'irriter, j'avois beſoin d'elle pour mon commerce. J'entrai dans ſa chambre d'un air tranquille, & m'ayant vu la main enveloppée, elle me demanda ſi j'avois reçu quelque coup ; non, lui dis-je, une chatte m'a mordu en voulant badiner ; c'eſt un animal bien traître, dit-elle, il ne faut pas s'y fier.

Qui m'a mis dans ce lit, car je ne me ſouviens pas de m'être couchée ; j'ai voulu me lever, mais je n'ai point de force, & mon corps eſt devenu de plomb. Cela n'eſt rien, lui dis-je, & quand vous aurez mangé, vous vous porterez bien ; j'eſpere même que dès que vous aurez un peu repoſé, vous ne

vous ſouviendrez pas de tout ce qui s'eſt paſſé. Mais qui eſt-ce qui s'eſt donc paſſé, & qui m'a mis en cet état? Quelque vapeur, lui dis-je; mais voilà qui eſt fini, vous avez pleuré, vous avez ri, vous avez voulu vous jetter par les fenêtres, & vous l'auriez fait ſans un prompt ſecours. Je n'ai aucun ſouvenir de tout ce que vous me dites: grand Dieu, que nous ſommes peu de choſe! Je la preſſai de manger, elle le fit par complaiſance; lui ayant fait prendre une potion anodine pour tranquilliſer ſon ſang, je la laiſſai dans un très-paiſible repos. Je fus à mon tour me mettre au lit, & faire de grandes réflexions ſur la ſcene qui s'étoit paſſée entre Jannine & moi. Je voulus bien les communiquer à Eſther dès le lendemain, lorſqu'elle me demanda la cauſe de ma bleſſure. Elle me raſſura, & me dit avec ſa douceur & ſa prudence ordinaire, qu'il eſt bien difficile à une femme qui aime, de ne pas faire paroître un plus grand emportement! Qu'il

falloit traiter cet eſprit avec douceur ; & ne lui jamais parler de maniere qu'elle pût ſe perſuader qu'elle eût pu perdre ma confiance. Pour ce qui regarde la folle amour qu'elle a pour Thereſe, c'eſt un fait qui eſt très conſtant, & il faut nous divertir de Jannine par une petite malice que je veux lui faire. Dites-lui ſeulement que vous avez vu depuis peu à Amſterdam un homme qui reſſemble ſi fort à Thereſe, que s'il étoit François, vous jureriez que c'eſt Thereſe elle-même. Laiſſez-moi conduire la maſcarade, nous voulons que vous y ſoyez trompé vous-même : c'eſt un petit divertiſſement que je me ſuis propoſé pour charmer notre ſolitude. Soyez ſecret, & réjouiſſez-vous bien quand vous nous verrez jouer la Comédie. Nos habits ſont prêts, & il ne nous manque plus rien que l'arrivée de mon cher couſin, pour mettre Thereſe en humeur de bien jouer ſon perſonnage. Je m'obſtinai à demander à la belle Eſther quel étoit le perſon-

nage qu'elle devoit jouer. Nous voulons que vous y ſoyez pris, car la Piece ne ſeroit qu'à demi bonne: tenez-vous bien ſur vos gardes, & ſoyez ſûr que nous nous montrerons chez vous ſans que vous nous connoiſſiez. La converſation ſe paſſa à dire mille petites badineries, en attendant le moment de la nouvelle Lune, où le Roſe Croix devoit venir nous viſiter ſelon ſa coutume. Il entra dans notre appartement à onze heures du ſoir ſept minutes & une ſeconde, c'eſt-à-dire, huit minutes après, que ſelon notre calcul la Lune commençoit un nouveau phaſe. Me voici, me dit-il, mes enfans, il vient de ſe paſſer une terrible ſcene en Eſpagne dans le Port de Vigo; une partie de la Flotte de France a péri par les flammes, & les richeſſes du nouveau monde ſeroient tombées entre les mains des Anglois, ſans la vigilance du Chef, & ſans la bravoure des François. Je me ſouviens alors de ce que ma cabale m'avoit appris le jour que j'eus l'hon-

neur de voir chez moi le Prince Eugene. J'en dis mon ſentiment à notre couſin, qui me dit bien des choſes là-deſſus, qui ont eu leur effet. Théreſe paroiſſant toute interdite, n'oſoit plus demander au Roſe-Croix de voir ſon enfant, parce qu'elle craignoit, qu'étant enlevée & portée en France, elle ne pût plus nous rejoindre; mais notre couſin prévenant ſon embarras : Eh, bien, Madame, lui dit-il, voulez-vous voir votre enfant, & aurez-vous aſſez de courage pour paſſer les airs avec moi. Je m'apperçois que vous n'oſeriez vous fier à un chemin ſi extraordinaire; la crainte eſt le propre des gens qui n'ont aucune foi; Eſther & ſon époux ne ſeroient pas dans une ſemblable aprehenſion, ſi je leur propoſois un voyage de cette ſorte; mais il n'eſt pas queſtion de vous faire changer, il faut vous obliger & vous faire voir votre enfant, & la ſituation dans laquelle il ſe trouve préſentement. A peine eut-il proféré ces paroles, que mettant la tête à la

fenêtre il appella assez haut un génie nommé Coloriel, & lui ordonna d'enlever l'enfant de Théreſe, & de le tranſporter à la porte de la maiſon avec le plus de diligence qu'il lui ſeroit poſſible. Dans moins de trois heures nous entendîmes heurter à la porte, & le valet nous vint dire qu'un jeune enfant de dix ans, demandoit qu'on lui donnât le couvert, parce qu'il ne ſavoit où aller. On le fit entrer; & à peine, Théreſe l'eût-elle apperçu, que courant à lui les bras ouverts, elle s'écria : C'eſt mon fils, je ne ſaurois le méconnoître, quoique je ne l'aie vu que lorſqu'il eſt ſorti de mon ſein. Le petit enfant étoit habillé fort pauvrement, & tel qu'on voit ces petits poliçons qui demandent l'aumône à la porte des égliſes. Hélas ! s'écria Théreſe, à quel cruel deſtin les malheurs de votre mere vous ont livré, mon cher enfant? Ah ! Madame, je n'ai point de mere, & celle qui m'a élevé, & que j'ai toujours cru ma mere, eſt morte à

la Rochelle, d'où je ſuis ; dites-moi je vous prie, dans quel pays on m'a emmené, c'eſt un Monſieur fort bien fait qui m'a obligé de le ſuivre comme je me retirois ; il m'a mené hors des portes de la ville, & après m'avoir fait donner à manger & à boire dans un cabaret, il m'a ſemblé que la terre tournoit, & un moment après, il m'a dit de frapper à la porte de cette maiſon ; mais je n'entends pas le langage des gens qui m'ont ouvert ; je crains que ce Monſieur ne m'ait fait enivrer, car je ne me connois point & je ne me ſuis jamais vu dans un pareil état. Théreſe qui fondoit en pleurs, ne répondoit rien à ce petit innocent, elle le ſerroit tendrement entre ſes bras, & ne ceſſoit de lui faire des careſſes & d'arroſer ſon viſage de ſes larmes, lorſque rompant le ſilence, & devenue plus hardie, elle lui demanda ſi à la Rochelle, où il étoit né, perſonne ne lui avoit jamais appris qu'il étoit de qualité : Non, Madame, & comment

en ſerois-je ? ma mere étoit une pauvre ſage-femme, & mon frere un matelot qui a péri ſur mer ; tant qu'il a vécu, j'avois eſpérance de ſervir un jour dans quelque navire, & de pouſſer ma fortune ; car j'aimerois bien à être de ce métier ; mais dès qu'il fut mort, ma mere ne lui ſurvécut que trois ou quatre mois, & depuis ſa mort j'ai été abandonné, & je ſuis contraint depuis un an de demander mon pain ; il eſt vrai que quand je puis travailler, & faire quelque petite commiſſion, je ne fais pas comme mes compagnons, j'épargne, je ne joue jamais, afin de me trouver de quoi m'habiller pendant l'hiver. J'ai la ſœur de ma mere qui eſt une bonne fille âgée, qui me retire le ſoir, & a ſoin de me tenir propre & net. Comme elle s'eſt apperçue que j'étois rangé, elle m'a pris en amitié, & m'a enſeigné à lire, je voudrois ſavoir écrire, car on m'a dit qu'un homme qui ſait écrire, trouve par tout à s'établir ! Oh ! j'épargnerai tant, que

j'aurai de quoi payer quelque maître pour m'apprendre. Un ſi riche naturel redoubloit la tendreſſe de Théreſe ; elle ſe voyoit comme peinte, non-ſeulement dans les traits de cet aimable enfant, mais encore dans toutes ſes inclinations; c'eſt pourquoi voulant le tirer de ſon malheureux état, & relever encore davantage ſes ſentimens : Mon cher enfant, lui dit-elle, la bonne femme qui vous a élevé n'étoit point votre mere, c'eſt moi qui vous ai donné le jour, & vous êtes le fils du Marquis de R. le plus indigne de tous les hommes : Madame, répondit fort modeſtement l'enfant, je voudrois que cela fût ainſi, & avoir une mere comme vous, mais comment cela peut-il être? vous êtes dans un pays où je ne ſuis jamais venu, & vous parlez un langage que j'entends avec peine; ſi mon pere que vous dites, eſt un Marquis, comment a-t-il pu vous éloigner de lui, & pourquoi ne prend-il pas ſoin de moi; mais vous voulez me tromper, Madame,

Madame ; priez le Monſieur qui m'a pris dans mon pays, de m'y ramener demain, j'y gagnerois quelque choſe, parce que c'eſt le jour que le coche de Paris arrive.

Il faut abandonner ces ſentimens bas, mon fils, lui dit Théreſe, ils vous étoient pardonnables, tant que vous avez ignoré votre naiſſance ; mais préſentement que je vous aſſure par tout ce que j'ai de plus ſaint, que vous êtes mon fils, & que votre naiſſance eſt diſtinguée de celle du commun des hommes, vous devez avoir d'autres ſentimens. Aimeriez-vous mieux être à la Rochelle, à faire le poliçon, que d'être auprès de votre mere, qui pourra vous faire donner une éducation qui vous tiendra lieu quelque jour des biens que vous avez perdus ? Ne regrettez plus votre pays, vous êtes ici dans un lieu de ſureté, & plus à portée de faire quelque jour votre fortune. Le tendre entretien de Théreſe avec ſon fils, fut interrompu par notre cou-

ſin, & par Eſther ; on propoſa à cette tendre mere de rapporter ſon fils à la Rochelle. Ah ! dit-elle, il faut que je meure un moment après; & pourquoi m'avez-vous donné une ſi courte joie ? Vous Monſieur, en s'adreſſant au Roſe-Croix, vous qui m'avez témoigné avoir tant d'attention à m'obliger ? Madame, lui repartit notre couſin, il dépend de vous de le garder ; mais il ne ſauroit reſter dans la maiſon où eſt Emmanuel; ſi vous trouvez à le mettre ailleurs, il eſt à vous. Oui, Monſieur, je le placerai ailleurs, & on ne le verra jamais paroître ici, reprit Théreſe, je me contenterai de l'aller voir de tems en tems, & par-là mon cœur ſera conſolé de toutes les peines qu'il a ſouffertes juſqu'à ce jour. Nous louâmes tous les ſentimens de Théreſe, & je fus chargé de trouver une penſion au petit Jacob, où il put être élevé ; je le mis chez un maître de penſion dans un petit bourg, à une lieue de La-Haye; & comme il étoit de la religion

catholique, je priai le maître, qui en étoit auſſi, de l'élever dans ces ſentimens, ſachant bien que rien n'eſt plus fort en fait de religion que les préjugés de l'enfance. J'eus une vue encore plus éloignée, je penſai pour lors que cet enfant ſeroit un jour reconnu, & que profeſſant la religion catholique, il lui ſeroit aiſé d'entrer dans ſes biens. Je formai même le deſſein de catéchiſer ſa mere, & comme je ſavois qu'elle avoit le plus excellent naturel du monde, & un très-bon eſprit, j'attendis que l'occaſion s'en préſentât, pour lui parler de ſa converſion; je dirai dans ſon lieu comme le Seigneur la fit naître.

Dès que Jacob fut placé, je retournai à la Caſſine, pour en faire part à Théreſe. Je communiquai à Eſther le deſſein que j'avois formé de faire élever ce jeune enfant dans la religion romaine. Ah! me dit-elle, vous allez tout perdre, & Théreſe nous abandonnera. Elle eſt huguenote à toute épreuve, & regarde les catholiqnes comme au-

tant d'idolatres réprouvés. Laiſſez-moi faire, lui dis je, vous ſerez témoin de notre converſation, & vous verrez par quel chemin je la conduirai.

Cependant notre cher Roſe Croix étoit parti, & ne devoit revenir à la Caſſine, qu'au commencement de la nouvelle lune. Je retournai à La Haye, où je repris mes affaires & mon train ordinaire, tout proſpéroit chez moi, & je puis dire, ſans vanité, que ſans me mêler des affaires de l'Europe, je ſavois tout ce qui s'y paſſoit : mon café paroiſſoit un bureau d'adreſſe où l'on débitoit toutes ſortes de nouvelles ; là, ſans parler, & toujours auditeur prudent, j'entendois toutes les invectives que des eſprits intéreſſés & paſſionnés diſoient contre Louis XIV. Combien de noms extravagans ne lui donnoit-on pas, & combien de projets ridicules pour venir le prendre à Verſailles, partager tous ſes bijoux & tous ſes meubles; & enſuite réduire en cendres ce prodige de l'art & de la magni-

ficence. Tout cela me réjouiſſoit, & je faiſois enſuite mes réflexions ſur ce ridicule deſſein, quand j'étois dans mon cabinet.

Un jour que j'avois travaillé à quelque opération chymique, je vis entrer chez moi un jeune homme fort bien mis, qui vint me demander une caiſſe de liqueurs; ce jeune homme ſe diſoit un Seigneur Portugais, il ſe nomma même Dom Joan de Silva, & me parla en ſa langue de choſes qui parurent d'abord pleines d'eſprit & de bon ſens. Monſieur, me dit-il, vous êtes à La Haye depuis quelque tems, apparemment que vous entendez dire bien des choſes touchant le ſuccès de cette guerre, à ce coup la France va changer de maître, & ce royaume ſi floriſſant, & qui a donné des loix à toute l'Europe, eſt à la veille d'être partagé, & d'en recevoir des Princes qui ſont bien au-deſſous de ſon Roi; mais on vend peut être la peau de l'ours auparavant de l'avoir pris, & tous les in-

téreſſés dans cette guerre, ne travaillent qu'à faire connoître la puiſſance de la France. Je parois vous parler contre les ſentimens qu'un Portugais, doit avoir maintenant; mais je ne ſaurois m'empêcher de dire ma penſée, & je l'ai dit au Marquis de * qui en eſt convenu. Il y a dans la même auberge où je ſuis, un peſte de réfugié Gaſcon, qui ſe fait appeller le Chevalier Cornicolle, il veut gager cent piſtoles, que la France ne peut plus réſiſter & que dans un an nous la verrons auſſi baſſe qu'elle a voulu s'élever au-deſſus des autres nations : nous vivons depuis quelque jours enſemble dans une intelligence aſſez bonne, & nous ſommes d'accord en tout, excepté en ce ſeul point; il ſoutient que cette guerre eſt le tombeau de la France; moi je prétends au contraire que les alliés ne pourront jamais mieux faire éclater ſa puiſſance & ſa gloire, & cela par la connoiſſance que j'ai de la nation, car j'ai demeuré à Paris un an pour

faire mes exercices : il ne paroît non plus que l'on manque d'argent ni de monde, que ſi l'on ſemoit des hommes dans ce pays, ou ſi les morts reſſuſcitoient après le combat; vous avez été en France, vous connoiſſez les François auſſi-bien que moi, ne ſoutiens-je pas une cauſe bien véritable, & mon Gaſcon a-t-il raiſon de croire avec ſes rodomontades, qu'il va lui ſeul envahir une province, dont il veut, dit-il être le Souverain; c'eſt le plus fier petit homme que j'aie vu de ma vie, & plus entêté qu'une mule; quand il ne me voit pas, il me cherche par-tout, & lorſque nous ſommes enſemble, il veut toujours entrer en matiere; ſi je n'avois pitié de ſon âge & de ſon eſpece de folie, nous en ſerions cent fois venus à quelque déciſion fâcheuſe.

Je répondis aſſez préciſément à tout ce qui me fut dit, & nous entrâmes inſenſiblement dans une converſation de la plus fine politique; nous y étalâmes chacun nos ſentimens, & nous

conclûmes enfin que cette guerre pourroit bien incommoder la France, l'appauvrir d'eſpeces, troubler ſon commerce, mais que tout le monde enſemble ne ſauroit la détruire, parce que ce royaume étoit ſitué d'une maniere à ſe paſſer de tous ſes voiſins; qu'il trouvoit dans ſes belles & riches provinces toute l'abondance des choſes que les autres nations étoient obligées d'aller chercher bien loin, que la fécondité des femmes étoit auſſi grande que celle des terres, puiſque l'on voyoit ordinairement des familles de quinze ou vingt enfans, ce qu'on ne voit pas par-tout ailleurs, puiſqu'enfin la perte de vingt mille hommes abîme un état, quelque floriſſant qu'il ſoit, & que la perte de cent mille ne paroît au contraire qu'une ſaignée à ce grand corps, qu'on appelle la France. D'ailleurs, quelle induſtrie n'ont pas les François? c'eſt une choſe qui ſurpaſſe toute créance; il n'eſt rien dont ils ne ſoient capables, & qu'ils ne por-

tent au ſouverain degré de perfection ; ils ont enlevé la peinture & la ſculpture aux Italiens, les glaces aux Vénitiens ; aux Anglois & aux Hollandois les plus fines draperies ; aux Flamands, les tapiſſeries : enfin il n'eſt point d'art dont ils ne ſoient capables, & il ne faut que voir leur horlogerie & leur manufactures, pour avouer que cette nation l'emporte par deſſus toutes les autres. D'ailleurs, combien de François répandus dans tout le monde ? Il n'eſt pas d'état, ni d'empire, quelque éloigné qu'il puiſſe être, où l'on ne trouve des François qui n'ont d'autre but en ſortant de leur patrie, que d'y revenir un jour bien riches, cela eſt ſi vrai, que j'ai ouï dire à un de mes amis de Marſeille, qu'il y a cinquante ans qu'on auroit eu de la peine de trouver dans toute la Provence, & preſque dans tout le Languedoc & la Guyenne, de vieilles eſpeces marquées au coin de France, ce n'étoit que des piſtoles d'Eſpagne & des piaſtres que l'on voyoit

dans tout le pays d'Adouſias, digne fruit du travail des François, qui vont chercher de l'or & de l'argent chez tous les peuples de la terre.

Je pris occaſion de rapporter à notre Portugais un trait de politique du Cardinal de Richelieu. Le Pape voulut ôter les Indes aux Eſpagnols, pour les donner aux François, du tems de cet incomparable Miniſtre, lui dis-je, le Roi en avoit écouté la propoſition, & l'avoit goûtée, on croit même qu'il penſoit ſérieuſement à l'exécution, mais en ayant conféré avec le Cardinal, cet habile homme repréſenta au Roi, & lui fit toucher au doigt, que les Eſpagnols n'étoient que les valets des François au ſujet des Indes, qu'ils fourniſſoient d'hommes & de vaiſſeaux, pour aller dans le nouveau monde chercher les tréſors, & qu'ils les apportoient dans l'Europe, & juſques dans le royaume, ſans qu'il nous en coutât que nos denrées les plus ſuperflues, que d'ailleurs il y avoit dans l'Eſpagne plus de cent

mille François répandus dans les provinces, qui pour gagner de l'argent ſe ſoumettoient à toutes ſortes d'emplois, & que quelques défenſes que les Rois d'Eſpagne euſſent fait de ne ſortir pas l'argent du royaume, il paſſoit tous les ans en Auvergne, en Béarn, en Languedoc & dans toutes les provinces limitrofes de ce royaume, plus d'un million de piſtoles d'or en eſpece; cette réflexion fit que Louis XIII n'eut plus tant d'empreſſement pour conquérir les Indes ſur les Eſpagnols, & les François n'ont pas mal fait, puiſqu'on leur porte chez eux l'or & l'argent, & qu'on leur épargne la peine de l'aller chercher bien loin.

Le faux Dom Joan ſe prit à rire, & pour cacher ſes traits, que j'aurois peut-être connu, il affecta de prendre ſon mouchoir, & d'en couvrir ſon viſage; notre entretien ſe faiſoit à huit heures du matin dans ma boutique, parce que c'étoit juſtement à cette heure, qu'il n'y avoit perſonne chez

moi. Le Chevalier Cornicolle vint à la même heure, il demanda d'un accent gaſcon une taſſe de thé. Vîte, dit-il, vîte, au plus vîte, cap-de-bious, j'ai autant de lettres à écrire que le plus fameux Intendant de France, & je n'ai pas encore écrit la date d'aucune, & morbiou je ne ſuis point ſervi, quelle lenteur, je crois, Dieu me damne, que dans cette maiſon le feu s'eſt converti en glace : Monſieur l'Italien, de grace une chopine de thé, il m'en faut autant pour laver mes entrailles, & pour chaſſer toutes les fumées du ſouper que nous fîmes hier, trois jolies femmes & moi, je regardai le Portugais, & je lui dis : Monſieur, n'eſt-ce pas là votre Gaſcon ? c'eſt lui-même, me dit-il, il ne m'a pas apperçu, laiſſons lui faire ſes rodomontades. Comment donc, dit notre faux Gaſcon, en continuant, eſt-ce là ce qu'on prône tant en Hollande, cette propreté & cette promptitude à être ſervi quand on entre dans un café ! Oh, je me donne au diable, ſi à Bordeaux

deaux un marchand de liqueurs avoit eu l'insolence de me faire attendre le quart du tems que je demande du thé, je l'aurois pris, lui, sa boutique & tout son domestique, & j'aurois fait voler cette canaille par la fenêtre, morbiou, on ne se moque pas ainsi des gens de notre état, & on sait ce que vaut la noblesse.

Jannine, qui étoit dans le laboratoire, impatiente d'entendre les gasconnades de ce chevalier, sortit pour savoir ce qui se passoit : Monsieur, lui dit-elle, ayez la bonté d'attendre qu'on fasse bouillir de l'eau pour vous préparer le Thé que vous souhaitez, il est encore matin, & nos servantes se couchent fort tard, avant qu'elles aient allumé le feu & préparé toutes choses, il y a quelque intervalle. Signor, me dit-elle, en s'adressant à moi, vous n'entretenez pas monsieur qui s'impatiente; il faut que vous soyez bien occupés l'un & l'autre pour n'entendre pas tout ce qu'il dit. Je me levai pour lors, & ne pouvant pres-

que me tenir de rire de ſes rodomontades, je lui fis mes excuſes le mieux qu'il me fut poſſible ; il parut s'en contenter; mais il n'eut pas plutôt remarqué que je m'entretenois avec Don Joan, qu'il prit un air de petit-maître, & dit avec une gravité fort plaiſante : Parbleu, il vous fait beau m'entendre & ne daigner pas tourner la tête. Morbiou, ce procédé eſt d'un roturier, & non pas d'un cavalier. Holà, hé, monſieur du Portugal, êtes-vous éveillé ? c'eſt le chevalier de Cornicolle qui vous parle, l'entendez-bous, cadédis ? Oui, monſieur le chevalier, je vous entens : & doncques, ſi bous m'entendez, pourquoi faites-vous la carpe ou le brochet ? c'eſt que nous parlions d'une affaire qui nous occupoit un peu, lui dis-je. Monſieur le chevalier, faites-moi la grace de vous tranquilliſer, on n'aime pas le bruit dans ce pays. Cap de bious, du bruit; je fais du bruit, moi, c'eſt bien là du bruit : je ſuis doux comme la mere pacifique, je ne

parle jamais pour inſulter ; mais je pouſſe mon ſentiment & vivement, & avec feu, & avec vigueur, & avec force; & quand on s'y oppoſe, l'Océan a moins de vagues, & ces vagues ſont moins élevées que mes bonnes & belles paroles ; juſtement vous me mettez dans le cas de vous faire paroître qu'il n'y a point de mouton plus doux que je le ſuis; depuis dix-huit jours, Dom Joan & moi ſommes dans une eſpece d'altercation au ſujet de la guerre preſente. Je ſoutiens moi, qui pour mon malheur ſuis né François, je ſoutiens que la France eſt aux abois, & qu'avant deux ans on ne parlera non plus du royaume de Louis XIV, qu'on parle de l'empire de Céſar & de Trajan. Ce bon Portugais eſt je crois penſionnaire de ce roi de France, il en dit tout le bien du monde, loue ſa piété, ſon zele, ſes richeſſes, ſon bonheur, & ſoutient que tant d'ennemis font plus éclater ſa gloire, que s'il n'avoit qu'une ſeule nation à combattre ; qu'en penſez-vous,

Signor ? n'ai-je pas raiſon de ſoutenir ma théſe ? Cadédis, je vis en petit cadichon en Hollande, parce que les dragons miſſionnaires m'ont chaſſé de mon pays, où je jouiſſois de 12000 livres de bon revenu, ſans compter la petite adreſſe du Lanſquenet ; auſſi bombance par-tout, bon carroſſe, quatre grands laquais qui étoient muſiciens comme Lulli ; ils jouoient des inſtrumens comme Apollon, & mes amis venoient autant pour manger ma ſoupe, que pour entendre la plus belle ſymphonie de la province. La magnificence étoit logée chez moi, & l'on ne m'appelloit parmi le beau ſexe que le chevalier magnifique. Je pouvois changer d'habits à toutes les heures du jour, & mon valet-de-chambre avoit enrichi un fripier du ſeul ſuperflu de ma garderobe. Combien de cadaux & combien de fêtes ne donnois-je pas au beau ſexe ! Il n'y avoit pas de ſemaine que je ne donnaſſe quelque ſujet à deux ou trois poëtes, de me dédier des ſonnets & des madri-

gaux; il m'en coutoit quelques piſtoles, il eſt vrai; mais mon nom étoit fameux, & cela vaut tout l'or du Pérou. Avez-vous été à Vordeaux, Signor, me dit-il, en s'adreſſant à moi? Oui, monſieur. N'avez-vous point entendu parler de moi? Il ſe pourroit, lui dis-je. Comment, il ſe pourroit! y a-t-il long tems que vous êtes ſorti de cette ville? Il y a douze ans, lui répondis-je: douze ans, & mon nom y eſt enſeveli. Oh, monſieur le chevalier, vous étonnez-vous ſi on ne parle plus de vous dans cette ville? Eſt ce que vous ne connoiſſez pas le caractere de ſes habitans? Ils ne donnent des louanges qu'à ce qui leur eſt utile dans le moment préſent; dès qu'ils n'ont plus beſoin des gens, ils ne s'en ſouviennent plus; & s'il eſt queſtion de leur nuire, ils feront avec plaiſir tout ce qu'il faudra pour leur faire du mal. Vous avez fait du bien & du plaiſir à pluſieurs perſonnes, ce ſont pluſieurs ennemis que vous vous êtes faits; Dieu vous garde d'avoir quelque affaire dans ce

pays, & ſur-tout qu'on vous y doive de l'argent, vos débiteurs ſeroient les premiers à ſolliciter contre vous, & vous en feriez des avocats qui feroient paſſer tout ce que vous avez fait de beau & de magnifique & pour plaire, & feroient paſſer toutes vos fêtes comme des folies, ou comme des excès qui ont donné de mauvais exemples à la jeuneſſe de leur ville.

A la jeuneſſe de leur ville ! Quelle jeuneſſe, cadédis ? Oh, vraiment, c'eſt une plaiſante jeuneſſe. Je ſuis fâché d'être né dans cette province, car je ne ſuis pas de la ville ; je ne voudrois pas y avoir été conçu, je croirois, Dieu me damne, que je ſerois ſoumis aux influences qui coulent ſus toutes les créatures qui naiſſent dans ſon enceinte.

Catherine, qui entendoit parler ſi mal de ſa patrie, vint pour faire taire ce clabaudeur. Vraiment, monſieur, lui dit-elle, il vous ſied bien de décrier ainſi votre pays. Ah ! ma mie, vous voulez jaſer : eſt-ce que vous êtes de la Garonne ? Sans doute, reprit Catherine.

J'en ſuis bien aiſe ; je veux, Dieu me damne, faire connoiſſance avec vous, dit mon Gaſcon. Vous voici en Hollande, apparemment pour apprendre l'Hollándois. Cette langue eſt néceſſaire en votre pays, celles qui la ſavent, trouvent leur compte auprès de pluſieurs maîtres de navires, & font parfaitement leurs affaires. Je voyois que la converſation s'échauffoit de plus en plus, j'ordonnai à ces femmes de ſe retirer ; & le monde commençant à venir dans le café, nos cavaliers prirent congé, & firent un ſi grand éclat de rire en ſortant, que nous en reſtâmes tous très-étonnés.

Je fus, ſelon ma coutume, le même ſoir à la Caſſine. A peine étois-je entré, qu'Eſther & Théreſe vinrent me ſauter au col, ſur-tout ma belle Juive, qui étoit la plus enjouée perſonne du monde. Qu'avez-vous fait de votre Dom Joan, me dit-elle ? & comment vous êtes-vous débarraſſé de votre Gaſcon ? Elles rioient aux larmes de me voir muet &

interdit. Vous êtes un joli homme, vous ſouffrez que des étrangers aillent chez vous quereller vos domeſtiques à votre barbe ; & ſans me donner le tems de leur répondre, elles répéterent preſque toute la ſcene qui s'étoit paſſée dans mon café. Je reconnus alors avec une extrême ſurpriſe que ces deux aimables perſonnes en avoient été les actrices : je me mis à rire avec elles de cette tromperie, & leur avouai de bonne foi que j'avois été la dupe de leur métamorphoſe, & que je ne les avois pas reconnues.

Nous paſſâmes cette ſoirée dans la plus belle humeur du monde. Si Jannine, dis-je à Thereſe, vous eût reconnue, elle vous auroit arrêtée, car elle vous aime à la fureur ; il n'y a pas de jour qu'elle ne ſoupire après ſa chere Thereſe, & je ne puis comprendre comment une paſſion auſſi violente peut naître entre deux perſonnes du même ſexe. Je n'en ſuis pas ſurpriſe, me dit Thereſe ; & j'ai été témoin moi-même d'une

affaire qui ſe paſſa dans mon pays, qui ne me laiſſe pas douter de ce que vous avez de la peine à vous perſuader. Deux filles de nos cantons conçurent tant d'inclination l'une pour l'autre, qu'elles ſe jurerent, non-ſeulement de ne ſe ſéparer jamais pendant cette vie, mais que l'une ne ſurvivroit pas un moment à l'autre. Tout le monde étoit étonné de les voir toujours enſemble : elles vivoient dans la même chambre, couchoient dans un même lieu, & s'habilloient de la même maniere, & leur table étoit commune. Cette union alloit ſi loin, que les jeunes gens qu'elles ne pouvoient ſouffrir, commencerent à les calomnier, & dire qu'il falloit qu'une de ces deux filles fût un garçon déguiſé, ou quelqu'une de ces femmes dont le commerce eſt très-dangereux par les paſſions qu'elles reſſentent pour les perſonnes de leur ſexe. Le bruit en devint ſi grand, que leurs parens voulant le faire ceſſer, réſolurent d'établir leurs filles de gré ou de force. Une de ſes de-

moiſelles fut contrainte d'obéir par la violence qu'on lui fit, elle eut beau prier qu'on la laiſſât libre. L'amant, fort amoureux, & le Notaire, étoient déja entrés dans la chambre pour paſſer le contrat; quand il fallut ſigner, la fille regarda triſtement ſon pere, & lui dit en ſoupirant. Pere barbare, quel droit avez-vous de m'ôter la vie? La nature qui vous a donné le pouvoir de me faire naître, vous défend de me donner la mort; & Monſieur, qui a tant d'empreſſement de s'unir à moi, n'aura pas cette ſatisfaction. Je ſigne, mais je vous prends à témoin, vous qui êtes ici préſens, que c'eſt l'Arrêt de mon trépas que je ſigne. Cela dit, de la même main qu'elle prit la plume, elle mit dans ſa bouche un petit grain de je ne ſai quelle drogue, qui, preſque dans un inſtant, l'aſſoupit ſi fort, qu'elle tomba ſur le papier en achevant de ſigner ſon nom. On crut que ce n'étoit qu'un évanouiſſement, & on tâcha de rappeller ſes eſprits par toutes ſortes de liqueurs; mais

elle étoit déja éteinte, & le poiſon qu'elle avoit avalé lui avoit figé le ſang dans le moment.

Au bruit de cette nouvelle, qui remplit d'effroi toute la ville, ſa bonne amie accourut à cette nouvelle ; elle ſe jetta d'abord ſur le cadavre de ſon amante, l'appella mille fois des noms les plus tendres ; & enfin, trop certaine de ſa mort, elle la tint embraſſée l'eſpace d'un *Miſerere*, & expira du même genre de poiſon. Ce ſpectacle fit frayeur à tous ceux qui ſe trouverent préſens ; on fit paſſer leur mort pour une violence de l'amour, afin que la Juſtice ne fît aucune procédure.

Chacun raiſonna ſelon ſon idée. Elles furent miſes dans un même cercueil, & l'on parla long temps dans le pays d'une aventure ſi tragique. Pour moi, dit Eſther, je ne ſaurois m'attacher à une perſonne de mon ſexe au-delà de l'eſtime ; mais cette paſſion ne me cauſe aucune peine, & je vois tranquillement rendre à mon amie tous les honneurs

que je ſouhaiterois qu'on me rendît à moi-même. On dit pourtant, repartit Théreſe, qu'il n'y a perſonne de notre ſexe qui ne porte une ſecrete envie à ſa meilleure amie. On nous accuſe de cela, il eſt vrai, ajouta Théreſe, & les hommes ſe ſont fait cette idée à notre déſavantage ; mais les hommes ſont des impoſteurs, qui, pour ne pas faire éclater leur foibleſſe & le ridicule de leurs actions, ſont toujours prêts de nous calomnier, & d'en inventer ſur notre compte de beaucoup plus grandes que les leurs. J'en prends à témoin M. Rozelli ; il a l'eſprit bon & juge ſainement & en Philoſophe des actions humaines ; du moins il m'a paru tel autrefois. Vous me connoiſſez parfaitement, charmante Théreſe, & vous ſavez combien j'ai toute ma vie été oppoſé aux ſentimens généreux que les hommes ont à l'égard de votre ſexe. Ah ! s'écria Théreſe, Monſieur, que je vous entende ſur ce ſujet, je n'ai jamais trouvé d'homme qui ait parlé de bonne foi : je le veux, aimable Théreſe,

Théreſe, & vous allez entendre un ſyſtême qui me feroit paſſer pour ridicule dans l'eſprit de certaines gens, ſi je venois à le publier.

DES FEMMES.

Toutes les Nations ont eu des opinions différentes touchant les femmes, & nous ne voyons preſque aucun pays où elles n'aient été, ou extrêmement eſtimées, ou ſouverainement mépriſées. Les hommes qui ont le droit d'aîneſſe ſur elles dans la création, ſe ſont ſaiſis d'abord de l'autorité qu'ils ont cru leur appartenir par cette Loi que Dieu a marquée dans la Genèſe, & il dominera ſur toi. Cela a tellement fortifié l'idée qu'ils ont d'être les maîtres abſolus de la terre, auxquels le Seigneur l'a donnée comme un héritage, que dans tout l'Orient où cette Loi eſt née, les femmes n'appellent jamais autrement les hommes que leur Seigneur & leur Maître. Les Juifs qui prétendent être les plus anciens

peuples de la terre, & qui le ſont en effet, puiſque c'eſt d'eux que tous les autres hommes ſont ſortis par Adam & par Noë. Les Juifs, dis-je, inventerent des marques de ſervitude pour tenir les femmes dans le reſpect & dans la crainte, & parmi leurs ornemens ils y firent gliſſer toutes les marques d'un pompeux eſclavage. De-là vinrent les colliers, les braſſelets, qui ne ſont que des chaînes honorables, on leur perça les oreilles, comme on avoit coutume de faire anciennement à tous les eſclaves. Toutes les parures du ſexe, quelque brillantes qu'elles puiſſent être, ne laiſſent pas d'être les véritables marques de la ſervitude, dont les premiers hommes n'ont jamais voulu ſe charger, pas même pour s'en orner. Car ſi dans la ſuite des temps nous voyons que dans certains Etats les Princes aient récompenſé les hommes qui avoient bien mérité de la République par un collier ou quelque ornement ſemblables, c'étoit plutôt une marque pour faire connoître

leur valeur & leur attachement au bien de l'Etat, qu'un argument de leur ſervitude. Il n'eſt pas néceſſaire que j'apporte ici des traits ſur ce ſujet, que preſque toutes les hiſtoires du monde me fourniroient en abondance. Le préjugé ordinaire eſt donc, que les hommes étant faits pour commander, & ayant eux-mêmes reçu l'empire des mains du Créateur, les femmes ne paroiſſent leur avoir été aſſociées que pour leur obéir; mais il faut bien prendre garde de ne ſe point tromper par ce mot d'obéiſſance, car il ne faut pas que les hommes ſe perſuadent qu'ils ont un pouvoir deſpotique ſur les femmes, ſemblable à celui qu'ils ont effectivement ſur toutes les autres créatures. L'obéiſſance du ſexe ne regarde que les devoirs qui ont rapport à la génération; car ſi l'on fait bien attention ſur le paſſage de la Genèſe, la femme ne fut ſoumiſe à cette loi, qu'après que Dieu lui eut dit qu'elle enfanteroit avec douleur. Or, il n'y a point de femme qui voulût s'expoſer à une

douleur preſque mortelle, ſi elle n'y étoit contrainte par cette loi que Dieu imprima dans la premiere femme, autrement la loi que la Providence établit ſur la propagation de l'eſpece, laquelle ſe devoit faire par la voie de la génération, cette loi générale auroit été violée, ſi une loi de ſoumiſſion & d'obéiſſance à l'égard de la femme ne l'eût précédée.

Il eſt donc vrai, & nous pouvons le conjecturer de même, que la femme n'eſt cenſée la ſervante & l'eſclave de ſon mari qu'en cette ſeule occaſion; par-tout ailleurs elle doit être regardée comme ſa compagne, & comme faiſant une partie de lui-même. Les peuples les plus féroces ont eu tant de vénération pour les femmes, qu'ils n'ont pas voulu permettre qu'elles s'expoſaſſent aux moindres dangers; ils ſe ſont même dépouillés de toute leur férocité pour leur plaire, & il n'y a point de péril où ils ne ſe ſoient expoſés pour leur obéir.

Nous avons vu des femmes dans tous

les ſiecles exceller dans le gouvernement & dans la plus fine politique, les hommes les plus ſavans n'ont pas égalé celles qui ſe ſont mêlées des ſciences, l'adreſſe eſt preſque le partage de ce ſexe ; c'eſt de lui que nous ſont venus le bon goût, la propreté, les modes, les bienſéances, les civilités, & en un mot, tout ce qui fait l'agrément de la vie civile. Mille peuples ont préféré le gouvernement des femmes à celui des hommes ; leurs mœurs ont quelque choſe de plus doux, leur parler quelque choſe de plus tendre, leurs ſervices quelque choſe de plus touchant, en un mot, elles ont une excellence dans tout ce qu'elles font & dans tout ce qu'elles diſent, qui n'eſt pas naturel aux hommes, & que la nature leur a accordé à elles ſeules.

Que ne diront pas ces hommes brutaux qui liront ce portrait, ſur-tout ceux qui ont ramaſſé une infinité de paſſages dans l'Ecriture, où il eſt fait des portraits effroyables de la femme. Ils diront

ſans doute que je ſuis bien partiſan de ce ſexe ; mais qu'ils ſachent que c'eſt de la vérité que je ſuis partiſan, je dois lui rendre la juſtice qui leur eſt dûe ; ce n'eſt pas que je croie les femmes avoir de moindres défauts & de moindres vices que les hommes. Nous ſommes tous enfans d'Adam, mais j'oſerai aſſurer que les vices des femmes ne nous choquent plus que ceux des hommes, que parce que nous nous ſommes fait une idée qu'elles doivent être plus retenues & plus modeſtes que nous. Deſtinées ſeulement pour le domeſtique, dès quelles s'écartent des devoirs qui regardent leur état, nous en ſommes tout étonnés, comme nous ſerions ſurpris de voir un homme qui deſcendroit dans les minuties qui ſont du reſſort des femmes. Et que ſeroit-ce s'il n'y avoit pas dans les deux ſexes une différente diſtribution de vertus ; ſi la femme ſe piquoit de bravoure & de ſcience, qui prendroit ſoin des enfans qu'elle met au monde ? Et, ſi l'homme s'attachoit

trop à un détail de la tendre enfance de ſon fils, qui défendroit l'Etat, & ſoutiendroit les loix ? Le partage a été donc fait avec ſageſſe ; & par-là nous pouvons conclure que les femmes, avec les vertus de leur état, ſont auſſi reſpectables & auſſi dignes de louanges, que les hommes avec les vertus du leur.

Les anciens Romains furent les premiers qui connuſſent cette vérité, jamais peuple ne fut plus poli, & n'acquit de ſi grandes connoiſſances : maître de tout le monde pendant pluſieurs ſiecles, ils purent facilement acquérir la perfection des ſciences & des coutumes des autres peuples, & en faire un tout qui les a rendus infiniment plus polis que tout ce qu'on a dit des Grecs & des Perſans. Et cela eſt ſi vrai, que nous voyons dans les monarchies les plus floriſſantes de l'Orient, les femmes ſeulement recommandables par leur beauté & par leur magnificence. On trouve quelque Débora, & quelque Judith dans l'hiſtoire ſainte, quelque

Sémiraris dans l'Aſſyrienne Arthemiſe, & quelque Sapho dans l'hiſtoire Grecque; mais dans l'ancienne Rome chaque femme eſt un Romain, & ces maîtres du monde connoiſſant ce qu'elles valoient, ne dédaignerent pas de les appeller leur moitié. On trouve chez eux des Lucreces, des Cornélies, des Porcies, des Aries, des Clelies, ou pour le mieux dire, chaque dame Romaine a toutes les vertus des héroïnes que je viens de nommer. Quels éloges n'auroient-elles pas mérité, ſi elles euſſent cultivé les ſciences ou les armes? les mêmes qu'on donne aux plus grands généraux & aux plus vaillans empereurs; mais les loix ne l'ont pas permis, & l'uſage a été pour ces loix le plus ferme appui.

Que malgré toutes ces vérités qu'on reconnoît aux femmes, il ſe trouve des brutaux qui les mépriſent, & qui ſe portent juſques à cet excès cruel, de les maltraiter & de les maſſacrer, c'eſt de tous les défauts de l'homme le plus grand & le plus marqué.

On maltraite une femme qui n'a pas appris à ſe défendre, & qui n'a aucunes armes pour ſe parer des coups. On inſulte une femme ſur des foibleſſes qu'elle cache par mille inventions, lorſque les hommes font parade de leurs légéretés, & d'une infidélité outrée. On mépriſe une femme parce qu'elle eſt remplie, à ce que l'on dit, de fineſſe, de malice & d'inconſtance, & qu'on ne la croit pas capable de garder un ſecret; les hommes, ou du moins la plupart d'eux, ſont-ils plus ſinceres, de meilleure foi, & moins légers pour révéler ce qu'on leur a confié? & n'eſt-ce pas de quoi la plupart des femmes ſe plaignent? Peut-on trouver plus d'indiſcrétion dans un petit-maître, plus de calomnie, & plus de médiſance que dans le commun des jeunes gens? Une femme s'eſt-elle jamais vantée de ſes foibleſſes? a-t-elle jamais accuſé quelqu'un de l'avoir ſéduite, ſi la perfidie de l'accuſé ne l'y a contrainte. Les jeunes gens ſont tous à la fois ſéducteurs, calom-

niateurs, indiſcrets & capables de mille défauts qu'on ne trouve point dans le ſexe; nous blâmons leur foibleſſe, nous les ſollicitons à les commettre, & nous les inſultons après les avoir commiſes. C'eſt en vérité un renverſement du bon ſens que l'on n'examine pas, mais qui ne laiſſe pas d'être vrai, ſi les loix puniſſoient les ſéducteurs, & que ſans acception de perſonne on imposât une peine afflictive à ceux qui en agiroient de cette maniere. Nous aurions bientôt repris l'eſtime que nous avions autrefois pour ce ſexe, mais les loix même autoriſent les ſéductions par l'impunité, & c'eſt aſſez qu'elles diſent qu'une fille doit ſe garder des approches, & ne prêter point l'oreille aux jeunes gens. Il faudroit qu'elles leur prétaſſent des corps angéliques, & des volontés confirmées dans le bien : & ſi les hommes ont la malice d'attaquer avec tant de ruſe & d'adreſſe, comment le ſexe peut-il (foible comme il eſt) preſque toujours ignorant, ne ſe pas porter à la curio-

ſité, & ne pas tomber dans le piége qui leur eſt tendu. La premiere des femmes ſans doute plus forte & plus éclairée que toutes celles de ſa poſtérité, n'étoit pas faite autrement, & toutes celles qui ſont venues & qui viendront après elles, ne ſeront pas d'une autre nature. La vertu & la grace ne font qu'empêcher qu'elles ne ſuccombent, quand elles réſiſtent à de ſi violentes tentations. Eſther & Théreſe me remercierent de l'idée avantageuſe que j'avois de leur ſexe, & m'aſſurerent que ſi les hommes pouvoient concevoir les mêmes ſentimens, le monde ſeroit un paradis de volupté & de délices. Je les priai de ne me plus ſurprendre par leur métamorphoſe, ou du moins qu'elles ſe fiſſent connoître dans leurs déguiſemens quand elles viendroient chez moi; elles me le promirent, mais elles ne me tinrent pas parole, car cinq ou ſix heures après, Théreſe vint me demander l'aumône ſous la figure d'une vieille, mais d'une vieille ſi bien con-

trefaite, que j'y fus trompé, encore plus que la premiere fois.

Pendant le ſéjour que Théreſe fit dans ma maiſon, elle avoit fait une étroite liaiſon avec Catherine, qui eſt une Gaſconne qui me ſuivit en Hollande quand je partis de France; cette fille s'étoit ſouvent entretenue avec elle de ſon pays, & lui parloit de pluſieurs aventures qu'elle avoit eues; la proximité de leurs provinces, & le langage qui leur étoit preſque commun, les avoit tellement unies, que Catherine ne faiſoit rien, & n'entreprenoit rien qu'elle ne conſultât Théreſe: un jour ſur les ſept heures du matin, & dans le temps que Catherine ouvroit la boutique, Théreſe ſous la figure d'une vieille fort décrépite l'aborda, & lui demanda l'aumône en Gaſcon, eſt-ce que vous êtes deGuyenne, lui dit Catherine: Oui, mon enfant, & je ſuis venue en Hollande pour y voir une de mes filles, qui avoit quitté la province pour cauſe de religion: elle m'avoit écrit de la venir voir, pour

pour paſſer le reſte de mes jours auprès d'elle. Mais Dieu m'a bien affligée, car j'ai trouvé cette chere fille morte, & ſon mari ne m'a pas voulu reconnoître: c'eſt un brutal qui n'a pas ſeulement daigné me faire entrer chez lui: jugez de ma peine d'être dans un pays où je n'entends pas les gens, & où je n'ai pas de quoi pouvoir m'en retourner. Vous êtes vraiment bien à plaindre, lui dit Catherine; ſi vous n'étiez pas ſi vieille, je vous ferois reſter ici avec nous; mais ne ſavez-vous rien faire? Oh, que pardonnez-moi; je ſai tirer l'horoſcope à merveille, & je connois l'avenir, comme ſi je le voyois préſent à mes yeux. Ah! la bonne femme, dit d'abord Catherine, en ne ſe poſſédant pas preſque de joie; regardez-moi dans la main, on m'a dit que je ſerai fort heureuſe dans ma vieilleſſe, & que j'épouſerai un homme qui me fera porter la queue. Oh! voyons, donnez que j'examine un peu ces lignes; Théreſe ayant bien parcouru la main de cette

crédule ſervante, lui dit preſque toute ſa vie paſſée, & y ajouta des circonſtances ſi particulieres, qu'elle commença à pleurer preſque de joie, ſur les prédictions heureuſes qu'elle lui faiſoit.

Dans ce moment Jannine & les autres ſervantes arriverent; & comme j'entendis parler & rire aſſez haut, je deſcendis, & vis cette petite vieille qui touſſoit & faiſoit mille poſtures plaiſantes. Son air guoguenard & ſes reparties les plus vives & les plus ſpirituelles, me mirent de fort bonne humeur; je lui offris de la prendre chez moi, & je lui promis d'avoir ſoin d'elle tant qu'elle vivroit; quelque ſotte, s'écria ma fauſſe vieille, vous êtes trop joli & trop jeune; on en parleroit à La Haye, & j'ai ma réputation à garder, voyez-vous, monſieur; nous autres Gaſconnes, nous aimons l'honneur par-deſſus toutes les choſes du monde. Je le diſois il n'y a qu'un moment à cette fille; à mon âge je n'ai jamais été le premier jour de Mai me remplir le ventre en

buvant de l'eau de la fontaine de Figuero, comme font tant d'autres. Jamais on ne m'a vu aller à la Vera-Cruze la ſeconde fête de Pâques, ni dans les Graves le jour de S. Laurent. Toutes ces fêtes ſont bien du plaiſir aux filles de mon pays, mais elles en enragent bientôt avant que l'année ſe paſſe. Vous êtes donc de Vadebour, lui dis-je, bonne mere; bonne mere vous-même, dit la vieille, je ſuis encore dans mon bel âge; & ſi j'avois voulu m'établir avec un monſieur qui me faiſoit l'amour, je n'avois qu'à dire oui, car, voyez-vous, dans mon pays, les ſervantes font tout, & c'eſt-là la folie des gens de condition. Combien de ces meſſieurs qui ont épouſé leurs cuiſinieres; j'ai ſervi un Conſeiller il y a quelques années, qui fit venir ſix fois le notaire pour paſſer notre contrat de mariage, ſi j'avois voulu me livrer quelques jours par avance à quelque ſotte; je connois trop bien l'avenir, demandez à Catherine, ſi je ne lui ai pas dit tout ce qui lui eſt arrivé juſ-

ques à préſent. Plus j'entendois cette vieille, plus je me ſentois engagé à lui faire du bien ; je la priai de s'arrêter chez moi ; je voulus l'engager à dîner, mais ce fut inutilement ; elle ne voulut pas même recevoir de l'argent que je lui offris ; elle me dit qu'elle en attendoit d'une de ſes filles, & que ſi ce petit ſecours lui manquoit, elle auroit recours à moi. Elle me demanda une phiole de liqueur que je lui donnai volontiers ; & lui ayant fait promettre de venir le lendemain, elle fut quitter ſon habit de vieille à la Caſſine, où la belle Eſther l'attendoit.

Dès que ſelon ma coutume j'y fus arrivé, on me préſenta ma phiole de liqueur pour en goûter ; & Théreſe m'ayant répété la converſation qu'elle avoit eue chez moi, je la reconnus pour la petite vieille ; mais, lui dis-je, il y a de l'enchantement, car vous êtes ſous ce perſonnage beaucoup plus petite que vous ne le paroiſſez maintenant. Vous ne me ſurprendrez plus, leur dis-je, à

l'une & à l'autre, & je ſaurai par la cabale, nous irons chez vous ſouvent déguiſées de différentes manieres, nous nous ferons connoître par un ſigne que nous ferons; & pour lors vous aurez le plaiſir de nous voir, & nous celui de nous entretenir avec vous.

Nous paſſions agréablement nos plus beaux jours de cette ſorte, lorſqu'un accident vint tout à coup troubler nos innocens plaiſirs. Un homme tomba comme mort dans ma boutique, & à meſure qu'il expiroit on le voyoit s'enfler; tous ceux qui ſe trouverent préſens à ce ſpectacle, s'évaderent ſur le champ, & regarderent ma maiſon comme un lieu fort dangereux. Je me trouvai ſi ſaiſi de cet événement, que je paroiſſois métamorphoſé en marbre. Jannine toujours attentive à tout ce qui me regarde, me retira de cette eſpece d'extaſe. Il faut, me dit elle, appeller du ſecours, & tâcher par le moyen de vos élixirs de rappeller cet homme à la lumiere, s'il eſt encore temps. Elle

courut dans mon cabinet, où ayant pris une phiole d'un contrepoiſon précieux, elle en fit avaler à cet homme, qui un moment, après s'étant vuidé, vomit un poiſon des plus mortels; quelque temps après il reprit ſes eſprits, & la premiere parole qu'il dit, ce fut de ſe plaindre de ce qu'on l'avoit ſecouru.

Cependant, comme cet accident avoit fait grand bruit dans la Haye, je fus conſeillé de faire tranſporter la Juſtice chez moi, pour recevoir la dépoſition de ce malheureux. Elle y vint auſſi-tôt, & ayant été interrogé, il avoua, ſans ſe faire preſſer, qu'il s'étoit empoiſonné lui-même, & qu'il avoit choiſi ce genre de mort plutôt que celui de ſe caſſer la tête, parce qu'il lui avoit fait moins d'horreur; qu'il avoit lui-même compoſé ce poiſon dont on ne pouvoit pas échapper, quelque remede qu'on y employât; qu'il ne pouvoit plus ſouffrir la vie, parce qu'il n'y trouvoit aucun plaiſir digne de la grandeur de ſon ame? qu'au reſte, il ne manquoit de

rien, ayant du revenu au-delà de qu'il falloit pour mener une vie commode; mais qu'après avoir goûté toutes ſortes de plaiſirs, & avoir vu toutes ſortes de perſonnes, il n'avoit rien trouvé qui fût digne de le rendre véritablement heureux; qu'il n'avoit trouvé dans ſes amis que de l'intérêt; dans ſes maitreſſes, que perfidie & légéreté; dans les grands, qu'une enflure démeſurée, & qu'une vanité outrée; dans le commun, de la mauvaiſe foi; dans le pauvre, de la fainéantiſe; en un mot, rien de bon, rien de ſolide dans ce monde, tout étant dans une perpétuelle contrariété, des diſputes continuelles ſur les choſes les plus ſûres, des procès ſur les affaires les plus claires: enfin, que ce monde, par toutes ces imperfections, lui étant venu en horreur, il avoit pris la réſolution d'en ſortir lui-même de ſon bon gré, & ſans que perſonne lui eût contraint, croyant que dans l'autre monde on y jouiſſoit d'un repos qui ne ſera jamais interrompu par les méchans;

que là nous y aurons des corps nouveaux & d'une beauté incomparable ; que les ſens de nos corps ne ſeront pas ſujets à l'erreur ; que l'ame ne ſera pas déchirée par les paſſions ; que le corps n'aura pas beſoin de manger, ni de boire pour ſe conſerver ; que la douceur de l'air, joint aux parfums exquis qui exhalent des fleurs qui ſont dans ces lieux de volupté, nous tiendront lieu des mets les plus exquis ; que les merveilles de la nature que nous connoiſſons, & que nous verrons alors ſans voile, nous ſerviront d'un entretien éternel. Le Juge lui demanda ſi dans un ſi beau lieu il n'eſpéroit pas y voir Dieu ? Quelle ignorance, dit-il d'un ton railleur, eſt-ce que Dieu n'eſt pas tout, & peut-on penſer quelque choſe qui ne ſoit pas Dieu ? Je voulus l'exhorter d'avoir d'autres ſentimens ; mais en mettant ſon pouce dans la bouche, il écouta avec des yeux égarés mon exhortation, & expira à nos yeux, ſans pouvoir le faire revenir. Nous remarquâmes qu'il avoit l'ongle

du pouce qu'on lui retira de la bouche, fort long, fort noir, & chargé en dedans d'une eſpece d'opiate; on en mêla dans un bouillon qu'on fit avaler à un chien, qui creva ſur le champ. La preuve de la mort volontaire de ce fanatique, & cette confeſſion de ſa propre bouche, me tirerent d'affaire, & m'empêcherent d'eſſuyer un procès, qui m'auroit ſans doute ruiné. Ce malheureux étoit Anglois. On trouva dans des papiers qu'il avoit dans ſon auberge, un ſyſtême de religion effroyable, avec ſa volonté déterminée de ſortir de ce monde. Ce ſage magiſtrat m'a avoué que c'étoit un monſtre que la nature avoit formé pour la deſtruction du monde, puiſque s'il eût donné du crédit à ſes opinions, on ſe ſeroit tué avec autant de plaiſir qu'on iroit à un feſtin bien délicieux. Ses mémoires furent brûlés, & je n'eus d'autre mal que l'alarme. La mort de ce malheureux qui avoit déja été divulguée d'une maniere très-déſavantageuſe pour moi, furent rendues publiques avec

toutes ſes véritables circonſtances ; & quand je fus à la Caſſine pour en faire part à Théreſe & à Eſther, je vis le moment que ces aimables perſonnes alloient tomber à la renverſe. Nous benîmes Dieu qu'un tel malheur n'eût regardé que ce fanatique. Je pris occaſion de-là de parler du ſyſtême abominable que ce malheureux s'étoit fait de l'autre vie ; & me ſervant en même tems de l'attention que prêtoit Théreſe, je parlai de la religion, & je prouvai avec tant de force qu'il n'y en avoit point d'autre que celle que l'égliſe de Rome profeſſoit, que je vis que mes paroles avoient porté dans le cœur de ces deux aimables femmes.

Le lendemain Théreſe vint chez moi déguiſée avec ſon habit de Gaſcon. Elle demanda à me parler ; & s'étant fait connoître, je la fis entrer dans mon cabinet, & recommandai qu'on dit que j'étois hors du logis. Dès que nous fûmes ſeuls : Monſieur, me dit-elle, vous ſouvenez-vous bien d'un diſcours que

vous fîtes hier au ſoir à la Caſſine ? Je viens ſavoir aujourd'hui quels ſont vos véritables ſentimens touchant la religion : je ſuis étrangement embarraſſée ; & comme je ſers Dieu dans ma religion de bonne foi & de tout mon cœur, je ſerois bien à plaindre d'être damnée après avoir fait tout ce qui m'auroit été poſſible pour me ſauver. J'ai toujours eu un grand éloignement pour le papiſme, & j'ai cru, ſelon les préjugés qu'on m'a donnés dès mon enfance, qu'on ne pouvoit pas faire ſon ſalut dans une religion qui adore les créatures à la place du vrai Dieu ; & qui prétend recevoir des graces de ces mêmes créatures, qu'il n'y a que Dieu qui puiſſe accorder. On m'a élevée avec une ſainte horreur pour toutes les ſuperſtitions qu'on voit dans la communion de Rome ; vous même, qui êtes homme de bon ſens, & qui connoiſſez la vérité mieux qu'un autre, n'avez pu vous empêcher de ſortir de cette même communion, & de regarder ce faſte pompeux qui ſe trouve dans

les chefs de l'égliſe ; vous n'avez pu le regarder qu'avec des yeux d'indignation. Ce joug peſant où ils aſſujettiſſent les conſciences par le célibat, par les vœux monaſtiques, & par la confeſſion auriculaire, ſont-ils de l'eſprit de Jéſus-Chriſt, dont le joug eſt doux & léger? Je n'entre point dans le myſtere de la tranſubſtantiation ; j'ai voulu quelquefois y penſer dans ma ſolitude, & j'ai conclu qu'étant un myſtere de foi ; il falloit ne point raiſonner, & ſe ſoumettre à l'autorité de celui qui a parlé, parce qu'il ne peut nous tromper, étant la vérité & la toute-puiſſance. Parlez-moi, je vous en conjure, d'une maniere qui m'inſtruiſe ; je ſens bien qu'il y a quelque choſe à redire dans notre réforme, & qu'elle eſt plutôt l'ouvrage des hommes que de Dieu, mais je ne me ſens pas moins d'éloignement pour les rites de Rome, qui ſont encore des reſtes des cérémonies des Payens & des Juifs : & ce mélange de cérémonies, n'eſt pas certainement de l'eſprit de Jéſus-Chriſt,

ſus Chriſt, qui aime la ſimplicité & la vérité. On ne penſe dans l'égliſe des catholiques qu'à ſurprendre l'eſprit par le ſpectacle, par la décoration des temples, & par la magnificence des ornemens; le cœur ne ſent rien dans ces lieux où l'on eſt diſtrait par des pompes & des ornemens matériels. D'ailleurs, pourquoi cette éloquence affectée dans les prédicateurs de l'évangile? Pourquoi cette diverſité de couleurs dans les ornemens des autels & dans les habits de vos prêtres? Pourquoi tant de différens genres de vie, tant d'obſervances particulieres qui produiſent l'envie & une eſpece d'inimitié parmi les différens ſectateurs? Quelle foule d'opinions qui ſe contrarient dans vos écoles ſur la grace, ſur l'autorité de vos miniſtres, & enfin quel nombre de livres pour la déciſion des cas de conſcience? Je vous avoue que toutes ces réflexions m'ont empêché de prêter l'oreille à ces perſonnes qui avoient entrepris ma converſion; & j'ai, par la grace

de Dieu, fermé mon cœur à leurs enchantemens & à leur dangereuſe éloquence.

J'admirai la bonne foi de Théreſe, & je reconnus en elle des diſpoſitions admirables pour connoître la vérité, tout pécheur que j'étois, & ſéparé de l'égliſe; je crus que je pourrois ſervir d'inſtrument au St. Eſprit, pour convertir une perſonne qui n'étoit égarée que parce qu'on ne lui montroit pas la véritable voie; c'eſt pourquoi, après l'avoir remercié de la confiance qu'elle témoignoit avoir pour mes déciſions, je la priai de ne me pas regarder comme un homme qui avoit des raiſons particulieres de ſe plaindre de la cour de Rome, mais comme un homme qui connoiſſoit la vérité, & qui l'avoit reconnue plus parfaitement dans la communion dont elle étoit ſéparée, que dans toutes les autres qui ſe ſont élevées depuis le commencement de l'égliſe. Et dans le moment, faiſant l'analyſe de l'hiſtoire de l'égliſe depuis Jéſus-Chriſt

juſqu'au ſouverain pontife qui regne à préſent, parcourant toutes les héréſies qui s'étoient élevées dès la naiſſance de cette même égliſe, juſqu'à celles de ces derniers ſiecles, je lui fis remarquer non ſeulement l'eſprit de ſuperbe & de mauvaiſe foi de tous les novateurs, mais je lui fis toucher au doigt leur erreur, par la fauſſe interprétation qu'ils donnoient tous à l'écriture.

Tout au contraire, lui dis-je, la foi de Pierre a toujours ſubſiſté dans l'égliſe de Rome; & malgré l'ambition & les vices les plus honteux qui ſont ſortis des portes de l'enfer pour corrompre la pureté de cette épouſe du fils de Dieu, on a vu avec un étonnement ſurprenant que des membres & des chefs, ſouvent corrompus dans les mœurs, ont toujours ſuivi la doctrine & la foi de Pierre, ſans s'en écarter jamais. Oui, ma chere Théreſe, c'eſt la ſeule égliſe de Rome qui n'a jamais douté du pouvoir de Jéſus-Chriſt, en ſoumettant ſa raiſon à la foi, lorſque toutes les autres ſectes ont voulu

ſoumettre la foi à leur raiſon égarée & corrompue. Et peut-on douter un moment de ce que Dieu, qui eſt la toute puiſſance, nous aſſure ? Cette ſeule raiſon m'a toujours donné de l'éloignement pour les novateurs. Mais Dieu ne voudroit pas, nous diſent ils, nous tromper, en nous propoſant des choſes que nous ne pouvons comprendre. Mais Dieu peut faire des choſes incompréhenſibles, pour aſſujettir l'orgueil de l'eſprit de l'homme qui veut tout ſavoir ; l'aſſujettir à croire qu'il a pu faire ce qu'il a voulu. En effet, ne croyons-nous pas tous que Dieu a fait le monde, & qu'il a tiré cet Univers ſi admirable par la variété des objets, & par l'ordre qu'il a établi dans la nature, qu'il a fait ce tout ſi ſurprenant, dans un inſtant & par ſa ſeule parole. Vous a-t-on jamais expliqué la maniere dont Dieu a opéré ? Et cette deſcription ſi ſublime qu'en a fait Moiſe dans le premier chapitre de la Geneſe, vous eſt-elle bien connue ? La concevez-vous ? Sans doute, vous

n'en ſauriez avoir, & il n'y a perſonne qui en puiſſe avoir, excepté Dieu qui eſt l'auteur de cette ſurprenante machine. L'homme extrêmement borné qui ne connoît pas ſon ame, qui ne ſauroit la définir, & qui ignore comment elle ſe modifie, comment ſes eſprits agiſſent avec une ſi grande activité; ce que produiſent leurs actions par rapport à la mémoire, à l'entendement, à la volonté, cet homme qui juſques à préſent n'a fait que bégayer ſur la connoiſſance de ſoi-même, ſur ſa génération, ſur ſes maladies, & ſur une infinité de choſes qui ſont en lui; cet homme de rien auprès de Dieu, veut raiſonner ſur des myſteres, & des myſteres qui ne ſont tels que pour l'attacher davantage à Dieu par une profonde ſoumiſſion; voilà le comble de l'orgueil de l'homme, & voilà les fauſſes promeſſes que le ſerpent fit à nos premiers parens quand il voulut les ſéduire; vous ſerez autant que Dieu, leur dit il, dès qu'on a pu ſe perſuader que Dieu peut tout, & que

ſon fils s'eſt acquis par ſa mort tous les hommes, par la ſatisfaction qu'il a donnée pour eux à Dieu. Ce même fils, Dieu comme ſon pere, s'eſt formé un empire ſpirituel dans ce monde, pour y faire adorer ſon pere, & pour y renouveller tous les jours les témoignages extraordinaires qu'il nous a donné de ſon amour extrême; il a regardé tous les ſujets qui ſont dans cet empire comme ſes héritiers. Les effets ont ſuccédé aux promeſſes; combien de héros & de héroïnes que l'égliſe nous propoſe comme des modeles des plus éclatantes vertus? les uns ont répandu leur ſang au milieu des tourmens, les autres ont aſſujetti leurs paſſions par les plus auſteres pénitences; la pureté dans les vierges, & la conſtance même dans les enfans & dans les vieillards, ont toujours été des argumens inconteſtables des ſecours extraordinaires que Dieu a donné dans tous les tems, & qu'il donne tous les jours à l'égliſe, qui eſt l'empire ſpirituel de ſon fils.

Il faut donc ſe défaire de ces faux préjugés qu'on vous a donné dans votre éducation, que le Pape eſt l'antechriſt & mille noms odieux que les Hérétiques lui attribuent, cela eſt pitoyable ; le Pape ne peut rien de lui-même, ce n'eſt pas lui qui nous donne les graces, il repréſente Jéſus-Chriſt comme un Ambaſſadeur repréſente ſon maître, il nous explique la loi de l'évangile, & nous exhorte à l'obſervance des commandemens de Dieu, il nous préſente les remedes que Jéſus-Chriſt nous a inſtitués pour nous guérir dans nos infirmités ; tout ce que le Pape fait, c'eſt de choiſir les Miniſtres, & de connoître de leur capacité, cela eſt du pouvoir que Dieu a donné à Pierre & à ſes ſucceſſeurs ; ſi Jéſus-Chriſt converſoit ſenſiblement parmi nous, il feroit ce qu'il commande au Pape de faire, mais quoiqu'il ſoit réellement préſent dans nos égliſes, il y eſt d'une maniere cachée à nos ſens, il faut donc qu'un homme comme nous, nous ex-

plique ſes volontés; vouloir dire que le Pape eſt l'antechriſt, je ne vois pas où en eſt l'oppoſition, puiſqu'il prie & travaille inceſſamment pour conſerver l'empire de Jéſus-Chriſt; mais c'eſt le faſte de la cour de Rome qui nous ſcandaliſe; mais ce faſte qui vous ſurprend ne regarde pas le dogme chrétien, couvrez vous de l'habit le plus pauvre, paroiſſez dans l'humilité la plus profonde, pratiquez ce qui vous eſt enſeigné dans l'évangile, ou ce qui vous y eſt conſeillé; ſi le Pape ne le trouve pas bon, tenez-le alors pour l'antechriſt, parce qu'il ſera oppoſé à ce divin maître, mais parce que vous verrez le haut clergé dans une indécence peu convenable à ſon miniſtere vous en ſerez ſcandaliſée : en vérité ce prétexte eſt indigne de la ſainte raiſon, je ſai que la ſimplicité eſt le ſymbole de la ſainteté, & que les chrétiens feroient bien mieux d'être tous habillés modeſtement, & ſans ce luxe effroyable que les payens même faiſoient condamner par leurs

cenſeurs ; je ſai encore mieux que l'exemple que ces Miniſtres du Seigneur nous donneroient ſur ce ſujet, feroit un grand effet. Mais l'homme ne veut-il rien d'extérieur, & ce reſpect que nous devons avoir pour les choſes ſaintes, eſt-il toujours l'effet de notre piété & de notre foi ? Ne ſe mêle-t il pas toujours dans toutes nos affections quelque choſe qui plaiſe aux ſens ? Je ſuis très-ſûr que ſi les Evêques alloient à pied par les rues, habillés d'une ſimple ſerge ſans domeſtiques, & ſans ſuite ; je ſuis ſûr dis-je, que la canaille les mépriſeroit, & porteroit ſon inſolence juſques à les inſulter, comme il eſt ſouvent arrivé à des Prélats, qui ayant paru dans cette modeſte ſimplicité, ont reçu des mauvais traitemens par des malheureux.

Ainſi ce prétendu faſte de Rome ne fait rien aux vérités de la foi ; le Sauveur nous avoit prévenu de ces abus, en nous aſſurant qu'il falloit honorer & croire à ceux qui étoient aſſis ſur la

chaire de Moïſe, leurs mauvaiſes mœurs ne ſeront donc pas une excuſe pour nous.

En un mot, ma chere Théreſe, nos peres, depuis Jéſus-Chriſt juſques à nous, ont eu la même doctrine. la même créance, la même foi, les mêmes ſacremens, les mêmes cérémonies, preſque les mêmes habits eccléſiaſtiques pour chanter l'office ou pour faire le ſacrifice, les mêmes autels, même vénération pour les ſaints: je vous ferai toucher au doigt ces vérités, ſiecle par ſiecle, & vous ſerez contrainte d'avouer que des hommes, ſans ſavoir, ſans bonnes mœurs, ſans miſſion, livrés ſeulement à leur propre ſens, & corrompus dans leurs actions, ſont les prétendus réformateurs de l'égliſe de Jéſus-Chriſt; chaque novateur ayant des opinions particulieres, ſans pouvoir jamais s'accorder entr'eux qu'en un ſeul point, qui eſt de haïr le Pape, d'appeller l'égliſe de Jéſus-Chriſt une proſtituée. Horreur qui ne peut ſe com-

prendre ; l'égliſe de Jéſus-Chriſt n'a jamais été proſtituée, parce que toujours conduite par le Saint Eſprit, elle a eſſuyé toute proſtitution ; car il ne faut pas s'attacher aux mots, il faut peſer les choſes : qu'eſt-ce que proſtitution ? c'eſt ſe donner à tout venant ſans diſtinction aucune ; l'égliſe pour être proſtituée ſe ſeroit donc donnée à toutes les opinions des novateurs, elle les auroit toutes ſouffertes, elle auroit déclaré qu'on pouvoit ſe ſauver dans toutes les ſectes, & ſans ſe mettre en peine de ſolliciter, de prier, d'exhorter, & de paſſer comme elle fait dans ces occaſions, elle garderoit un profond ſilence. Voilà de quelle maniere l'égliſe ſe proſtitueroit, ſi elle permettoit la poligamie comme Luther ; ſi elle nous livroit à la prédeſtination avant la préviſion des bonnes œuvres, comme Calvin, & un nombre infini d'erreurs dangereuſes, & des ſentimens indignes de la bonté de Dieu : voilà ce qu'on appelleroit une égliſe proſtituée ;

mais quelle force & quelle confiance héroïque dans cette divine épouſe : rien ne lui eſt cher dès qu'on choque les intérêts de ſon divin époux, ni royaumes, ni empires, ni honneurs, ni richeſſes, elle perd tout avec réſignation plutôt que de donner la moindre atteinte à l'évangile, que la Grece ſe ſépare, que l'Angleterre faſſe un ſchiſme, que l'Allemagne ſe ſouleve pour l'opprimer, elle ſoutiendra toujours que hors d'elle il n'y a point de ſalut, que la ſeule voie qu'on doit tenir pour ſe ſauver, c'eſt celle qu'on trouve dans l'égliſe de Rome, qu'on excite ces chefs, qu'on les empriſonne, qu'on les perſécute, qu'on les dépouille de leur autorité temporelle, ils tiendront toujours le même langage, & ni la mort, ni la pauvreté, ni tout ce que la malice des hommes pourroit leur ſuſciter, ne ſauroit jamais les ſéparer de la vérité, & de la charité de Jéſus-Chriſt. Voilà en peu de mots, ma chere Théreſe, lui dis-je, mes ſentimens que vous

vous vouliez ſavoir touchant cette matiere, j'ai combattu les vôtres, mais j'ai du les combattre, parce que vous êtes dans l'erreur, je parois être égaré auſſi bien que vous; mais j'ai mes raiſons qui m'ont obligé de me retirer dans ces lieux pour y mener une vie cachée à l'abri des inſultes de la cour de Rome, qui eſt une cour toute mondaine & politique, & où la vengeance ſe trouve dans ſon ſuprême degré.

Si la charité régloit les pénitences, Dieu ſeroit glorifié dans la converſion d'un grand nombre de pécheurs; mais c'eſt la paſſion qui fait ſouvent des canons pénitentiaux, des foudres qui épouvantent le pécheur & l'éloignent ſans le convertir.

L'heure de nous ſéparer arriva, & craignant de donner quelque ſoupçon à mon domeſtique d'être ſi long-tems enfermé avec un jeune cavalier, qui avoit plus l'air d'une femme que d'un homme, Théreſe s'en retourna à la Caſſine, & je deſcendis dans mon café

pour y écouter les nouvelles; j'y trouvai des perſonnes qui parloient du Prince d'Orange, dont la mort avoit jetté tout le monde dans une véritable conſternation; cette perte étoit toujours nouvelle, c'étoit un coup de foudre dont chaque particulier croyoit être frappé; on ne voyoit perſonne qui ne répandît des larmes ou qui ne pouſſât de profonds ſoupirs au ſouvenir de ce grand Prince; je crus devoir me conformer au tems; je parus affligé, & je fis en peu de mots l'éloge de ce Prince, en aſſurant que les états n'avoient jamais eu un Général ſi parfait; les alliés, un ami ſi généreux; les Anglois, un Roi ſi grand & ſi magnanime, & les François, un ennemi ſi digne de leur valeur: je m'étendis ſur pluſieurs belles actions de ce grand Prince, & je conclus qu'il méritoit le nom de héros mieux que ceux à qui l'antiquité l'avoit déféré; l'air avec lequel je prononçai ſur le champ ce panégyrique, m'attacha pluſieurs An-

glois, qui m'amenerent quelques Mylords, avec leſquels je fis parfaitement mes affaires, non pas par le moyen du tabac puant & corrompu, comme le continuateur des mémoires de ma vie l'a prétendu ; mais en me faiſant débiter une quantité ſurprenante de mes liqueurs, car j'avois ſix perſonnes qui travailloient nuit & jour, à faire des roſſolis & des eaux cordiales, & pluſieurs autres eſpeces de liqueurs auxquelles je donnois différens noms extraordinaires, & que j'aſſurois m'être envoyées d'Italie ; ce fut là le meilleur commerce que j'aie fait à La Haye, avec cela, je fis un nombre infini de différentes paſtilles qui ſurpaſſoient en délicateſſe & en parfum exquis, toutes celles de Portugal que l'on vante tant. Je ne pouvois en fournir aſſez aux Anglois, & aux Hollandois, & je n'exagerai point quand j'avouerai qu'il y avoit des années que tous frais faits je gagnois mille piſtoles. Les curioſités rares & inouies que l'on voyoit dans

mon cabinet, contribuerent auſſi à m'y attirer un nombre de perſonnes du premier rang. J'avois une montre cabaliſtique qui prédiſoit l'heure de la fortune, ou de la diſgrace.

J'avois pluſieurs liqueurs qui s'épaiſiſſoient en ſe mêlant, d'autres qui prenoient des couleurs extraordinaires à l'approche d'une lampe, d'autres qui s'exaloient en fumée ſans ſe diminuer. J'avois des vaſes remplis de différentes eſſences, dans leſquelles à la faveur d'un microſcope, je faiſois remarquer toutes ſortes d'arbres chargés de fleurs & de fruits. J'avois pluſieurs figures mouvantes qui marchoient & ſe promenoient, ſaluoient & répondoient par un ſigne de tête aux queſtions que je leur faiſois; j'avois un bas relief que l'on nommoit la bouche de la vérité, on la conſultoit en lui mettant le doigt du milieu dans la bouche; ſi la choſe étoit vraie on le retiroit facilement, ſi elle étoit fauſſe le doigt étoit piqué, & on ne le ſortoit qu'à peine, toutes

ces machines étoient travaillées avec beaucoup d'art & quand j'en avois inventé les reſſorts, j'avois un Allemand qui étoit un ouvrier incomparable pour exécuter mes idées ; une des choſes qui ſurprenoit le plus dans mon cabinet, c'étoit le miroir ſphérique, qui détachoit les objets d'un tableau & leur donnoit du mouvement au milieu de la ſale, comme ſi l'on eût vu des ſpectres & des fantômes, j'avois des machines d'eau & de vent, qui ſurprenoient tout le monde, je faiſois ſouffler ma bougie à une figure, & je la faiſois ralumer ſur le champ à une autre, l'on voyoit dans un inſtant trois pieds d'eau dans ma chambre, & dans le même inſtant, on voyoit cette même eau convertie en vapeurs, & tomber enſuite en une pluie de ſenteur : par le moyen du vent, j'avois deux ou trois machines qui me donnoient un concert parfait de ſix inſtrumens. En un mot, mon cabinet qui étoit compoſé de quatre pieces de plein pied, paſſoit

pour un des plus curieux de l'Europe, de l'aveu de pluſieurs étrangers qui avoient parcouru tout ce qu'il y avoit de plus parfait.

Les Anglois qui s'étoient attachés à moi, étoient des perſonnes très-diſtinguées par leur naiſſance & par leur mérite. Ils m'acheterent une infinité de choſes curieuſes, & les payerent preſqu'autant qu'ils les eſtimoient, c'eſt-à-dire beaucoup; ce qui me mit d'abord dans un gros argent, joint à celui que notre couſin m'avoit donné qui étoit en ma diſpoſition. Avec tout cela je n'étois pas contente, & je ſentois bien que la poſſeſſion des biens de ce monde ne pouvoit pas remplir mes deſirs.

Les affaires changerent de face à la mort du Roi Guillaume, & celles du Roi d'Eſpagne qui ſuccéda d'abord après, donnerent à chacun pluſieurs ſujets de raiſonner. La fille de Jacques Stuart, femme du Prince George de Danemarck, occupa le trône de la Grande-Bretagne. On connut d'abord

que le regne de cette Princeſſe ſeroit heureux ; en effet, Anne a été une des plus prudentes Reines, & des plus glorieuſes qu'on ait vu parmi elles ; elle fût toujours attentive à écouter ce qui convenoit à la félicité de ſes peuples, & à la gloire de ſon nom. Une Reine moins ſage, & moins attentive au bien public, n'auroit peut-être pas régné ſi tranquillement, & ſi ſouverainement aimée de tout le monde, même de ſes ennemis. En un mot, c'eſt elle qui a été comme l'Arbitre de la paix de l'Europe, dont ſans ſa fermeté & ſa généreuſe réſolution, elle ne jouiroit peut-être pas encore.

Les Anglois ne ſont jamais mieux gouvernés, que lorſqu'ils ont une femme à leur tête. Ils ſavent bien que ce ſexe eſt toujours plus entêté de l'empire des cœurs, que de celui des provinces & des nations.

J'avois reſté quelques jours ſans aller à la Caſſine ; la belle Eſther n'avoit pas laiſſé de me venir voir ſous la figure de

Dom Joan de Silva ; perſonne ne la connoiſſoit dans la maiſon, & il lui étoit facile de s'entretenir avec mon domeſtique, & ſur-tout avec Jannine, comme elle faiſoit quelquefois. Le lendemain de la converſation que j'avois eue avec Théreſe, Eſther me dit en m'abordant, je ne ſai, mon cœur, qui a donné lieu à la mauvaiſe humeur de notre amie ; je la trouve preſque toujours en pleurs, ou abîmée dans une profonde rêverie. Comme ſa chambre n'eſt ſéparée de la mienne que par une cloiſon, je l'entends ſoupirer toute la nuit, & s'écrier de temps en temps ; mais mon Dieu que deviendrai-je ? J'ai voulu pénétrer dans ſes raiſons, elle ne m'a répondu que par des larmes ; & enfin elle m'a dit de ne la preſſer pas de lui dire le ſujet du changement que je voyois en ſon humeur. Je racontai à l'aimable Eſther l'entretien que j'avois eu avec Théreſe au ſujet de la religion, & je lui dis que je croyois que cette femme qui avoit beaucoup d'eſprit & beaucoup de

bonne foi, auroit bien pu être ſenſible à la grace qui l'avoit éclairée ou touchée dans ce moment. Hélas! me dit Eſther, que n'ai-je été préſente à cette converſation, je vous conjure de la recommencer quelque jour en ma préſence. Seriez-vous bien-aiſe que je fuſſe hors de la voie du ſalut; je ſuis juive de bonne foi auſſi; mais ſi je pouvois être vivement perſuadée que Jéſus-Chriſt eſt le Meſſie que nous attendons, je renoncerois de bon cœur à une loi qui ne peut me juſtifier; mais ſoyez bien ferré, car je vous aſſure que je ſuis bien forte ſur la ſainteté, & la durée éternelle de la loi que Dieu nous a donnée par Moïſe, & j'oſe me flatter que je diſputerai contre vous d'une maniere à vous ſcandaliſer de toutes les ſuperſtitions dont on eſt capable dans le chriſtianiſme.

Le jour fut pris pour le Dimanche ſuivant, parce que l'on n'ouvre pas les boutiques ce jour du Seigneur en Hollande; je me rendis le Samedi au ſoir à la Caſſine où je couchai; & dès le len-

demain matin, après que chacun de nous eût fait ſa priere en ſa maniere, j'entamai le diſcours touchant la religion avec ces deux femmes. Je commençai d'abord par établir l'exiſtence d'un Dieu, & je convainquis ces deux femmes qu'elles ne pouvoient croire un Dieu, ſans croire en même-temps que l'homme étant ſon ouvrage, il falloit néceſſairement qu'il eût donné à cet homme une loi digne de lui. Eſther me dit que juſques là nous étions parfaitement d'accord : puiſque vous convenez, lui dis-je, que Dieu a donné une loi aux hommes, il faut examiner quelle eſt cette loi, c'eſt ſans doute celle que Dieu donna ſur le mont Sinaï à nos peres, dit Eſther. Je ne le nie pas, ajoutai-je, mais cette loi ne promettoit-elle rien, ou Dieu ne promettoit il rien aux hommes qui obſerveroient cette loi : ſi vous voulez l'avouer, les promeſſes faites aux Juifs ſemblent n'avoir eu d'autre objet que les biens de cette vie, ſoit que les hommes ne fuſſent pas alors

capables de concevoir quelque choſe de plus grand, ſoit que Dieu voulut les préparer par les promeſſes d'une félicité temporelle à cette félicité éternelle, ſeule digne de remplir les deſirs de l'homme. En effet, charmante Eſther, ſi vous entendez bien la loi de Moïſe, vous concevrez qu'il y a une grande promeſſe que Dieu fait aux Juifs auparavant que de leur donner la loi. C'eſt la promeſſe de leur envoyer un Meſſie, & que la douceur de ſon regne donnera une nouvelle face à la nature, puiſqu'on verra de ſon tems vivre en paix le loup avec la brebis, & le milan avec les colombes. Nous liſons tout cela, repartit Eſther, & ce nous eſt un argument invincible que ce Meſſie n'eſt pas venu, puiſque nous voyons tout le contraire. Que vous êtes matérielle en fait de religion, ma belle Eſther! Se peut-il que vous preniez au pied de la lettre les exagérations de vos prophetes? Mais ſi je vous prouve que la venue de ce Meſſie a opéré ce grand mira-

cle parmi les hommes, ſerez-vous convaincue que vous l'attendez inutilement, je ne pourrois plus réſiſter, dit Eſther. Ecoutez-moi bien, & ſouvenez-vous de m'avoir entendu dire pluſieurs fois que puiſque Dieu avoit fait l'homme à ſon image, que le deſſein du Créateur étoit de rendre cet homme heureux par la poſſeſſion éternelle. Cet homme deſtiné à un ſi grand bien, s'eſt privé par ſa déſobéiſſance & par ſa ſuperbe de cette heureuſe poſſeſſion; il n'eſt pas néceſſaire que je vous explique ici les maux auxquels ce premier coupable fut condamné, & auxquels il engagea toute ſa poſtérité. A quel deſſein Dieu promet-il un Meſſie, ſi ce n'eſt pour conduire l'homme, & le remettre dans la voie d'où il eſt ſorti? car enfin, il faut que le regne de ce Meſſie regarde la félicité de l'homme, qui ne ſauroit être heureux ſans la poſſeſſion de ſon Dieu; croire que c'eſt pour l'enrichir des biens temporels, hélas! ne le quittent-ils pas preſque dès le moment qu'ils les poſſedent?

ſedent ? C'eſt donc pour notre ame, c'eſt pour cette ſubſtance ſpirituelle qui ne doit point mourir qu'il eſt venu, & c'eſt pour l'enrichir des vertus, & la rendre participante de ſa gloire pendant toute l'éternité. Cette idée eſt bien plus digne de la grandeur de l'homme, que des biens qui périſſent, ou des plaiſirs que le même moment qui les fait naître voit détruire : car enfin, vous aſpirez à une éternité qui n'eſt autre que Dieu. Voyons ſi vous pouvez aller à Dieu par la ſervitude de la loi, certainement non : elle ne fait que préparer les hommes à entendre cette même loi, qu'on n'a entendue que lorſque le Meſſie l'a expliquée. Le Meſſie eſt donc venu, dit Eſther ; il eſt ſi bien venu, que toute votre nation m'en eſt un témoignage inconteſtable ; car enfin, Dieu vous a choiſi pour ſon peuple, & vous a regardé comme tel, tant que vous avez obſervé ſes commandemens ; il vous a châtié quand vous vous êtes écarté des voies qu'il vous avoit preſcri-

tes; mais il vous a châtié en pere, c'eſt-à-dire, qu'il vous a reçu dès que vous vous êtes retournés vers lui. Vos peines, vos exils, vos diſperſions n'ont duré qu'un tems fort court, & vous avez été punis pour des péchés effroyables, péchés que Dieu appelle abominations, puiſque vous préfériez les plus viles créatures à lui qui vous combloit de biens. Mais quelle affreuſe diſperſion eſt celle où vous êtes préſentement? Quoi! dans le tems que tout ſe fait dans Jéruſalem avec une exactitude ſans exemple; que le temple eſt rebâti avec toute la magnificence poſſible, que les vaſes d'or & d'argent ſont remplacés, que les ſacrifices ſont les plus nombreux, qu'il s'éleve une ſecte parmi vous, qui fait une profeſſion authentique d'obſerver la loi, & de l'obſerver à la lettre. Dans ce même tems, Dieu vous châtie, il livre ſa maiſon aux idolâtres, ſa ville ſainte eſt détruite juſqu'aux fondemens, il périt dans ſon enceinte un million de per-

ſonnes, toute la nation eſt égorgée ou vendue, & cette diſperſion ou cette punition dure depuis plus de ſeize ſiecles, cela n'a-t-il pas l'air d'un abandon; s'il ſe trouve encore quelques Juifs dans le monde, ne faut-il pas conclure que ce ſont autant de témoins de la venue du Meſſie qu'ils ont crucifié? En effet, qui pourroit ſe perſuader que cet Homme Dieu qui leur a fait tant de biens, qui leur a prêché les vertus les plus auſteres, qui les a convaincus de ſa miſſion toute divine, par un nombre infini de miracles; qu'ils l'ont voulu faire roi, qu'ils l'ont reçu en triomphe dans leur capitale.

Qui pourroit s'imaginer, dis-je, que cet homme eût été mis à mort par ceux même qu'il avoit comblé de faveurs? Vous me direz, ſans doute, qu'il vouloit introduire l'idolatrie dans la religion par la pluralité des Dieux, & que c'eſt ce qui rend votre péché pardonnable. Ce Meſſie dont nous parlons, a toujours prêché un ſeul Dieu en trois per-

ſonnes. Je vous avoue que ce myſtere eſt difficile à comprendre ; mais ne faut-il rien faire pour la foi ? & l'homme inſolent qui avoit plutôt cru le ſerpent que Dieu, n'ajoutera-t-il aucune foi à la parole d'un homme qui prouve ſa divinité par tant de miracles ? Vous êtes ſurpriſe qu'un Dieu ſe ſoit fait homme pour ſouffrir, cela eſt ſurprenant en effet ; mais comment porter cette loi d'amour, qu'il n'eſt venu établir qu'en prenant la forme & la nature de l'homme : vous tremblez, & vous êtes glacés d'effroi, lorſque Dieu parle ſur le mont Sinaï ; vous ne recevez ſa loi qu'avec crainte & comme des eſclaves, & vous trouvez à redire que Dieu, pour s'accommoder à votre foibleſſe, deſcende du haut de ſa gloire, ſe faſſe ſemblable à vous, converſe avec vous, & vous apprenne le ſeul chemin que vous devez tenir pour aller à lui. Je vous avoue, ma chere Eſther, que c'eſt-là le comble de l'aveuglement : car il ne faut pas entrer dans toutes les rêveries de vos

Rabbins, qui vous ſéduiſent, qui n'entendent pas la loi; & qui ſous des noms pompeux qu'ils donnent à l'Etre ſuprême, croient pénétrer dans ſon eſſence, & opérer par la vertu de certains noms divins, mille prodiges qu'ils n'operent certainement pas. Il ne faut pas vous perſuader non plus que tous ces contes que vous font vos maîtres, autant ignorans dans l'hiſtoire des tems; par exemple, que dans la ſcience de Dieu, ſoient véritables; que Jéſus ſoit le fils d'un ſoldat, & d'une fille débauchée, & mille impiétés réfutées par les gens de votre nation, même qui l'ont vu naître d'une maniere toute extraordinaire, & qui ont été témoins des miracles de ſa naiſſance. Si d'autres que ceux de votre nation avoient écrit l'hiſtoire de Jéſus-Chriſt, je pourrois entrer dans quelque doute; mais ce ſont des Juifs qui l'ont ſuivi, qui l'ont écouté, & qui ont donné leur vie pour confirmer les vérités qu'ils ont vues & qu'ils ont écrites, les accuſerez-vous après

cela de corruption? Qu'eſt-ce qu'ils ont gagné dans ce monde? des tourmens, des ſupplices affreux, & la mort la plus ignominieuſe! Vous honorez de la plus grande vénération ces fameux freres appellés vulgairement Machabées, qui donnerent ſi généreuſement leur vie, plutôt que de tranſgreſſer la loi de Dieu, & vous ne faites pas quelqu'attention à un nombre infini de martyrs qui ont verſé leur ſang pour confirmer la divinité de Jéſus Chriſt crucifié. Étienne fait trembler la Synagogue par la force de la vérité que l'eſprit de Dieu met dans ſa bouche; on n'a que des grincemens de dents à lui oppoſer; il meurt ſous une grêle de cailloux plutôt que de flatter la brutalité de ces Peres & de ſes compatriotes. Paul le plus zélé de la ſecte des Phariſiens, & le plus rigide obſervateur des cérémonies légales, digne diſciple de Gamaliel, homme illuſtre par ſa naiſſance & par ſa ſcience, & le perſécuteur le plus marqué des Diſciples de Jeſus-Chriſt, eſt contraint

de le connoître pour le Meſſie, & de porter ſon nom & la gloire de ſa mort parmi les nations. Avec quelle force & quelle éloquence Pierre prêche J. C., ce Dieu crucifié & reſſuſcité ? Combien de Diſciples ſa prédication n'enfanta-t'elle pas, qui furent autant de trompettes qui publierent dans le monde la venue du Meſſie ? Mais le ſcandale de la croix vous révolte. Le ſcandale eſt tout dans votre nation, & c'eſt de-là que Dieu a ſu tirer ſa plus grande gloire, & toute la perfection de ſon culte, dès que vous vous dépouillez des préjugés de votre éducation, & des opinions où vous êtes née. Pour réfléchir attentivement à ce que je vous dis, vous trouverez le tems de la venue du Meſſie marqué par tant de Prophetes, ſur-tout par Daniel; vous trouverez ce tems expiré pendant la paſſion de J. C.; vous trouverez le nouvel empire que Dieu devoit s'établir parmi les nations; vous lirez tous les caracteres de cette loi d'amour qu'il juſtifie, & qu'il per-

fectionne ; en un mot, vous avouerez que de toutes les religions du monde, il n'y en a pas une qui ſoit plus digne de la grandeur de notre ame & de la ſageſſe de Dieu, que celle que les chrétiens profeſſent.

Après ce que je viens de dire, j'attens vos réponſes, ma chere Eſther, & je vous écouterai avec toute l'attention qu'il me ſera poſſible. Hélas ! qu'aurois-je à vous répondre, repartit cette aimable Juive, vous avez tout dit ; & ſi de croire en Jéſus-Chriſt eſt un crime dans ma religion, je ſuis déja bien coupable. Théreſe ne pouvant retenir ſa joie, courut à elle les bras ouverts, & après l'avoir tendrement embraſſée, & l'avoir nommée ſa chere ſœur, ces deux aimables perſonnes répandirent un torrent de larmes, qui fut connu comme la premiere roſée qui alloit préparer leurs cœurs à recevoir une abondance de graces.

Je crus que je devois finir là notre converſation ; je tournai le diſcours ſur

les affaires du tems, & voulus leur débiter les nouvelles que j'entendois dans mon café. Rien ne toucha ces deux personnes, un silence modeste borna tous leurs discours ; on servit à dîner, & jamais repas ne se passa avec plus de retenue. Je promis dès-lors à Dieu, dans le fond de mon ame, que si sa grace avoit agi efficacement sur ces deux personnes, je me confinerois dans un désert, pour y pleurer mes péchés le reste de mes jours.

Je revins le soir chez moi, où je trouvai Jannine occupée à préparer des liqueurs pour un milord qui en demandoit trois caisses. Ce mylord vint un moment après ; je l'avois souvent entretenu & il m'apprit l'affaire d'Hochstet avec une espece d'emportement qui sentoit son homme passionné. Dès le lendemain, la joie enivra toute la ville, & l'on ne vit jamais tant de folies qu'en firent alors les réfugiés de France ; un d'eux me dit avec un air prophétique, que l'on verroit rebâtir leur temple en

France avant peu de tems, & qu'on en cimenteroit les murs avec le ſang des papiſtes. Il ſavoit ſans doute le deſſein des fanatiques de Sevenes, & l'événement a juſtifié que les religionnaires avoient aſſez bien commencé pour venir à bout de leur deſſein.

J'étois ſurpris de l'inaction des François, & que tandis que le roi avoit à ſa ſolde cinq ou ſix cent mille hommes, pour défendre aux étrangers l'entrée de ſes états, il ne remédioit pas à un mal, qui paroiſſant petit dans ſon origine, pouvoit cauſer un effroyable incendie dans tout ſon royaume. La plupart des politiques ne ſavoient que penſer, & pluſieurs aſſuroient que les ennemis avoient des perſonnes dans le conſeil qui étoient leurs penſionnaires, & qui laiſſoient tout perdre, pourvu qu'ils puſſent s'enrichir : cette guerre inteſtine de France étoit l'ouvrage de la plus fine politique; & ſi les fanatiques euſſent eu aſſez de prudence pour ne s'en prendre pas directement à la religion, &

n'exciter pas, avec une brutalité ſans exemple, les cruautés les plus inouies ſur les perſonnes que leur rang, leur âge, leur ſexe, & leurs caracteres rendoient reſpectables, s'ils euſſent pris un autre ſujet pour leur prétexte, comme de réprimer l'inſolence des partiſans, &c. la France alloit faire voir une cataſtrophe la plus étonnante dont on aie jamais oui parler; il n'y avoit pas de ſemaine qu'on n'imprimât une relation de tous les meurtres, & de tous les brigandages que les fanatiques exerçoient ſur les catholiques. J'avois ſoin d'acheter l'imprimé & de le porter à la Caſſine pour en faire la lecture à Eſther & à Théreſe. Un jour comme je liſois la violence que ces rebelles avoient exercée dans le château du marquis D. où après l'avoir fait brûler à petit feu, parce qu'il avoit changé de religion, ils avoient paſſé au fil de l'épée ſa femme, ſes enfans, ſon domeſtique, & tout ce qu'ils y avoient trouvé en vie, Théreſe fit un grand cri & ſe pâma,

mais d'une maniere ſi extraordinaire, que nous eûmes toutes les peines du monde à la rappeller à la lumiere. Dès qu'elle fut revenue, elle me demanda le feuillet, & y ayant lu elle-même la relation funeſte de la mort de cet infortuné marquis: Grand Dieu, s'écria-t-elle, que vos jugemens ſont équitables! ce malheureux n'eſt donc plus, & je ſuis à préſent délivrée de ce perſécuteur, qui, non content de m'avoir enlevé mon bien, en avoit voulu encore à ma vie. Vous avez exterminé ce ſang malheureux, comme celui d'Amalech, & vous avez vengé par la mort de tant de perſonnes l'outrage qui avoit été fait à mon innocence. Je ne m'en réjouis pas, mais j'adore, ô mon Dieu, vos décrets toujours adorables!

Dès que Thérese nous eut raconté que le marquis, dont il étoit parlé dans la relation, étoit ſon mari, je ne balançai pas à lui propoſer de chercher dans La Haye quelque François qui pût lui rendre ſervice auprès du roi, pour

la

la faire rentrer dans ſes biens, puiſque je lui voyois déja beaucoup de penchant pour entrer dans la religion romaine, que l'amour propre lui ſuggéra une délicateſſe qui penſa ruiner tous mes deſſeins. J'ai quitté tous mes biens, me dit-elle, plutôt que de renoncer à ma religion; faut-il que pour les ravoir j'y renonce? De quelle légéreté ne me croira-t-on pas capable dans le monde? & quelle idée les plus honnêtes gens ſe feront-ils de moi? D'ailleurs mon mari avoit eu trop d'intérêt de faire répandre le bruit de ma mort; je ſuis même aſſurée qu'il n'a paſſé dans de ſecondes nôces, que parce qu'il a reçu un certificat de mon enterrement; il avoit des amis à la Rochelle qui l'auront ſervi ſans négliger aucune formalité. Comment, après douze ans, pourrois-je prouver que je ſuis mademoiſelle de *, & mariée avec monſieur le marquis de R**. Je n'ai qu'un conſeil à vous donner, lui dis-je; je connois ici monſieur le comte D*. qui eſt un priſonnier François,

d'un mérite & d'une probité diſtinguée ; ſi vous voulez que je lui parle de cette affaire, je vous rendrai compte de ſes ſentimens ; je le vois très-ſouvent, & j'ai eu le bonheur de lui faire plaiſir plus d'une fois ; je ſais qu'il eſt d'un rang fort diſtingué à la cour, peut-être fera-t-il quelque choſe pour l'amour de moi ; je ne veux que votre permiſſion pour lui en parler. Théreſe reſta quelque tems penſive, & connoiſſant bien qu'elle combattoit contre ſa vanité, je réveillai ſa tendreſſe pour ſon fils : quoi ! madame, lui dis-je, vous voudriez priver un aimable & cher enfant que le ciel vous a preſque conſervé par miracle ? vous voudriez le priver de l'héritage de ſes peres, & lorſque vous pouvez le rendre heureux, vous aimez mieux l'expoſer à mener une vie baſſe & rampante, que de le remettre à la place d'où le malheur du tems l'avoit exclus ? Au ſouvenir de ce cher enfant, Théreſe verſa un torrent de larmes, & m'ayant prié de la laiſſer rêver à une

affaire ſi délicate & ſi ſérieuſe, nous prîmes jour pour le lendemain, afin de prendre de juſtes meſures pour y réuſſir heureuſement.

Il ne ſe paſſoit preſque pas de jour qu'on n'entendît quelque perte que les François faiſoient, ou en Flandre, ou en Italie : vouloir décrire tout ce que j'ai ouï dire, & tout ce que j'ai vu faire d'impertinent dans les dernieres années de cette guerre, il faudroit une hiſtoire auſſi ample que celle que Thucidide écrivit ſur les guerres du Péloponeſe : comme ce ſont les mémoires de la fin de ma vie, que j'écris plutôt que les actions éclatantes, & ce qui s'eſt paſſé dans l'Europe, le lecteur pourra ſatisfaire ſa curioſité dans plus d'un hiſtorien qui a traité de cette matiere; m'étant propoſé de vivre tranquillement le peu de jours que j'avois à reſter dans le monde, je ne me mêlai jamais de perſonne, & je me fis une loi d'entendre tout, de ne dire mot, & de profiter de tout; la ſituation

de Théreſe m'avoit donné un air rêveur, & je ne parus pas aux yeux de Jannine de cette humeur agréable qui animoit toute ma maiſon. N'avez-vous point quelque indiſpoſition, me dit Jannine ? vous nous paroiſſez tout rêveur contre votre ordinaire. Monſieur le Comte D. eſt venu tantôt pour vous parler de quelques affaires ; les viſites de ce Cavalier François ne vous ſont-elles pas à charge ; il me paroît qu'il vient ici bien ſouvent. Au contraire, lui dis-je, j'ai mille plaiſirs d'être à ſa compagnie, c'eſt un bon eſprit, & je le verrai partir de La Haye avec regret. Le Comte arriva comme nous allions nous mettre à table. Je viens vous embraſſer, me dit-il, & vous demander à ſouper ; ſans faire autre cérémonie, il ſe mit près de moi, & me dit qu'il vouloit me donner un plat qui me feroit plaiſir. Je ne ſavois que penſer, & le regardant ſans mot dire ? Qu'eſt-ce, Signor, me dit-il, vous ne voulez pas vous réjouir avec moi ; je pars demain pour

Paris, je ſuis échangé, & j'ai mon paſſeport; je ſerois parti dans l'inſtant, ſi je n'avois voulu vous embraſſer, & vous rendre mille actions de graces de toutes les honnêtetés que vous avez eues pour moi. Je vous offre à Paris tous les ſervices qui dépendront de moi & de mes amis, & je proteſte que je m'eſtimerai l'homme du monde le plus heureux, ſi je puis vous être utile à quelque choſe.

Il ſembloit que la providence conduiſoit toutes choſes; & ſans conſulter davantage Théreſe, je le menai dans mon cabinet, où après l'avoir entretenu de l'affaire des Sevenes, qui regardoit le Marquis D., il me pria de lui envoyer un mémoire à Paris pour lui ſervir d'inſtruction, m'aſſurant que ſi la femme dont je parlois étoit catholique, & qu'elle pût prouver ſa naiſſance, très-certainement il ſe promettoit de la faire rentrer dans ſes biens. Il me paya avec toute l'exactitude, quelque argent que je lui avois

prêté, & m'offrit derechef à me ſervir dans toutes les occaſions. Le lendemain je ne perdis point de tems pour aller à la Caſſine; & comme je ſouhaitois rendre heureuſe l'aimable Théreſe, je me contentai de lui demander un récit fidele de tout ce qui lui étoit arrivé avant ſon mariage, au moment de ſon exil, ſa retraite dans le convent de la Rochelle, ſes couches, ſa feinte mort, & ſa fuite en Hollande; n'obmettez, lui dis-je, aucune circonſtance, parce que j'ai beſoin des moindres faits pour finir heureuſement votre affaire.

Vous vous donnerez inutilement beaucoup de peine, me dit-elle; mais ſi vous voulez abſolument ſavoir tout ce qui regarde la malheureuſe hiſtoire de mon mariage, j'aurai bientôt fait. Je ſuis née dans un petit village, près de Viviers; cette terre appartenoit à ma famille, & mon pere avoit pris ſoin de nous la conſerver, malgré les dépenſes qu'il avoit faites dans le ſervice,

où il avoit été Colonel d'un régiment. Il étoit huguenot zélé & de bonne foi, j'oſe même dire dévot dans ſa religion; il ſentoit toutes les peines que l'on faiſoit à ſes freres réformés, & ne put plus ſupporter la vie après la démolition du temple de Montpellier; ma mere reſta veuve avec trois enfans, un garçon & deux filles.

Notre aîné avoit quinze ans à la mort de mon pere; il voulut ſortir de France, & fut ſervir en Hongrie ſous le Prince Eugene, qui le mit ſous ſa protection, & lui donna bientôt l'occaſion d'exercer ſon jeune courage, dans une action qui ſe paſſa à Peſth, où il périt; nous apprîmes ſa mort auſſi-tôt que ſa gloire, & c'eſt lui-même qui nous écrivit, ou du moins qui ſigna la lettre qui nous fut envoyée. Ma mere à cette nouvelle devint comme une furie; elle dit cent extravagances, je crois même que ſon eſprit s'aliéna, car nous ne la vîmes jamais tranquille depuis, & la perte de ſon fils cauſa

la ſienne avant la fin de l'année : une de mes tantes ſe chargea de nous ; j'avois treize ans, & ma petite ſœur en avoit onze; on conſeilla ma tante de la mettre dans un couvent, pour lui faire donner une bonne éducation ; ma ſœur fut dans les Urſelines de Montpellier ; elle fut élevée dans le papiſme, & elle prit l'habit de religieuſe, dès qu'elle eût l'âge preſcrit par les loix de Rome.

Ma tante ſe croyoit coupable de cette déſertion, du moins nos parens l'en accuſoient, ce qui fit qu'elle ſe hâta de m'établir, & de me chercher un parti convenable à ma condition, & ſur-tout un bon réformé à toute épreuve ; j'avois été élevée par une gouvernante de Poitiers, ſavante dans la ſainte écriture, & ſachant tout ce qu'il falloit ſavoir pour inſpirer une forte horreur contre le pape, les moines & le clergé; je ſuçai ſes principes preſque avec le lait, & j'aurois ſervi de Débora ou de Jaël, car je ſentois renouveller mon

zele à meſure que j'entendois dire quelque injuſtice qu'on avoit fait à notre parti. Le marquis de R. de Languedoc, cadet de ſa maiſon, qui étoit pour lors à Viviers, parut digne de m'être uni; une dame des intimes amies de ma tante, le lui préſenta; je le vis, & il me parla de la paſſion que mes vertus, diſoit-il, avoient allumé dans ſon ame; mais il m'en parla d'une maniere qui me ſurprit, & quoique naturellement fiere, j'écoutai tout ce qu'il me dit ſans le rebuter, je crus même qu'il me diſoit vrai, & qu'un galant homme ne parloit pas autrement qu'il penſoit; je lui laiſſai dire tout ce qu'il voulut, & ne lui répondis jamais autre choſe, ſi ce n'eſt qu'un homme qui a de la probité eſt le plus grand tréſor qu'une jeune demoiſelle puiſſe trouver dans le monde. Le marquis nous fit pluſieurs viſites, & on lui permit de faire ma conquête; elle ne lui coûta guere, il m'avoit déja charmée; de ſorte que notre contrat fut écrit par un

notaire de Viviers, appellé Bonaud; il fallut le tenir ſecret, parce qu'on obligeoit à épouſer dans l'égliſe; nous trouvâmes un paſteur catholique qui nous épouſa, & nous paſſâmes quatre mois dans le château, de la maniere du monde la plus agréable, lorſque des dragons furent le commencement de mes diſgraces; notre petite terre fut des premieres viſitées. Le marquis & ma tante ſe rendirent incontinent; mais m'ayant trouvée inflexible, pendant une nuit, quatre de ces miſſionnaires de ſang, entrerent dans ma chambre, & ſans me donner preſque le tems de m'habiller, ils m'enleverent & me mirent dans une litiere, avec les yeux bandés; on ne m'ôtoit le bandeau que j'avois ſur les yeux que lorſque nous arrivions à la couchée, & pour lors l'officier qui me conduiſoit, prenoit un maſque qui m'empêchoit de le connoître. J'ai toujours ſoupçonné que c'étoit mon mari lui-même, car il affecta de ne parler jamais, & ſa

taille & ſes manieres convenoient aſſez à celles de ce perfide époux.

Comme j'avois prévu le malheur dans lequel je ſuis tombée, je m'étois munie d'une petite caſſette, où je conſervai les portraits de mes parens, & quelques lettres que mon époux m'avoit écrites, pendant qu'il me recherchoit? Avez-vous encore ces lettres, madame, lui dis-je, en l'interrompant? Non-ſeulement j'ai les ſiennes, mais j'ai pluſieurs réponſes que je lui ai faites, & que je lui avois enlevées, parce que je les trouvois un peu fortes pour une fille qui doit avoir de la retenue en écrivant. J'ai outre cela mon contrat de mariage, & l'acte de notre union par le paſteur qui nous maria. Je ſaiſis donc cette caſſette, & l'ayant fait gliſſer parmi le linge qu'on me permit de prendre, je ne l'ai plus abandonnée, & elle m'a ſuivie dans tous mes malheurs.

Nous fûmes quinze jours de Viviers à la Rochelle, ſans que je ſache par

quel endroit on m'a fait paſſer. Dès que j'arrivai à l'endroit de mon exil, ſans me conduire à l'hôtellerie, on me fit deſcendre à la porte d'un monaſtere, & dès que je fus entrée, & qu'on m'eût tiré le bandeau qui me couvroit les yeux; je fus étonnée de me voir parmi une troupe de filles, qui toutes s'efforcerent de me conſoler dans ma diſgrace. La ſuperieure me conduiſit elle même dans l'appartement qu'on m'avoit deſtiné, & me préſenta une ſœur pour me tenir compagnie, & pour me parler de la religion. Je parus docile; je la remerciai, & enſuite je la priai de me laiſſer prendre quelque repos, parce qu'il y avoit quinze jours que je n'avois repoſé, m'imaginant toujours qu'on m'alloit précipiter ou m'égorger dans le fonds de quelque bois.

Les premiers jours de ma retraite ſe paſſerent aſſez tranquillement, ſoit que la grandeur de mon malheur m'eût entiérement étourdie, ou que croyant aller à une mort certaine, je me viſſe encore

encore parmi les vivans. Je ne parus point triſte, & je me fis une raiſon de vivre avec ces bonnes filles : de ſorte que devenue docile, & ſans me répandre en pleurs & en injures, je les écoutois avec ſoumiſſion, & leur faiſois eſpérer d'entrer quelque jour dans leurs ſentimens. Cependant ma groſſeſſe avançoit, & j'étois ſur mes derniers jours, les aſſurant qu'à moins de vouloir permettre que j'accouchaſſe dans leur monaſtere, il étoit tems de prendre des meſures pour cela. Leur conſeil fut bientôt de me mettre chez la bonne ſage-femme qui m'a rendu ſervice. Vous ſavez tout le reſte, & je n'ai pas beſoin de vous répéter une hiſtoire que vous avez déja entendue.

Ce qui me déſeſpéroit dans l'affaire de Théreſe, c'étoit de prouver qu'elle n'étoit pas morte ; & ne ſachant comment m'y prendre, je réſolus moi-même de me déguiſer en tireur d'horoſcope, & de m'en aller à la Rochelle faire ouvrir l'endroit où l'on avoit mis

ſon prétendu cadavre; l'entrepriſe étoit périlleuſe, & je ne ſavois comment m'y prendre. Je communiquai ma penſée à Eſther, & lui dis que ſi je pouvois une fois prouver l'impoſture de cet enterrement, je donnerois ſans doute occaſion aux perſonnes de s'informer qu'étoit devenue la dame dont on avoit fait courir le bruit de la mort. Heureuſement je n'étois pas connu à la Rochelle, & j'allois partir dans ce deſſein, lorſque la providence me fournit un homme propre à l'exécuter avec plus de ſureté que moi. Un Italien, ſorti de l'Inquiſition de Milan, étoit arrivé à La Haye, & n'ayant aucun métier pour gagner ſa vie, il faiſoit profeſſion de prédire l'avenir; pour ce ſujet il s'étoit habillé à l'ancienne maniere des philoſophes Grecs: il parloit admirablement le grec vulgaire, comme on le parle dans les iſles de l'Archipel, & outre cela étoit très-habile pantomime & hardi menteur. Il avoit fait une prédiction au gouverneur de Milan,

qui ne réuſſit que trop bien pour lui ; car ce ſeigneur l'ayant cru ſorcier, le livra à l'Inquiſition, d'où il fut tiré par une eſpece de miracle. Cet Italien étoit preſque tous les jours dans mon café, & je m'entretenois très-ſouvent avec lui ; je l'avois mis en crédit en louant ſon art incomparable, de maniere qu'il faiſoit aſſez bien ſes affaires à La Haye, & ſes prédictions étoient crues comme des oracles. Quand il vouloit prédire après pluſieurs interrogations qu'il faiſoit, il prenoit un air innocent, & qui le metroit preſque dans un anéantiſſement ; enſuite peu-à-peu on le voyoit revenir à lui, & paſſant par degré d'une eſpece d'évanouiſſement dans une fureur ſurprenante, il prononçoit alors en latin ou en grec vulgaire, & quelquefois en grec littéral qu'il ſavoit auſſi, & on écrivoit ce qu'il avoit dit dans le moment de ſon enthouſiaſme. De ſorte que chacun s'imaginoit qu'il étoit agité de quelque démon, & l'on ajoutoit foi à ce qu'il diſoit comme à un oracle :

c'eſt ainſi qu'on l'appelloit à La Haye, & l'on diſoit, comme autrefois parmi les Payens, allons conſulter l'oracle ſur telle ou telle affaire.

Ce fut donc de ce grand impoſteur dont je me ſervis pour faire réuſſir l'affaire de la Rochelle qui regardoit Théreſe ; je lui donnai mes inſtructions ; & lui promis deux cents piſtoles, cent pour ſon voyage, & cent quand il ſeroit de retour. Le trajet fut court d'Amſterdam en France, & il aborda à Nantes dans moins de ſix jours. Là il mit pied à terre, & arriva de nuit à la Rochelle après quatre jours de chemin qu'il voulut faire à pied. Son habit extraordinaire, avec ſa barbe vénérable, le faiſoient remarquer par-tout où il paſſoit; tantôt il ſe diſoit le Coſmopolite, une autrefois il prenoit le nom de Malchus; & dans la Rochelle il ſe fit appeller le frere aîné du fameux Chiarevalle, Aſtrologue de Milan ; il fit afficher ſous ce nom quelques petits remedes qu'il donnoit pour les dents, & quelques Pom-

mades qu'il vendoit pour perfectionner le teint des femmes. Il fut bientôt viſité de ce ſexe, & la vue de cet homme extraordinaire faiſoit une partie de plaiſir; ſi j'avois aſſez de loiſir, j'écrirois ſon hiſtoire, dont les aventures ſont ſurprenantes, mais j'en laiſſerai le canevas, &c. quelque agréable plume y donnera l'ordre qu'il faudra pour plaire. *Il Signor Chiaravallonè*, car c'eſt-là le nom qu'il avoit pris, ſe fit aimer & eſtimer à la Rochelle, parce qu'il ſut flatter la vanité de ſes peuples. Il fit pluſieurs prédictions qui ſe trouverent juſtes; à peine trouvoit-il aſſez de temps pour ſon repos, ſa chambre ne déſempliſſoit point, & tout le monde en ſortoit content; il falloit mener un interprete qui ſût le Latin ou l'Italien, car il n'entendoit pas un mot de François.

Un jour il eut l'honneur d'être appellé par le Gouverneur de cette Province, qui étoit le Maréchal de Chamilly, le Seigneur le plus gracieux qui ſera jamais. Il voulut approfondir ce

que c'étoit que ce *Chiaravallonè*, & l'ayant entretenu près de deux heures dans ſon cabinet, il lui trouva tant d'eſprit & tant de bon ſens, qu'il ſe fit un plaiſir de le mettre d'une partie de divertiſſement qu'il donnoit aux Dames, dans un jardin qu'il avoit aux portes de la ville. Notre Aſtrologue connoiſſoit déja ce jardin, par l'inſtruction que lui avoit donnée la ſœur de la ſage-femme prétendue tante du fils de Théreſe, laquelle l'avoit élevée. L'Aſtrologue, ſuivant mes ordres, avoit conféré avec elle, ſous prétexte de lui tirer ſon horoſcope, & l'avoit extrêmement étonnée, en lui racontant tout ce qui s'étoit paſſé au ſujet de Théreſe avec la ſage-femme ſa ſœur. Cette bonne fille crut être perdue, parce qu'elle avoit eu part à l'affaire; elle avoua tout, & ce fut elle-même qui conduiſit l'Aſtrologue dans le Jardin où s'étoit fait le faux enterrement; & quoique ce lieu eût changé de face par les embelliſſemens qu'on y avoit fait, elle mena l'Aſtrologue droit

ſur la foſſe, parce qu'elle avoit aidé à la creuſer avec ſon neveu le Matelot. Il ne fut donc pas difficile à notre Aſtrologue. Après les plaiſirs du jeu & de la table, ſe promenant avec Monſieur le Maréchal de Chamilly, & s'entretenant avec lui de différentes choſes; comme il paſſoit auprès de la foſſe, il fit ſemblant de ſe pâmer, & enſuite d'entrer dans des fureurs qu'il n'avoit point affectées en France. Monſieur le Maréchal appella du ſecours; toute la compagnie vit l'Aſtrologue dans ſon enthouſiaſme parler de pluſieurs Langues, & faire des geſtes du corps & des yeux à faire croire qu'il étoit poſſédé. Il ſe calma enfin peu-à-peu; & après avoir repris ſes eſprits. Monſeigneur, dit-il, il y a là-deſſous un tréſor caché; il ne faut pas balancer de faire creuſer, vous ne perdrez pas vos peines. La réputation de cet Aſtrologue étoit ſi bien établie, que l'on ne doutoit preſque plus de ce qu'il promettoit; c'eſt pourquoi, ſans perdre de temps, on manda quatre ſoldats des plus

vigoureux pour bêcher dans l'endroit marqué ; la terre fut incontinent enlevée, & l'on vit un cercueil à demi-pourri ; on le fit ouvrir croyant y trouver quelque bijou, mais ce ne fut qu'une buche avec un cahier de papier, contenant l'hiſtoire de l'enlévement, de l'accouchement, & de la fuite de Madame la Marquiſe D*, qui eſt l'aimable Théreſe dont nous parlons. Cette infortunée Dame avoit écrit de ſa propre main ſes malheurs, & les avoit mis dans le cercueil, enfermés dans une boîte de ferblanc. Dès que le Gouverneur eût lu l'hiſtoire que contenoit ce papier, il s'en ſaiſit, & l'envoya en Cour ; comme la ſcène s'étoit paſſée en préſence de pluſieurs perſonnes, elle fut bientôt divulguée par toute l'Europe, toutes les Gazettes en parlerent, & celle de Hollande ne fut par la derniere à en dire ſon ſentiment. Comme j'avois accoutumé de porter les nouvelles à la Caſſine, je lus cet article avec beaucoup de plaiſir ; & m'adreſſant à Théreſe : Ma-

dame la Marquiſe, lui dis-je, vous voilà déſenterrée, votre foſſe a été ouverte à la Rochelle, & le Roi a entre ſes mains la relation de vos malheurs, écrite par vous-même; voyez ſi je vous en impoſe. Théreſe lut, & levant les yeux au Ciel! Il y a, dit-elle, une main inviſible qui nous conduit; mon Dieu, j'adore votre Providence, faites de moi tout ce qu'il vous plaira; je dis à Théreſe qu'il ne falloit pas perdre un moment; que j'avois Monſieur le Comte de * à Paris, de qui j'eſpérois de grands ſervices pour cette affaire; que je lui avois déja communiquée à La Haye; que j'allois lui écrire & faire partir Jannine pour la ſolliciter. Théreſe permit que j'agiſſe ſelon mes connoiſſances; dès que je fus de retour chez moi, je propoſai l'affaire à Jannine après l'avoir préparée & lui avoir fait entendre, que non-ſeulement elle m'obligeroit, mais qu'elle rendroit ſervice à l'aimable Théreſe, puiſque c'étoit pour elle qu'elle alloit travailler. Elle embraſſa

le parti avec chaleur, & jamais affaire ne pouvoit tomber en de meilleures mains. Je fis consentir Thérese, que Jannine meneroit avec elle son enfant, & qu'elle lui feroit prendre le nom de Marquis de R. Cet enfant étoit beau comme l'amour; il étoit d'ailleurs plein d'esprit, & avoit profité des instructions d'un sage maître, chez qui il étoit depuis trois ou quatre ans; il avoit alors douze ans, & paroissoit fort posé & fort spirituel pour son âge. Jannine s'en chargea avec un plaisir extrême : on obtint un passeport pour eux, & ils furent rendus à Paris après quinze jours. Le Comte auquel je les adressai ne trompa point mon attente; il se donna tous les mouvemens imaginables, & suivit admirablement les instructions que je lui avois données sur ce sujet.

Comme l'affaire étoit extraordinaire, il crut qu'il falloit la traiter d'une maniere toute particuliere; &, sans s'arrêter à ce labyrinthe de formalités qu'on essuie dans le Palais, il présenta lui-

même le petit enfant au Roi. Ce grand Prince, ſi judicieux & ſi ſage, déja informé de l'aventure, & ayant le papier que le Gouverneur de la Rochelle lui avoit envoyé, écouta avec bonté tout ce qu'on lui dit là-deſſus; il queſtionna l'enfant, & lui demanda s'il n'avoit point connoiſſance de ſes parens.

Sire, lui dit ce jeune adoleſcent, je ſai que j'ai une mere très-vertueuſe, que je connois depuis très-peu de temps; j'avois cru n'être que le fils d'une pauvre femme de la Rochelle, & j'avois été abandonné à la fortune après ſa mort; la ſœur de celle que je croyois ma mere avoit quelque ſoin de ma perſonne; mais il falloit mendier mon pain, autrement j'étois battu. Un ſoir je fus enlevé par un homme, ſous prétexte de lui rendre quelque ſervice, & je me vis tranſporté en Hollande auprès d'une Dame qui m'aſſure que je ſuis ſon fils, & que Monſieur le Marquis de R., dans les Sevenes, étoit mon véritable pere; elle m'a fait donner depuis ce temps-là

une éducation digne du nom qu'elle veut que je porte, & les lettres qu'elle m'écrit tous les jours ſur ce que je me dois régler, ſont des leçons pour moi, que je tâcherai de mettre en pratique, & que je n'oublierai jamais. Avez-vous de ces lettres ſur vous ? Sire, je ne les abandonne jamais, elles me ſont trop précieuſes pour m'en déſaiſir, & pour ne les pas lire chaque jour. Alors le petit Marquis tirant de ſa poche un porte-Lettres, remit pluſieurs lettres de ſa mere entre les mains de Sa Majeſté, laquelle n'eut pas plutôt jetté les yeux ſur le caractere, que, ſe faiſant apporter l'écrit qui avoit été trouvé dans le cercueil, trouva que c'étoit non-ſeulement la même main qui les avoit tracées, mais que c'étoit le même ſtyle. Le Roi, déja convaincu que la perſonne dont on lui parloit étoit pleine de vie, demanda à l'enfant quelle Religion il profeſſoit ; je n'en connois point d'autre que la Catholique, dit-il, & pendant mon enfance, on m'a fait apprendre

dre le Catéchiſme, & on m'a inſtruit dans cette Religion en Hollande ; le maître chez qui on m'a mis, m'a fortifié dans cette créance, & j'ai déja fait ma premiere Communion ; apparemment, ajouta le Roi, que votre mere eſt auſſi Catholique ? Sire, reprit le Marquis, elle ne l'eſt pas encore, mais on m'écrit de Hollande qu'elle eſt dans la diſpoſition d'abjurer ; & cela eſt commencé long-temps auparavant qu'elle eût aucune eſpérance de rentrer dans ſes biens. Monſieur le Comte, ayez ſoin de cet enfant, vous pouvez faire venir la mere, afin qu'elle faſſe les choſes néceſſaires pour prouver qu'elle eſt fille de Monſieur de *, & premiere femme du Marquis de R. ; je vous permets de l'accompagner par-tout, pour en faire faire les procès-verbaux en votre préſence ; ce qui étant bien prouvé, elle rentrera dans tous ſes biens & dans tous ſes droits : vous m'informerez de toutes choſes. Le Roi permit au jeune Marquis de lui baiſer la main, & lui remit

les lettres de ſa mere, & le papier trouvé dans le cercueil à la Rochelle.

Jannine ne m'eût pas plutôt appris le ſuccès de cette affaire, que j'en avertis Théreſe, qui ſe prépara pour partir; on la munit de toutes les choſes néceſſaires pour ſon voyage, paſſeport, beaucoup d'argent qu'elle avoit, des bijoux que le frere Roſe-Croix lui avoit donnés, & que la généreuſe Eſther avoit conſidérablement augmentés. Je ne décris point la ſéparation de ces deux aimables perſonnes; je ne puis penſer à ce dernier moment ſans m'attendrir, au ſouvenir des choſes que je leur entendis dire; Théreſe partit avec un valet affidé que je lui donnai: elle ſe rendit à Paris dans peu de jours, ayant pris la voie de Bruxelles, habillée modeſtement & en femme de qualité; elle fut préſentée au Roi par le comte de *. Ce monarque ſi habile connoiſſeur, & qui ne s'étoit jamais trompé en phyſionomie, gracieuſa fort Théreſe, & eut la bonté de lui dire que Dieu avoit permis ſes malheurs

pour ſa ſanctification ; qu'elle devoit à ſon repos & à ſa gloire certaines formalités que la juſtice exigeoit, qu'il croyoit qu'elle les approuvoit, & qu'il la mettoit déja par avance en poſſeſſion de ſes biens. Théreſe parut par ſes réponſes & par ſes manieres ce que le Roi la croyoit ; elle acheva de ravir ce monarque, en lui diſant que la poſſeſſion de ſon bien n'étoit pas l'affaire principale qu'elle venoit faire en France ; que celle de ſon abjuration en étoit le grand motif, & qu'ainſi elle ſupplioit Sa Majeſté d'agréer qu'elle finît cette grande affaire avant de commencer l'autre, parce qu'elle ſavoit de l'évangile, qu'il falloit auparavant chercher le royaume de Dieu, & qu'après tous les biens nous ſont accordés. Le Roi la recommanda à monſeigneur l'évêque de la Rochelle, qui étoit pour lors à Paris, de ſorte qu'ayant été parfaitement inſtruite, elle fit ſon abjuration dans l'égliſe des Récollets à Verſailles, où une partie de la Cour aſſiſta. Dès que tou-

tes les affaires que Théreſe avoit à Paris furent terminées, elle partit avec le comte, & une femme de chambre qu'elle avoit pris; elle me fit trouver bon dans une lettre qu'elle m'écrivit, de me renvoyer Jannine, parce qu'elle ſavoit combien elle m'étoit néceſſaire. Jannine revint à La Haye après l'avoir vue partir pour Montpellier; on paſſa par Toulouſe, où l'on prit deux commiſſaires pour faire le procès-verbal. Etant arrivés à Montpellier, Théreſe dit aux commiſſaires, qu'une des plus grandes preuves qu'elle pouvoit leur donner, c'étoit de voir ſa ſœur qui étoit religieuſe dans le couvent de ſainte Urſule; vous pourrez y aller demain pour faire enquête de moi, j'entrerai quelque tems après, vous connoîtrez par ſon accueil, ſi je ſuis capable d'en impoſer.

Dès le lendemain les commiſſaires, accompagnés de monſieur le comte de *, furent au parloir demander la ſœur de Jéſus; les premiers complimens finis, on la queſtionna ſi elle avoit eu une

ſœur : hélas ! dit cette bonne fille, elle eſt morte il y a tant de tems, & nous avons reçu une atteſtation de nos meres de la Rochelle, qu'elle a été enterrée dans un Jardin, parce qu'elle voulut mourir dans ſa mauvaiſe religion. Quand elle étoit encore au monde, la voyiez-vous ſouvent venir vous voir, lui dirent les commiſſaires ? très-ſouvent, & c'eſt elle qui me fourniſſoit mille moyens pour paſſer tranquillement les jours dans ma ſolitude. Hélas ! la derniere viſite que j'en ai reçue, elle m'obligea de prendre ſon portrait en petit que je garde toujours ſur moi. Montrez-nous ce portrait, madame ; la ſœur tira ſon portrait de ſa poche, & fit voir aux commiſſaires que Thereſe étoit véritablement la marquiſe de R. Madame, ajouterent ces commiſſaires, votre ſœur n'eſt pas morte, & la providence l'a conſervée par une eſpece de miracle ; nous vous apprenons cette nouvelle, pour que vous ne ſoyez point ſurpriſe en la voyant. Comme un des com-

miſſaires achevoit de parler, Théreſe entra avec ſon fils, ce qui donna tant de joie à cette bonne religieuſe, qu'elle fut quelque tems ſans pouvoir prononcer une ſeule parole, croyant avoir devant ſes yeux quelque phantôme. Mais enfin, revenue à elle, ſes larmes annoncerent les ſentimens tendres de ſon cœur, elle la nomma cent fois ſa chere ſœur, & ne pouvoit ceſſer de lui baiſer les mains.

Cette affaire fit du bruit à Montpellier; la famille de Théreſe y étoit fort connue; & quoique les parens du Marquis fuſſent des premiers de la ville, on ne put refuſer de rendre juſtice à la vérité. Elle fut viſitée de toute la ville, & remiſe en poſſeſſion de tous ſes biens & de tous ſes droits, par un arrêt du parlement: les habitans de ſa terre la reconnurent, chacun s'empreſſa de la féliciter malgré ſon changement de religion; on n'oſa jamais lui reprocher aucune légéreté; au contraire ſon exemple, joint à ſa prudence, ramenerent au bercail de

l'égliſe, un nombre conſidérable de ſes ſujets. Depuis ſon départ, elle a pris ſoin de m'envoyer toutes les années des préſens conſidérables en fruits & en vins exquis du pays, & la belle Eſther & moi avons entretenu cet agréable commerce juſqu'après la paix d'Utrecht, où je perdis ma charmante Eſther de la maniere la plus ſurprenante.

Depuis le départ de Théreſe, que nous appellerons déſormais la marquiſe de R *. Eſther tomba dans une profonde mélancolie, rien ne la divertiſſoit plus, & la ſolitude ne faiſoit qu'accroître ſon humeur ſombre; elle augmenta conſidérablement, lorſque le petit Emmanuel lui fut enlevé par ſon couſin le Roſe-Croix; elle l'avoit vu partir avec une eſpece de déſeſpoir, & ce couſin l'avoit traitée avec tant de mépris, qu'elle en étoit inconſolable. Vous me voyez chez vous pour la derniere fois, lui dit ce parent dénaturé, vous allez devenir une nouvelle fleur, mais vous ſerez bien-

tôt ſechée, & déja l'ardeur du Soleil vous a décolorée à demi.

Il y aura déſormais un grand eſpace, & un éternel chaos entre vous & moi. Je n'ai que ce peu de mots à vous dire, il faut que je parte, adieu Eſther. Je ne fus pas préſent à cette derniere viſite; elle ne dura qu'un inſtant, & Eſther me la raconta comme une choſe qui lui rendoit la vie inſupportable. Je vois bien, me dit-elle, que mon couſin a connu les ſentimens de mon cœur pour la religion chrétienne: il croit m'en punir; il m'en coûte, je vous avoue, de perdre mon fils, & j'étois dans le deſſein de l'élever, & de le faire inſtruire avec moi dans quelque ville de France. Mais Dieu qui gouverne toutes choſes, aura égard aux prieres que je lui fais pour ce cher enfant; je veux ſortir abſolument de ce lieu; ne vous informez pas de ce que je vais devenir; je vous écrirai ma deſtinée dès que Dieu aura accompli en moi ſon

ouvrage. Quelque pénétré que je fuſſe des généreux ſentimens d'Eſther, je n'eus pas la force de m'y oppoſer, je ne lui répondis que par un morne ſilence; & je l'aſſurai, en me ſéparant d'elle, que j'allois attendre la fin de mes jours avec une extrême impatience.

Ce fut là la derniere converſation que j'eus avec cette vertueuſe femme; comme elle avoit pris ſon parti, & qu'il y avoit apparence qu'elle étoit convenue de ſes faits avec Théreſe avant ſon départ de Hollande, elle prit le chemin des Sevenes, & fut joindre ſon amie, ſans que je puſſe apprendre que trois mois après le lieu de ſa demeure; Théreſe me l'écrivit enfin, & j'en reçus la lettre comme je ſortois de chez un de mes amis: elle étoit conçue en ces termes.

« Je n'étois qu'à demi heureuſe, mon » cher patron, après avoir parfaitement » réuſſi dans toutes mes entrepriſes. La » belle & la vertueuſe Eſther eſt venue » chez moi conſommer ma félicité (ce

» n'eſt plus un ennemi de J. C., mais
» la plus zélée & la plus fidelle de toutes
» ſes ſervantes; elle m'eſt plus chere que
» tout ce que j'ai dans le monde, &
» je profite auprès d'elle de mille ver-
» tus, que la charité qu'elle a pour Dieu
» rend brillante comme le plus beau
» Soleil. Elle ſent une joie intérieure
» depuis qu'elle a été régénérée dans le
» nombre des enfans de Dieu, qu'elle
» n'avoit jamais ſenti; elle n'a d'autre
» plaiſir que de s'entretenir des bontés
» & des miſéricordes de ſon Dieu; la
» priere & la lecture ſont les occupa-
» tions de ſa retraite; le ſoin des pau-
» vres & le ſervice divin où elle aſſiſte
» tous les jours, ſont ſes exercices les
» plus charmans. En un mot, Eſther eſt
» une ame choiſie qui met toute ſon
» application à aimer Dieu, & à chan-
» ter ſes miſéricordes. Soyez ravi, mon
» cher patron, d'un bonheur dont vous
» avez été l'inſtrument; car Dieu a voulu
» ſe ſervir de vous dans cette occaſion,
» pour opérer dans une juive un mira-

» cle de ſa grace toute puiſſante ; que
» je mourrois avec une ſatisfaction inex-
» primable, ſi Dieu ſe ſervoit de l'exem-
» ple d'Eſther pour vous rappeller dans
» le ſein de l'égliſe, & pour vous com-
» bler de ſes bénédictions éternelles.
» Vous avez trop de lumieres pour
» qu'une petite femme puiſſe vous ap-
» prendre rien là-deſſus ; ſervez-vous-
» en, nous vous en conjurons Eſther &
» moi ; & c'eſt pour vous en témoigner
» la reconnoiſſance, que nous vous avons
» des biens que vous nous avez procuré
» à l'une & à l'autre, que nous ſouhai-
» tons de tout notre cœur qu'il ſe faſſe
» en vous un changement qui vous at-
» tache pour jamais à Jéſus-Chriſt. »

Cette lettre fit une très-forte impreſ-
ſion ſur moi ; l'on ne me voyoit plus
deſcendre fréquemment dans mon café,
pour me réjouir des différentes nou-
velles de l'Europe. Je paſſois les jours
& les nuits dans mon cabinet à rêver ;
je dormois peu, & je ne mangeois que
pour ſoutenir un reſte de vie que je ne

pouvois preſque plus ſupporter. Ce changement ſi extraordinaire me fit tomber dans une eſpece de maladie de langueur ; à peine répondois-je à tous les empreſſemens que Jannine me témoignoit pour ſavoir le ſujet de ma peine ; une année entiere s'écoula de la ſorte, ſans penſer à autre choſe qu'à la grandeur d'ame d'Eſther & de Théreſe : Eſt-il poſſible que j'aie moins de fermeté que ces deux femmes, me diſois-je ? & ne pourrois je pas vivre dans un état de pénitence, qui me retirant des occaſions prochaines du péché, me reconcilieroit avec Dieu ? Il faudroit tenter au moins, & ne pas rejetter des vérités qui ne ſe font que trop ſentir dans mon ame ; après un long combat, je me déterminai à mettre la main à l'œuvre, & ſans apprendre mes ſentimens à Jannine, à qui j'avois accoutumé de ne rien cacher, je lui dis qu'une affaire d'importance m'obligeoit de paſſer en Angleterre, que mon voyage ſeroit très-court, & que je recommandois toutes choſes

choſes à ſa prudence ordinaire. Jannine pleura, & même outra ſes plaintes ; mais enfin elle ſe calma, & conſentit que je m'embarquaſſe avec un capitaine Hollandois qui partoit pour Plymouth, & qui venoit très-ſouvent dans mon café ; c'étoit un intime ami de Jannine ; elle m'accompagna à Amſterdam pour me voir embarquer, & fit des folies en ce moment qui me donnerent quelque ſoupçon, car j'apperçus qu'elle avoit donné quelques œillades tendres à ce capitaine, & j'avois reconnu dans pluſieurs occaſions, & ſur-tout depuis que j'avois retrouvé Eſther, que Jannine n'étoit plus la même perſonne, & tous ſes empreſſemens me paroiſſoient ſuſpects, parce que la ſimplicité leur manquoit. J'éloignai pourtant autant que je pus le ſoupçon que j'avois de ſa fidélité, & dès que je fus embarqué, & que nous eûmes levé l'ancre, le même ſoir, au lieu de voir le capitaine avec qui je devois faire le voyage, je vis un petit homme mal-fait, qui me dit que notre

voyage pourroit durer un mois, & que ſi nous avions bon tems, dans trois ſemaines nous découvririons l'Italie : à ce mot d'Italie, mon ſang ſe glaça, & je lui dis que j'étois parti dans le deſſein d'aller en Angleterre. Je n'en ai rien ſu, me dit-il, & je ſuis chargé pour Gênes, où je vous débarquerai, dès que nous y ſerons arrivés. La crainte que j'avois d'irriter ce petit homme brutal, me fit prendre le parti de le mettre dans mes intérêts, je remarquai qu'il étoit catholique, je m'inſinuai peu-à-peu dans ſon amitié, & j'appris pendant notre route, que la perfide Jannine & ſon amant, lui avoient donné mille écus pour me livrer à l'Inquiſition auſſi-tôt qu'il ſeroit arrivé à Gênes ; ſans me déconcerter, je lui fis le récit des obligations que m'avoit cette perfide, & j'achevai de le mettre dans mes intérêts ; de ſorte qu'étant arrivé à bon port, après un mois de navigation, je deſcendis ſans paroître appréhender la moindre aventure ; mais Dieu ſait ce qui

ſe paſſoit alors dans mon cœur; je ne reſtai dans cette ville qu'autant de tems qu'il m'en falloit pour écrire cette lettre à l'infidele Jannine.

» Je ne ſuis pas ſurpris de votre lâ-
» cheté; une fille de Satan ne peut
» opérer que des œuvres de ce méchant
» maître. Souvenez-vous de votre per-
» fidie : je me ſouviendrai éternelle-
» ment de ce que je vous dois après
» un ſi vilain tour. Vous ſavez combien
» je ſuis puiſſant, & ce que je puis faire
» pour vous perdre, vous & votre indi-
» gne amant. Votre commerce, auſſi-
» bien que celui de mes liqueurs ne
» durera pas, & vous ne trouverez rien
» dans mon cabinet dont vous puiſſiez
» vous ſervir : Je vous abandonne à vos
» remords; ſi jamais je reviens en Hol-
» lande, évitez ma préſence, elle vous
» ſeroit funeſte. Vos deſſeins ont eu
» toute autre iſſue que celle que vous
» vous étiez propoſée : Adieu ».

A peine eus-je donné ma lettre au capitaine, que je pris une chaiſe de

poſte dans le deſſein de m'en aller à Veniſe, & de-là paſſer en Allemagne; je courois avec toute la diligence poſſible, crainte de quelque accident funeſte; & le lendemain je fus dîner à Alexandrie de la Paille, ſur les confins du Montferrat & du Milanès. J'étois extrêmement agité, & je fus obligé de ſéjourner dans cette petite ville, à cauſe d'une fievre qui me retint au lit quinze ou vingt jours.

Dès que je me vis malade, je me crus perdu, & je n'eſpérois pas qu'accablé de mille chagrins, je duſſe jamais ſortir d'une maladie qui dans ſon commencement paroiſſoit ſi grande; ce qui acheva de me convaincre que je touchois à ma derniere heure, c'eſt qu'ayant pris de mon élixir dont je portois toujour ſur moi, je n'en reçus aucun ſoulagement; alors ne voulant pas tout perdre, après avoir perdu preſque tout mon bien par la perfidie d'une femme, & voulant ſauver ce qui me reſtoit de plus précieux, qui eſt mon ame, je

priai l'hôte de me faire venir quelque religieux pour me confeſſer. L'hôte m'avoit cru François, parce que je n'avois pas oſé me dire Italien dans un pays où j'avois lieu de tout craindre; il crut m'obliger davantage, s'il me faiſoit venir un religieux qui entendît la langue françoiſe, & fut chercher lui-même un religieux de Saint François, qui étoit à Alexandrie depuis ſept ou huit ans. Accablé d'une ardente fievre, je ne fis aucune attention ſur le religieux qui entra dans ma chambre; je me préparai ſérieuſement à la mort, & le bon pere entendit ma confeſſion avec une bonté & une charité ſans égale; je ne lui cachai rien de ma vie paſſée, & le Seigneur m'accordant en ce moment des graces que j'avois ſi peu méritées, je ſentois redoubler la confiance que j'avois en me confeſſant. Tous les déſordres de ma vie qui étoient preſque infinis par le nombre & par les excès, n'épouvanterent point ce confeſſeur charitable; il me conſola, & me dit

que Dieu, dont la ſageſſe eſt inconnue à nos foibles lumieres, ſavoit tirer ſa gloire de nos plus grands déſordres, que mes fautes avoient été néceſſaires à mon ſalut, que je n'aurois peut-être pas opéré dans un état tranquille, où l'ambition auroit pu diminuer ou éteindre en moi toute la charité. Qu'après de grands égaremens, lorſque le pécheur ſe reconnoît, ſon cœur révolté contre ſoi-même, cherchoit avec bien plus d'ardeur celui qu'il avoit abandonné, & dont il attendoit tout ſon ſecours. Il me vit pluſieurs fois, & m'entendit avec la même bonté & la même charité toutes les fois qu'il me vint viſiter, & n'oublia pas auſſi de me donner à chaque fois qu'il me confeſſa l'abſolution, verſant ſur moi un torrent de larmes.

Dès que ce ſaint religieux m'avoit quitté, je me ſentois abſolument ſoulagé de ma fievre; mais comme je roulois perpétuellement dans mon eſprit, tout ce que j'avois pu commettre de

péchés pendant les égaremens de ma vie, je ſentois en ce moment augmenter mon mal, & mon inquiétude redoublant alors, j'attendois le moment heureux & l'arrivée du bon pere, pour m'apporter du ſoulagement. Il y avoit déja huit jours que j'étois dans cet état, & les médecins n'avoient aucune eſpérance du retour de ma ſanté, lorſque la joie me la rendit dans un moment.

Mon Confeſſeur m'ayant un jour trouvé beaucoup mieux qu'à l'ordinaire, m'embraſſa tendrement, & me dit en m'arroſant le viſage de larmes : *O del mio caro Maeſtro, ô Riveario & ſempre amato di me, il dotos mio Colli, Achì ſon giunto felice me di poter ritirar lo delle ʒampe, & delle ʒane, del Lione infernale. Animo, mìo caro padrone, dio vi vole per lui, & le fue miſericordie ſi ſono ſpiegate ſopra di lui amima* (1).

(1) O mon cher & bien-aimé Maître,

Ce ton de voix, cette éloquence, & cet air affectif avec lequel ce saint Religieux me dit ces paroles, me le firent regarder avec plus d'attention ; & malgré sa métamorphose, je le reconnus pour le Joaillier que j'avois vu à Genêve: pour lors ne pouvant plus me contenir de joie, je dis avec autant d'élévation de voix que mes forces me le purent permettre, le *Nunc dimittis servum tuum Domine :* nous fûmes tous les deux un gros quart d'heure sans pouvoir proférer une seule parole ; la joie s'étoit saisie de nos cœurs, & il n'y eût qu'un torrent de larmes qui dénoua nos langues. Je vous revois, lui dis-je, en m'adressant à lui, & je

mon cher Colli, que je suis heureux de pouvoir vous tirer des griffes de Satan, ce Lion infernal : courage, mon cher Patron, Dieu ne veut pas que vous soyez la proie du démon, & sa grace & sa miséricorde se sont fait connoître aujourd'hui en votre faveur.

vous revois, mon cher enfant, dans l'état où je vous ſouhaitois. Apprenez-moi comment vous vous êtes réconcilié avec Rome, & quelle main puiſſante a pu briſer les liens qui vous retenoient à Genêve; la même, me dit mon cher Religieux, qui a briſé les vôtres en Hollande: elle a employé pour moi des moyens différens de ceux dont elle s'eſt ſervie à votre égard; mais c'eſt toujours la même main que la ſageſſe de Dieu emploie en différentes manieres.

Je vois quelle eſt votre ardeur d'apprendre de quelle maniere Dieu m'a ramené dans la voie du ſalut: il eſt tard préſentement, & demain je paſſerai toute la journée avec vous pour vous ſatisfaire, & je prendrai pour ce ſujet certain arrangement dont j'ai beſoin: l'affaire fut remiſe au lendemain. En effet, & j'attendis avec tant d'impatience ce moment, que ma ſanté naiſſante penſa en être altérée: ſur les dix heures du matin, je vis entrer enfin dans ma

chambre mon cher confeſſeur ; & après m'avoir embraſſé tendrement: je viens vous tenir la parole que je vous donnai hier, me dit-il ; & pour être plus longtems en votre compagnie, j'ai dit au couvent que je dînerois dehors. Il faut vous lever & tâcher de reprendre vos forces, puiſque vous n'avez plus la fievre. Je fis ce qu'il me commanda, & n'ayant perſonne avec nous qui pût nous être incommode, il ferma la porte, & commença ainſi ſon hiſtoire.

Vous me revoyez, mon cher maître, dans le chemin d'où j'étois ſorti ; & pénétré de reconnoiſſance & d'amour pour la grace que Dieu m'a faite. Il s'eſt ſervi du miniſtere de mon cher frere pour me retirer de l'abîme où j'étois tombé. Après douze ou quinze années de pénibles voyages que mon frere avoit fait inutilement pour me trouver, il revint à Genêve, & y ſéjourna pluſieurs jours ſans pouvoir me rencontrer : il ſe diſoit marchand joaillier de Naples, & parcourroit toutes les maiſons

où il ſavoit qu'il y avoit des gens de notre commerce. Il montroit trois ou quatre groſſes pierres de prix, qui ſont dans notre famille depuis pluſieurs ſiecles : il propoſoit des échanges, mais le prix qu'il mettoit à ſes pierreries étoit ſi exhorbitant, qu'on voyoit bien qu'il n'avoit pas deſſein de s'en défaire. Un jour ayant dîné à la compagnie d'un nommé de Lorme, auſſi joaillier, & qui vouloit avoir un ſaphir qui étoit parfait; il propoſa à mon frere pluſieurs pierreries de prix, & une ſomme très-conſidérable : mon frere ne ſavoit comment ſe défendre de cet importun qui le harceloit depuis quinze jours. N'avez-vous pas ici quelque habile connoiſſeur, lui dit-il, & qui ſoit du métier ? je m'en tiendrai à ce qu'il dira, vous n'avez qu'à l'appeller : Je le veux, dit le joaillier, & j'ai un ami qui ſera juge très-compétent ſur cet matiere. Je vais chez lui, je l'amenerai ; attendez-moi, je vous prie, un moment. Je me trouvai dans ce moment chez moi, & j'é-

tois occupé à lire les confeſſions de St. Auguſtin, parce que ma femme & ma fille étoient ſorties. Mon ami vint me propoſer de lui rendre ſervice ſur le ſujet du ſaphir; je fis quelque difficulté, & je le priai de s'adreſſer à quelqu'autre; inutilement j'alléguai que je ne pouvois pas laiſſer la maiſon ſeule; je me laiſſai vaincre à ſon opiniâtreté, nous nous rendîmes à ſa maiſon, où je trouvai mon frere en converſation avec la femme du ſieur de Lorme: il me reconnut dès qu'il me vit; pour moi j'eus de la peine à le démêler; le tems de vingt-deux ans avoit conſidérablement changé ſes traits; je le reconnus enfin, & ſans me déconcerter j'écoutai la propoſition de l'un & de l'autre, & je remis l'affaire au lendemain.

Comme je ſavois que mon ſalut étoit l'unique objet de ſes voyages & de toutes ſes peines, je voulus lui en témoigner quelque reconnoiſſance: c'eſt pourquoi lui ayant demandé ſon auberge,

ge, je le priai de trouver bon que je vinſſe le lendemain lui montrer auſſi quelques bijoux : je lui dis de plus, que ſon ſaphir, quoique très-parfait, me plaiſoit moins qu'une émeraude orientale qu'il avoit, & que nous pourrions peut-être nous accommoder ; je reconnus par la joie qui parut ſur ſon viſage, qu'il m'avoit parfaitement bien entendu : il prit l'heure, & je retournai chez moi plein de ſentimens bien différens ; je commençai par me faire une loi de cacher à ma femme que mon frere fût à Genêve. Je feignis même d'être plus gai qu'à mon ordinaire, & de careſſer ma famille avec plus de tendreſſe que je n'avois accoutumé.

Dès le lendemain je courus à l'auberge où mon frere étoit logé, il m'attendoit : & dès que je fus entré dans ſa chambre, il vint à moi les bras ouverts, & enſuite s'étant mis à mes genoux, il me dit avec ſerment qu'il mourroit dans cette poſture, ſi je ne lui accordois une audience favorable : je le

relevai & l'embraſſai à mon tour, & je l'aſſurai que ſa vue m'avoit donné une joie que rien n'égaloit, que je ne m'étois rendu chez lui que pour entendre ce qu'il avoit à me dire, & profiter de ſes conſeils.

Ah! mon cher frere, me dit-il, quelles graces ne dois-je pas rendre au Pere des miſéricordes? Il a déja tout fait, & je conçois par vos ſentimens, que je ne dirai rien d'inutile & qui ne germe dans votre ame; écoutez-moi, je vous en conjure: votre ſalut éternel m'a rendu errant & comme exilé de ma Patrie depuis vingt ans. Je ne vous ai pas aimé par les liens de la chair qui nous uniſſent, mais par le mérite perſonnel de votre ame, & par la grandeur de votre cœur, que j'ai eu lieu d'admirer en pluſieurs rencontres. Le démon jaloux du bien que vous pouviez faire un jour dans l'Egliſe vous a tendu un piége. Vous ne l'avez pas prévu; & quand vous y avez été pris, vous vous êtes étourdi ſur de certains raiſonnemens qui ſont du langage de ce maître du menſonge: il a faſciné vos yeux par la beauté d'une fem-

me, il a ſéduit votre eſprit, en ſe ſervant de vos lumieres contre vos propres intérêts, & il s'eſt emparé de votre cœur, en tournant toutes vos affections vers les créatures; vous avez cru qu'il vous ſeroit honteux de rendre malheureuſe une famille qui ne vit que par vous & pour vous. Liens, je vous l'avoue, les plus forts & les plus indiſſolubles qu'on puiſſe comprendre; mais qui, tous chers qu'ils vous paroiſſent, ne laiſſent pas de vous entraîner dans le précipice? Venir vous faire des leçons ſur ce ſujet, je ne le dois pas; mais je me crois obligé de vous exhorter de vous en faire vous-même, & que, dépouillé des ſentimens de pere & d'époux, vous penſiez qu'une ſeule choſe vous doit toucher, qui eſt de ne perdre pas votre ame, & de travailler à votre ſalut. Là-deſſus mon frere s'arrêta & commença à être ſuffoqué par ſes ſoupirs; enſuite s'étant un peu remis: non, me dit-il, je mourrai à vos yeux, ſi je vous vois obſtiné: car enfin, je ne veux pas que vous ſoyez perdu pour

toute l'éternité ; & Dieu ſait avec quelles prieres je lui demande chaque jour votre converſion. A tout ce raiſonnement, je paroiſſois un homme frappé de la foudre ; & tenant mes yeux fichés en terre, on eût dit que j'étois incapable de ſentiment ; il fallut enfin répondre, & voici à-peu-près ce que je répondis.

Votre zele & votre charité me touchent à un tel point, mon cher frere, que je ne crois pas que Dieu les rende inutiles & ſans effet ; je vous avoue que dans quelque ſituation que le pécheur ſe trouve, il eſt toujours bien à plaindre ; il porte par-tout ſon cœur déchiré par des remords, que les biens & tous les plaiſirs de ce monde ne ſauroient appaiſer. Telle eſt ma ſituation, mon cher frere, plus heureux qu'aucun époux & qu'aucun pere qui ſoit dans le monde, ne manquant de rien, ayant tout à ſouhait, ma félicité n'eſt point parfaite, & je ſens bien que je ſuis hors de la voie qui conduit à Dieu : mais comment retourner dans cette voie ? Vous connoiſſez la rigueur des loix contre les

Apoſtats: je ſens bien que je ne ſaurois me livrer à un Tribunal qui m'enſéveliroit tout envie dans un cachot; trouvez-moi un moyen pour vaincre un ſi grand obſtacle, & je ſuis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira.

A cette promeſſe mon cher frere m'embraſſa tendrement, & me fit promettre avec ſerment de lui tenir parole, s'il pouvoit obtenir de ſa Sainteté un Bref qui me remettroit dans mon état, avec une pénitence ſalutaire, & qu'il me ſeroit permis en portant un fond capable de payer ma penſion pour ma ſubſiſtance, de choiſir tel Couvent qu'il me plairoit, dans telle Province & dans telle ville d'Italie que je ſouhaiterois. Allez vous-en à Rome, dis-je à mon frere, ſollicitez cette affaire à loiſir, parce que je travaillerai cependant à placer ma fille & à diſpoſer ma femme à rentrer dans le ſein de l'Egliſe; tout cela étant fait, je vous ſuivrai par-tout où vous voudrez.

Mon cher frere, charmé de ma doci-

lité, & plein de confiance à la promeſſe que je venois de lui faire, partit tout conſolé ; & étant convenus de nous écrire d'une certaine maniere, crainte de ſurpriſe, il fut travailler à mon rétabliſſement, & moi à mettre ma famille en ſûreté.

J'avois fait une extrême liaiſon avec un Marchand de Gênes, nommé Nigaſi, je lui avois dit pluſieurs fois que je voudrois qu'il fût d'une Religion à pouvoir lui donner ma fille, & je m'étois apperçu qu'il venoit deux ou trois fois l'année à Genêve, & que c'étoit moins pour acheter de la pierrerie, que parce qu'il avoit pu s'attacher à quelque perſonne. Comme je connois un peu le caractere du ſexe, je voulus ſavoir ſi ma fille n'étoit pas elle-même l'objet de ſes fréquens voyages : c'eſt pourquoi un jour que je me trouvai ſeul avec elle, je lui parlai de la ſorte : Sara, (car c'étoit-là ſon nom) je me fais vieux, mon enfant, & je connois bien que je ne ſerai pas long-temps dans ce monde. Le plus grand regret que j'aurois en

mourant, ſeroit de vous voir livrée au caprice de votre mere, qui peut-être ne vous placeroit pas comme vous méritez. Vous connoiſſez quelle eſt ma tendreſſe pour vous ; je ne vous demande qu'une ſeule marque de reconnoiſſance pour tout ce que j'ai fait juſqu'à préſent & pour tout ce que je ſuis en état de faire encore. Nigaſi ne vous a-t-il jamais parlé d'amour ? En vain vous me cacherez votre penſée, je la ſaurai ; mais elle me ſera moins chere ſi je l'apprends de quelqu'autre que de vous. Sara devint toute rouge de honte & de pudeur ; mais ſe ſentant encouragée par mes bontés, elle m'avoua, en pleurant, qu'il étoit vrai que Nigaſi l'aimoit, & qu'il lui avoit propoſé de l'enlever pour la mener à Gênes, & là l'épouſer & la faire rendre Catholique. Je ſai tout cela, lui dis-je, je n'ai beſoin que d'apprendre dans quelle diſpoſition vous êtes pour une affaire de cette conſéquence : de ne rien faire ſans vous en avertir, mon cher pere, eſpérant bien que vous connoîtrez mieux que

moi la droiture des ſentimens de ce jeune Génois ; mais comment votre Religion s'accommodoit-elle au changement que l'on vous propoſoit ? Oh ! pour cela je n'ai aucun ſcrupule, mon cher pere, me repartit Sara. Savez-vous bien que ma mere eſt Catholique, & qu'elle m'a fait connoître qu'elle ne veut pas mourir dans cet état ? Si vous veniez à décéder, ſoudain nous partirions pour nous en aller en Italie ; & je ne doute pas qu'elle ne ſoit de concert avec le jeune Nigaſi, car ils parlent ſouvent enſemble tous les deux.

Cette nouvelle me fit plaiſir ; ce que je trouvai d'amer pour moi, ce fut que ma femme, qui étoit la cauſe principale de mon apoſtaſie, penſoit à rentrer dans l'Egliſe ſans me communiquer ſon deſſein. Je trouvai à propos de traiter l'affaire avec Nigaſi ; c'eſt pourquoi, l'ayant rencontré, je lui propoſai une partie de promenade ſur le bord du lac, où nous ne fûmes pas plutôt arrivés que je lui parlai en ces termes.

Nigaſi, je ſai les vues qui vous font

venir à Genêve plus fréquemment que vous n'aviez accoutumé, je ſai même quel eſt le complot que vous avez fait ma femme & vous. Avouez-moi toutes choſes, & vous promettez tout de ma généroſité. Monſieur, me dit Nigaſi, ſi Sara vous a avoué que je l'adorois, elle vous a dit vrai, il eſt bien difficile après tout, de ne point s'attacher à la plus aimable perſonne du monde : je ſai bien qu'elle n'a jamais voulu entendre à aucune propoſition que je lui aie pu faire, voulant tenir toutes choſe de vous, & vous aimant par-deſſus tout ce qu'elle a dans le monde ; mais puiſque vous n'ignorez plus notre tendreſſe, couronnez nos feux & ne vous oppoſez pas une paſſion ſi légitime. Je promis tout à Nigaſi, & nous prîmes des meſures dans la maiſon pour faire réuſſir nos deſſeins. Je ſuppoſai un voyage en Hollande ; & m'étant fait donner des lettres pour quelques perſonnes de conſidération, nous partîmes, ma femme, ma fille & moi pour Lyon. J'avois en bijoux ou en bonnes lettres-

de-change, pour cent mille écus effectifs. J'avois dit à Nigaſi de ſe trouver à Marſeille, & d'enlever ma fille & ma femme un jour qu'elles n'y penſeroient pas : nous reſtâmes peu de jours à Lyon, & deſcendîmes en Provence, nous logeâmes à Marſeille, à Place-Neuve, pour être plus à portée du Port. Je négociai cependant mes lettres de change, & je me fis cent cinquante mille livres en piſtoles d'Eſpagne. Mon frere m'avoit donné ſon adreſſe à Rome ; je lui écrivis la ſituation de mes affaires, & le priai de ne point ſortir de Rome qu'il n'eût reçu de mes nouvelles : cependant Nigaſi arriva à Marſeille dix jours après notre arrivée en cette ville ; notre rendez-vous étoit à la Loge, où nous étant trouvés, nous fûmes travailler à l'affaire en queſtion. Je voulois ſurprendre ma femme, & je ne voulois pas qu'elle ſût ce que j'avois comploté avec le Génois. Je fis faire un contrat par un Notaire, & je le fis ſigner à Sara, en lui diſant que ſon amant arriveroit dans peu de jours, & qu'aupa-

ravant de paſſer en Hollande je ſerois ravi de la voir établie. Je lui recommandai le ſecret qu'elle me garda inviolablement. Ma femme croyoit de bonne foi que nous allions nous embarquer au premier jour pour Amſterdam : elle avoit perdu ſon Génois de vue & n'en parloit plus à Sara. Dans le contrat je donnai cinquante mille écus à l'époux de ma fille, moitié argent & moitié pierreries : outre cela, dix mille écus pour l'entretien de ma femme dans un couvent, le priant d'avoir ſoin qu'elle ne manquât de rien. Un ſoir fort tard j'avois conduit Sara à l'Egliſe, où elle fut épouſée par le Curé que j'avois pris dans nos intérêts; je m'étois fait relever ſecrétement de mon Apoſtaſie. Sara avoit auſſi abjuré, & l'Evêque lui en avoit donné permiſſion, ſur l'aſſurance que je lui avois donné de m'aller inceſſamment jetter aux pieds de Sa Sainteté : tout ſe fit ſelon mes ſouhaits & avec un ſecret ſurprenant.

Le ſoir je dis à Nigaſi qu'il falloit nous enlever d'une maniere à faire croire à

nos femmes qu'elles étoient tombées entre les mains des Turcs. Nigasi se prépara quelques jours pour cet enlévement ; & lorsqu'il eut trouvé une Felouque de son pays, armée de vingt rameurs, il convint avec eux du prix, & leur fit faire des vestes & des petits turbans, qu'il leur distribua. Il connoissoit le Patron de la Felouque ; il le mit dans sa confidence, & sa libéralité lui gagna d'abord la cœur de tous les matelots. Quand tout fut prêt, je proposai à nos Dames d'aller souper sur l'eau. Nous étions dans les jours d'été, où pendant cette saison brûlante, les Marseillois font souvent de ces petites parties ; nous n'avions avec nous que la fille & la femme de l'Hôte, qui s'étoient attachées à Sara, & une servante pour nous servir. Nous sortîmes du Port par un temps calme, & nous nous avancions vers une pointe qui est derriere le fort Saint-Nicolas, & nous avions dit au batelier d'approcher de terre, le plus près qu'il pourroit, lorsque l'é-

poux

poux de Sara, déguiſé en Turc, ſauta dans notre Chaloupe, le ſabre à la main, accompagné de quatre Matelots habillés de même ; ils affecterent un langage qui m'épouvanta, quoique prévenu. Toutes les femmes ſe crurent perdues. Sara & ſa mere ſe pâmerent, auſſi-bien que les deux Marſeilloiſes ; & dans cet état, ſans qu'elles s'en apperçuſſent, elles furent tranſportées dans la Felouque du feint Corſaire. Je fis ſemblant de crier ; j'offris de l'argent ; on me rendit ſeulement l'Hôteſſe & ſa fille pour dix piſtoles & une bague que j'avois à mon doigt. Sara & ma femme ne furent point rendues, & dans un moment nous perdîmes la Felouque de vue ; nous rentrâmes dans le port. L'Hôteſſe & ſa fille, charmées d'avoir évité la ſervitude par ma généroſité, m'offrirent le prix que j'avois donné pour elles, je le refuſai, & fis ſemblant de m'affliger ſi fort, que je paroiſſois incapable de conſolation. Enfin, je reçus une lettre de mon frere, qui m'apprenoit la grace

qu'il avoit obtenue d'Innocent XII. Il me prioit de partir inceſſamment ; je le fis auſſi-tôt, & ayant pris la route de terre, je me rendis à Gênes par les Alpes, quinze jours après l'arrivée de ma femme & de ma fille.

Auſſi-tôt que je fus arrivé dans cette ville, je fis avertir Nigaſi de mon arrivée, il ſe tranſporta ſur-le-champ chez moi, & m'apprit de quelle maniere il s'étoit fait connoître après l'enlévement, & comme dans deux jours il étoit arrivé à Gênes; combien de larmes Sara avoit verſé, n'eſpérant plus voir ſon cher pere, & de quelle maniere ma femme avoit cru que c'étoit une piece que je lui avois moi-même jouée, en diſant pluſieurs fois : *Epin aſtato, il ſcelerato di me à pigliato la prada la pin ſicura. Sono Schermiſtam a baſta ne faro una vendeta maſchea, è voglio che tuto l'univerſo ſapia che non ſi beffaro le done indarno* (1). Elle mordoit enſuite

(1) Ah! le ſcélérat, il eſt plus fin que moi; il a pris des meſures plus juſtes & plus sûres; il m'a trompé: mais patience, j'en

ſes levres & ſes doigts, & ne verſoit pas une ſeule larme. Mon premier ſoin, pourſuivit Nigaſi, fut de lui perſuader de ſe retirer dans une Communauté ; je lui fis entendre qu'il étoit même de ſa bienſéance d'être dans un couvent plutôt que chez moi, parce qu'il falloit la préparer à recevoir l'abſolution de ſon apoſtaſie ; elle ne fit que très-peu de réſiſtance, & me pria de ne la pas abandonner. Je veux, Madame, lui dis-je, que vous connoiſſiez quel eſt mon amour pour votre fille, qui eſt ma femme ; car je l'ai épouſée à Marſeille, & votre époux a cru qu'il falloit vous taire notre conduite, parce que vous lui aviez caché vos ſentimens, & que vous aviez conçu le deſſein de faire enlever Sara ſans ſa participation ; au reſte, vous avez le meilleur époux du monde, & vous avez cinq cents écus à

ferai une vengeance au-deſſus de mon ſexe ; & je lui ferai bien connoître ainſi qu'à tout l'Univers, que l'on n'offenſe point impunément une femme de mon caractere.

dépenſer tous les ans, j'en ai le fond entre mes mains. Que vous dirai-je enfin, me dit mon gendre, votre femme a pris ſon parti, & dès le lendemain elle eſt entrée dans les Converties où elle paroît ſatisfaite ; il faut pourtant que je lui mene ma femme toutes les ſemaines ; telles ont été nos conventions pour avoir la paix. Vous pouvez apprendre par votre fille de quelle maniere mes parens l'ont reçue, & ſi elle a ſujet d'être contente de moi. Je réſiſtai à la tentation de voir ma fille ; & malgré la promeſſe que je fis d'aller le lendemain chez eux, dès que mon gendre fut parti je ſortis de Gênes, & ayant pris la poſte, j'arrivai à Rome le cinquieme jour après mon départ.

Je fus deſcendre à l'adreſſe que mon frere m'avoit donnée ; je trouvai ce cher frere qui m'attendoit à chaque moment de la journée. Sa joie fut parfaite dès qu'il me vit ; il fut dès le lendemain à quatre heures du matin en donner avis au ſaint-pere, mon arrivée lui donna une ſainte joie ; il voulut me

voir, & je me livrai avec la confiance d'un enfant qui va recevoir le châtiment ſalutaire de ſa faute ; dès que je fus entré dans ſa chambre, & que je lui eus baiſé les pieds, il me dit avec un air de bonté. (1) *Siate pure il ben venuto figlivolo : Ecco il giorno il pin felice di noſtro pontificato, habiamo*

(1) Soyez le bien venu, mon cher enfant ; je compte ce jour pour le plus heureux de mon Pontificat, puiſque je rends aujourd'hui à Jéſus-Chriſt une brebis qui s'étoit égarée de ſon troupeau : faiſons-lui l'un & l'autre, mon cher fils, mille actions de remercîmens ; vous, d'être retourné au berçail, par un effet de ſa grace toute-puiſſante, & nous de vous y avoir attiré, & de vous avoir donné les moyens d'y faire votre ſalut : choiſiſſez donc l'état qui vous plaira le mieux, je vous permets d'y vivre tranquillement, perſuadé que l'amour de Dieu qui vous enflamme, a rompu & briſé pour jamais tous les liens qui vous attachoient au monde.

ricoverato à Giesu Christo una d'elle sue pecorelle, mille & mille grazzie rendiamci ambi duoi caro figlivolo, voi desser ritornato à lovile per il mezzo della sua grazzia omnipotente, & noi di alletarui, è darui il modo che ci potiate operar la vostra salute, sciegliete lestato che voi volete, vi lo daremo per chè siamo sicuri, che lamore verso didio arotto le vostri modi mondani.

(1) *Beatissimo Padre*, lui dis-je, *mi mauca la favella, e la mia lingua, e attacata al palazo, per l'incenato d'amore didio che mi Brugge. Toca a*

(1) Très-Saint Pere, lui répondis-je, la voix me manque, & ma langue demeure attachée à mon palais, tant l'amour divin me dévore : je supplie votre Sainteté de m'imposer la pénitence la plus austere; elle ne sera jamais proportionnée à la grandeur de mes crimes, & au violent desir que j'ai de les effacer par une vie des plus humbles & des plus réglées.

lei d'impormi leſtato il pin penitente, non mi lo, dara giamai conforme ai miei ſalli, & al mio volere : Et ſoudain, comme ſi le Saint-Eſprit eût animé ſa langue, vous irez, me dit-il, à Alexandrie de la Paille : demain je vous ferai expédier un bref d'eſtabilité pour ce couvent ; il confirma enſuite l'abſolution qui m'avoit été donnée à Marſeille, & me réhabilita des cenſures que j'avois encourues ; il manda enſuite le Pere Général, auquel il ordonna de m'aimer, & de ne me jamais reprocher ma faute. Dans mon bref, il y avoit peine d'excommunication à qui me la reprocheroit parmi les religieux. Le Général qui me reconnut pour avoir été ſon inférieur à Naples, bénit le ſeigneur de mon retour à la lumiere ; il me donna une obédience pour être reçu à Alexandrie, & me redonna l'habit de la religion, le lendemain dans ſa chambre : je fus dans ce nouvel habit prendre congé de Sa Sainteté & lui demander ſa bénédiction ; il me dit en me voyant avec cet air

doux, & capable d'attirer tous les cœurs. *Sece adeſſo ſegnato al ſegno di Chriſto, pregate lo, per noi, & amare lo ſopra tutto.*

Nous partîmes mon frere & moi pleins de conſolation, & nous arrivâmes ici quinze jours après notre départ de Rome.

Ce couvent eſt de la province de Gênes, & le Provincial a toute l'attention poſſible à adoucir les petites peines que le monde me fait encore. Car je ne vous le cache pas, le ſouvenir de ma femme & de ma fille vient bien ſouvent interrompre ma ſolitude, mais je réſiſte, & j'ai recours à mon crucifix, aux pieds duquel je trouve toute ma conſolation; depuis mon arrivée j'ai fait rebâtir preſque tout le couvent, par l'argent que j'avois mis en dépôt chez mon frere; j'ai même ſouhaité qu'il donnât le fonds à ce monaſtere pour ma penſion, ce qu'il a fait de la meilleure grace du monde. On m'a choiſi pour être ſacriſtain & curé, il y a trois ou quatre ans que j'exerce

cette charge, & je ne crois pas qu'on penſe à me l'ôter, parce que je fais de grands préſens à l'égliſe toutes les années. Le jour que je reçus de nouveau l'habit de l'ordre, & depuis ce tems-là, mon cher maître, je vis dans une tranquillité que le monde ne m'a jamais pu donner, & ſi comme je vous ai dit, elle eſt quelquefois troublée par le ſouvenir de ma famille, mon crucifix me comble de conſolations dès que j'ai recours à lui.

Hélas ! m'écriai-je, mon cher enfant, que vous êtes heureux, & que votre frere a de mérite auprès de Dieu : il ne m'a manqué qu'un protecteur de cette ſorte. Ne ſuis-je pas tout à vous, me dit ce cher & vertueux religieux, & ne dois-je pas exercer la même charité à votre égard, qu'on a exercée envers moi ? Permettez-moi d'agir ſeulement, je vous réponds de tout. Innocent XII eſt mort, lui dis-je. Le pape qui regne à préſent, me répondit-il, eſt plein d'amour de Dieu, ſouffrez que

je tente ; perſonne ne ſait où vous êtes, je ne vous découvrirai jamais, y allât-il de ma vie : ainſi vivez en paix, & laiſſez-moi agir.

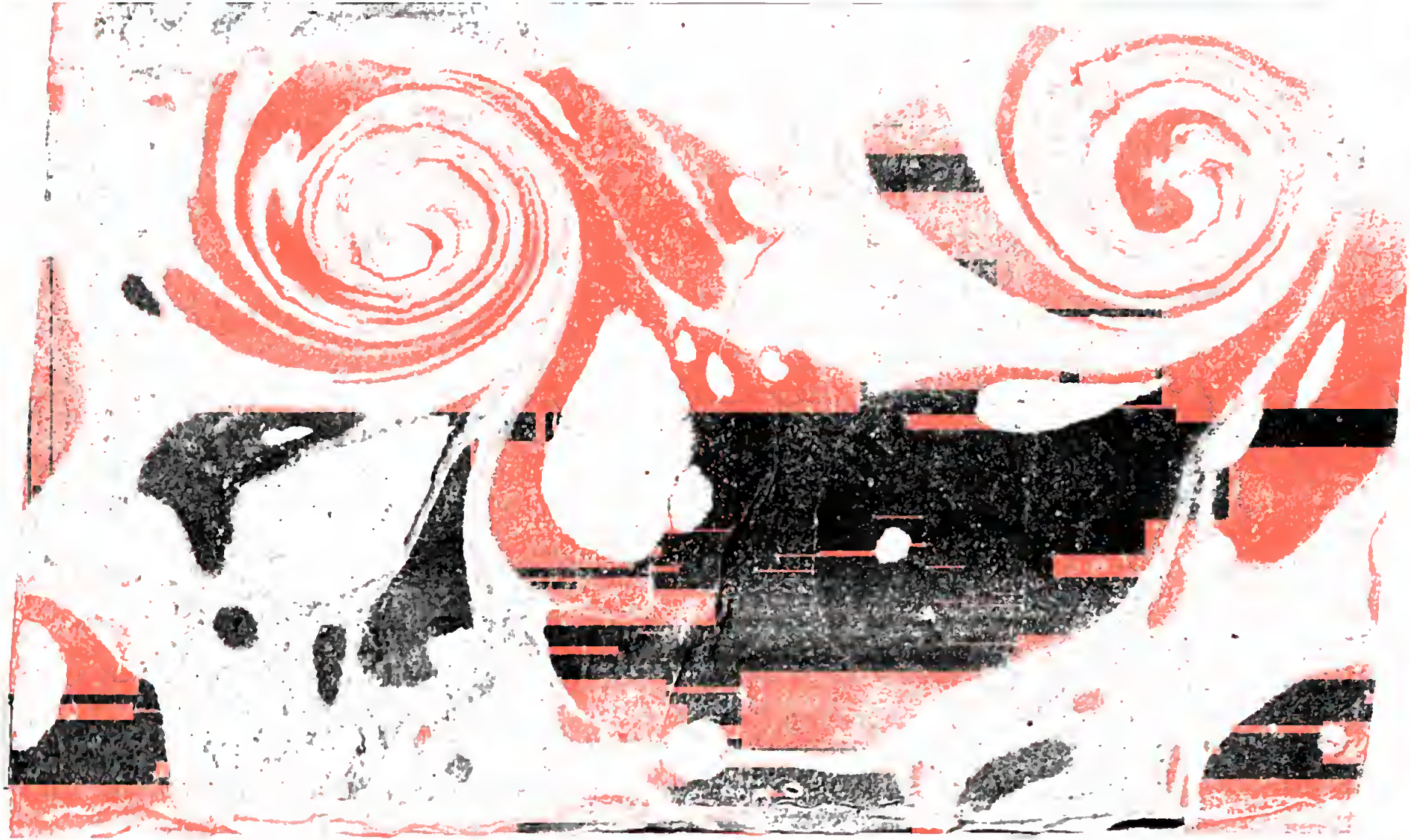
Je n'eus pas plutôt conſenti à mon retour vers la religion catholique, que le pere Ambroiſe partit en poſte pour Rome. Je demandai qu'après avoir reçu mon abſolution par l'évêque du lieu, il me fût accordé d'aller vivre dans un hermitage dans l'Allemagne, que je ſerois dépendant d'un couvent de l'Ordre, & par conſéquent du Général, & que je pourrois employer l'argent & les bijoux que j'avois, à faire des réparations dans le couvent de mon ordre, qui ſeroit le plus près de la ſolitude que je choiſirois. Ma requête fut écrite en latin, que je dictai moi-même. Clément XI, un des plus grands humaniſtes qui ait encore été aſſis ſur la chaire de ſaint Pierre, la reçut des mains du pere Ambroiſe, la lut, & ayant quelque connoiſſance de mes affaires, il dit qu'il ſouhaiteroit me voir. Saint Pere, dit

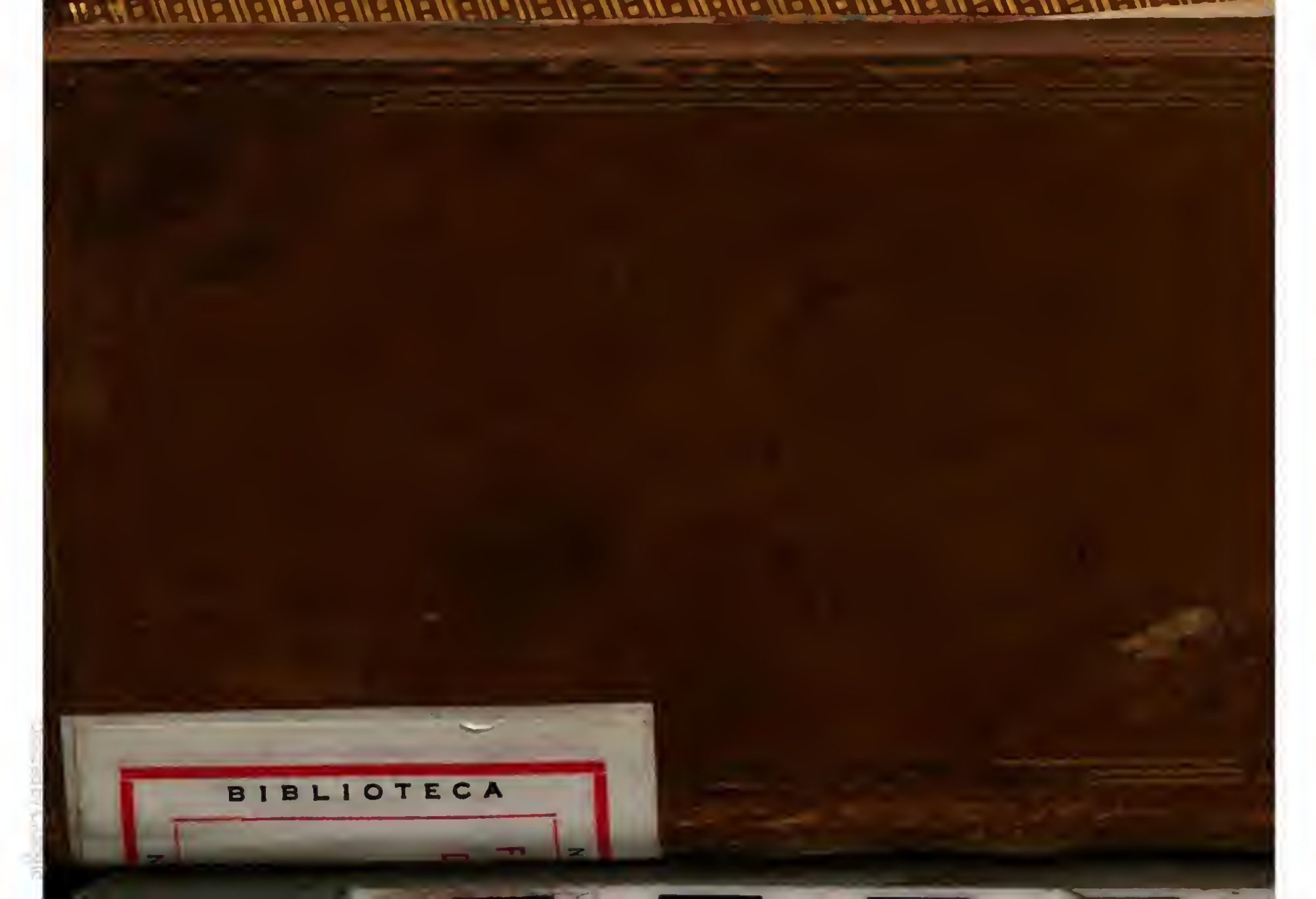
le pere Ambroiſe, il ne viendra pas à Rome, il eſt ſi fort épouvanté de l'Italie, qu'il demande d'aller en Allemagne pour mourir en ſureté; c'eſt un homme chargé d'années, & qui veut ſe convertir, je ſuis aſſuré de ſon repentir. *Vivat*, dit alors le pape, & *convertatur*. Le bref, tel que je l'avois demandé, fut expédié à l'évêque d'Alexandrie, on ne ménagea point la joie que cela me fit, je fus ſaiſi de cette grace, la fievre me reprit, & je connus bien qu'il étoit tems de penſer ſérieuſement à moi. Le pere Ambroiſe porta mon bref à l'évêque, qui après avoir exécuté ſa commiſſion, ordonna qu'on me tranſportât dans le couvent, j'y fus en effet, & l'habit me fut redonné par le gardien, je demandai le viatique & l'extrême-onction, & ayant remis mon argent & tout ce que j'avois entre les mains du ſupérieur, en préſence de toute la communauté; je m'exhortai moi-même à la mort, qui ne vint pas alors, puiſque j'ai pu écrire mon hiſtoire après ma maladie.

Le révérend pere Colli ne tarda que deux mois à paſſer de cette vie à une plus heureuſe; comme j'avois été le dépoſitaire de ſon cœur, & pendant qu'il reſta dans le couvent d'Alexandrie, il me fit celui de ſes papiers, & me pria de mettre ces mémoires dans l'ordre que je jugerois le plus convenable, & de les envoyer en France, chez madame la marquiſe de R. à une lieue de Viviers dans les Sevenes en Languedoc, pour être rendues à la vertueuſe Eſther Bolienki, c'eſt de quoi je me ſuis acquitté, eſpérant qu'on donnera part au public de cette ſuite de la vie pleine de traverſes de l'illuſtre & malheureux Rozelli, que le premier continuateur de ſes mémoires fait mourir dans des ſentimens bien différens de ceux dans leſquels il eſt mort.

FIN.

963346




BIBLIOTECA